Les Temps Modernes

16e année REVUE MENSUELLE nos 173-174

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Août-Septembre 1960

NUMÉRO SPÉCIAL APRÈS SAISIE

Les Temps Modernes

revue mensuelle

paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur

JEAN-PAUL SARTRE

Secrétaire général

MARCEL PÉJU



La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés
La Revue n'accepte les manuscrits ni des condamnés à mort pour fait de collaboration, ni des indignes nationaux
La rédaction reçoit le jeudi après-midi sur rendez-vous



RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e — Tél. BABylone 17-90



PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 3,60 NF



TARIF D'ABONNEMENT

A dater du 1er juin 1959 le tarif des abonnements est le suivant

	1 an	6 mois
France	38,00 NF	20,00 NF
Étranger	41,00 NF	22,00 NF
Supplément recommandé	7,20 NF	3,60 NF

TARIF ÉTRANGER EN DEVISES

	1 an	6 mois
Livres sterling	3	1/13
Dollars	8.40	4.5
Francs belges	420	230
Francs suisses	37	20
Lires	5 200	2 800

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire, mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 50 francs

Les Temps Modernes

A NOS LECTEURS

Devant les graves problèmes que posent la poursuite et l'aggravation du conflit algérien, cent cinquante personnalités françaises ont pris la responsabilité d'une DÉCLARATION SUR LE DROIT A L'INSOUMISSION DANS LA GUERRE D'ALGÉRIE, *dont la presse et la radio ont largement fait état.*

Nous pensions reproduire ce document dans les pages qui suivent. Mais la rigueur du contrôle actuellement exercé sur la presse a dissuadé notre imprimeur de prendre un risque que la direction des Temps Modernes *acceptait, pour sa part, de courir.*

Ainsi avons-nous dû, en dernière minute, supprimer le texte en question, et nous prions nos lecteurs de nous en excuser. Nous nous bornerons, pour leur information, à publier la liste complète des signataires, telle qu'on vient de nous la communiquer.

LES TEMPS MODERNES

Arthur ADAMOV, Robert ANTELME, Michel ARNAUD, Georges AUCLAIR,

Jean BABY, Hélène BALFET, Marc BARBUT, Robert BARRAT, Simone de BEAUVOIR, Jean-Louis BEDOUIN, Marc BEIGBEDER, Robert BENAYOUN, Maurice BLANCHOT, Roger BLIN, Geneviève BONNEFOI, Arsène BONNEFOUS-MURAT, Raymond BORDE, Jean-Louis BORY, Jacques-Laurent BOST, Pierre BOULEZ, Vincent BOUNOURE, André BRETON, Michel BUTOR,

Guy CABANEL, François CHATELET, Georges CONDOMINAS, Michel CROUZET, Alain CUNY, Jean CZARNECKI,

Dr Jean DALSACE, Adrien DAX, Hubert DAMISCH, Jean DELMAS, Danièle DELORME, Jacques DONIOL-VALCROZE, Bernard DORT, Jean DOUASSOT, Simone DREYFUS, René DUMONT, Marguerite DURAS,

Yves ELLEOUET, Dominique ELUARD, Charles ESTIENNE, Françoise d'EAUBONNE,

Dominique FERNANDEZ, Jean FERRY, Louis-René des FORÊTS, Dr Théodore FRAENKEL, André FRÉNAUD,

Jacques GERNET, Louis GERNET, Édouard GLISSANT, Christiane GRÉMILLON, Anne GUÉRIN, Daniel GUÉRIN,

Jacques HOWLETT,

Édouard JAGUER, Pierre JAOUEN, Gérard JARLOT, Robert JAULIN, Alain JOUBERT,

Pierre KAST, Henri KRÉA,

Serge LAFAURIE, Robert LAGARDE, Monique LANGE, Claude LANZMANN, Robert LAPOUJADE, Henri LEFEBVRE, Gérard LEGRAND, René LEIBOWITZ, Michel LEIRIS, Paul LÉVY, Jérôme LINDON, Eric LOSFELD, Robert LOUZON,

Olivier de MAGNY, Florence MALRAUX, André MANDOUZE, Maud MANNONI, Jean MARTIN, Renée-Marcel MARTINET, Jean-Daniel MARTINET, Andrée MARTY-CAPGRAS, Dionys MASCOLO, François MASPÉRO, André MASSON, Pierre de MASSOT,

Jean-Jacques MAYOUX, Jehan MAYOUX, Andrée MICHEL, Théodore MONOD, Marie MOSCOVICI, Georges MOUNIN,

Maurice NADEAU, Georges NAVEL,

Claude OLLIER,

Marcel PÉJU, Jacques PANIGEL, Hélène PARMELIN, José PIERRE, André PIEYRE DE MANDIARGUES, Roger PIGAULT, Édouard PIGNON, Bernard PINGAUD, Maurice PONS, J.-B. PONTALIS, Jean POUILLON,

Madeleine REBEYRIOUX, Paul REBEYROLLE, Denise RENÉ, Alain RESNAIS, Jean-François REVEL, Paul REVEL, Evelyne REY, Alain ROBBE-GRILLET, Christiane ROCHEFORT, Maxime RODINSON, Jacques-Francis ROLLAND, Alfred ROSMER, Gilbert ROUGET, Claude ROY,

Marc SAINT-SAENS, Jean-Jacques SALOMON, Nathalie SARRAUTE, Jean-Paul SARTRE, Renée SAUREL, Claude SAUTET, Catherine SAUVAGE, Jean SCHUSTER, Robert SCIPION, Louis SEGUIN, Geneviève SERREAU, Simone SIGNORET, Jean-Claude SILBERMANN, Claude SIMON, SINÉ, René de SOLIER, Dor de la SOUCHÈRE,

Jean THIERCELIN, FRANÇOIS TRUFFAUT, Tristan TZARA,

VERCORS, Jean-Pierre VERNANT, J.-P. VIELFAURE, Pierre VIDAL-NAQUET, Claude VISEUX,

YLIPE,

René ZAZZO.

Au moment où nous mettons sous presse, on nous informe de quatorze nouvelles adhésions :

Jean-Louis FAURE, Jean-Paul FAURE, Bernard FRANK, Jean-Charles PICHON, Françoise SAGAN, Lucien SCHELER, Roger TAILLEUR, Paul-Louis THIRARD, TIM, Andrée TOURNÈS, Geneviève TRÉMOUILLE, Anne-Marie de VILAINE, Charles VILDRAC, François WAHL.

Jerzy Andrzejewski

LES PORTES DU PARADIS

Pour le temps de la confession générale on avait interrompu tous les chants, le troisième jour de la confession générale tirait justement à sa fin et ils allaient toujours par les forêts profondes du Vendômois, sans chants et sans sonneries, en une grande meute serrée, on n'entendait que le bruit monotone de quelques milliers de pas, quelquefois le grincement des charrettes qui suivaient le cortège des enfants transportant ceux qui avaient chancelé d'épuisement ou dont les pieds étaient trop endoloris pour qu'ils puissent encore marcher, la route qui menait à travers bois semblait n'avoir ni commencement ni fin, cinq fois huit jours s'étaient déjà écoulés depuis cette heure vespérale où Jacques de Cloyes qu'on appelait Jacques le Trouvé et depuis quelque temps aussi Jacques le Beau eut quitté sa hutte solitaire de berger au-dessus des pâturages appartenant au village de Cloyes et se fut adressé en ces mots à quatorze pâtres et pastourelles de Cloyes : le seigneur Dieu tout-puissant m'a révélé que face au lâche-aveuglement des rois, des princes et des chevaliers il convient que les enfants chrétiens fassent grâce et charité à la ville de Jérusalem qui est aux mains des Turcs infidèles, car plus fortes que toutes les puissances sur terre et sur mer la foi confiante et l'innocence des enfants sont à même d'accomplir les plus grandes merveilles, à quatorze ils étaient partis cette nuit de printemps pendant que sonnait le tocsin et que les mères pleuraient, mais à présent, quand ils étaient entrés dans les bois et que depuis trois jours durait le temps de la confession générale qui devait les laver de toutes leurs fautes et de tous leurs péchés, ils étaient bien plus de mille, le soleil lointain flamboyait indolemment au-dessus de grands espaces d'ombre, d'humidité et de silence, plus puissante que son

éclat lointain était l'ombre touffue des troncs et des racines, des branches et des feuillages, aux aubes, quand la lumière timide encore et friable commençait à se lever lentement au-dessus des espaces de verdure et de silence les oiseaux matinaux s'égosillaient au plus épais des bois, ils s'égosillaient aussi au crépuscule et les nuits, pendant lesquelles la croisade continuait d'avancer afin de ne pas interrompre le temps de la confession, les nuits donc, remplies du bruit monotone de quelques milliers de pas, du sein des ténèbres venaient à sa rencontre les lamentations hululantes des hiboux tandis que les croix noires, les bannières et les dais flottaient muettes dans l'obscurité, le troisième jour de la confession générale tirait justement à sa fin et le vieil homme qui depuis trois jours entendait ces enfants en confession était un grand vieillard lourd, revêtu de la robe brune des frères mineurs, pendant le temps de la confession générale c'est lui et non Jacques qui allait en tête du cortège, il allait lentement, comme un homme fatigué en enfonçant profondément dans la terre humide ses pieds lourds et enflés, les enfants tour à tour, à commencer par les plus jeunes, remontaient à sa hauteur et cheminant à son côté lui confessaient leurs petits péchés encore innocents, il pensait : si l'enfance ne peut sauver le monde, rien ne saura plus le sauver de la perdition, voici que j'ai placé tous mes espoirs et tous mes désirs dans ces enfants qui cheminent patiemment vers un but qui les dépasse comme il me dépasse moi et tous les hommes sur terre, mon Dieu veillez sur ces petits enfants, moi qui sais tous les péchés du monde, qui connais jusqu'au dernier souffle tous les errements humains, moi qui en dépit de ma robe de bure, de ma peau rêche, de mes lèvres gercées, de mes vieilles jambes enflées qui constituent une offense à la joie et à l'harmonie, moi qui connais aussi bien le fond des gouffres noirs que les emportements des ardeurs illusoires, je vous en supplie, mon Dieu, ne permettez jamais que se réalise le rêve horrible que je fis la nuit où je décidai de servir ces enfants innocents, je voyais en rêve un désert aride et brûlé de soleil, regarde — ai-je entendu une voix indifférente — voici la Jérusalem des assoiffés et des affamés, c'est là que s'élèvent ses murs sacrés et ses tours, c'est là que sont les portes du paradis, parce que les portes du paradis n'existent véritablement que dans le désert aride

et brûlé de soleil, tu mens — ai-je répondu — le désert n'est jamais que le désert, c'est le tombeau des assoiffés et des affamés — la même voix indifférente reprit — c'est dans le désert que s'élèvent les murs sacrés et les tours de Jérusalem, c'est dans le désert que s'ouvrent devant les assoiffés et les affamés les portes du paradis, je me souviens, je voulais dire encore une fois : tu mens, le désert n'est jamais que le désert, quand je compris que cette voix indifférente n'était plus à mes côtés et j'aperçus deux jeunes garçons qui s'avançaient solitaires à travers le désert, mon Dieu — me suis-je dit — seraient-ils les seuls survivants, mon Dieu, faites que cela ne soit pas et alors que je pensais cela le plus âgé qui conduisait l'autre par la main trébucha et tomba, va — dit-il en relevant la tête dans un effort suprême — je me reposerai un instant, l'aube va poindre, je voyais ses paumes enfoncées profondément dans le sable et je voyais sa tête sombre qui luttait désespérément contre la fatigue mortelle, va — dit-il encore une fois — il fait nuit, mais l'aube va poindre bientôt, tu verras Jérusalem, alors le plus jeune qui était frêle et blond demanda : tu ne veux pas venir avec moi?, va — répéta l'autre et je voyais sa tête retomber mollement, il touchait déjà de ses lèvres le sol sablonneux — va devant toi, tout droit, toujours tout droit, l'aube commence déjà à poindre, bientôt tu verras les murs et les portes de Jérusalem, va, je me reposerai un instant avant de te rejoindre et quand le plus jeune commença à avancer tout seul je vis aux gestes qu'il faisait qu'il était aveugle, mon Dieu — me disais-je — arrache-moi à ce rêve, je ne voyais toujours pas le visage du jeune aveugle, il allait tout seul à travers le désert aride et brûlé de soleil, tâtonnant de ses mains malhabiles et comme cherchant un appui dans l'air environnant tandis que l'autre, foulant déjà le sable du désert de ses lèvres mourantes, parvenait encore à souffler : l'aube point, je vois les murs immenses et les portes de Jérusalem, étincelants d'une lumière qui vient je ne sais d'où, des tours, des portes et des murs eux-mêmes ou bien du grand halo lumineux qui au-dessus de la ville embrase l'air et le ciel, mon Dieu, faites que mon rêve ne se réalise jamais, j'étais déjà éveillé mais plongé encore dans mon rêve lorsque l'aveugle frêle et blond, allant sans cesse de l'avant et palpant de ses deux mains l'air vide comme s'il palpait des murs véri-

tables tourna un instant son visage vers moi et alors, non pas alors, mais aussitôt après cette nuit de cauchemar quand accablé de tous les péchés et plus que quiconque désireux de les voir remis j'allais au-devant de la croisade des enfants pour leur dire : mes petits enfants que j'aime, vous qui avez été choisis par Dieu pour rénover la malheureuse humanité et qui cheminez à présent vers un but qui vous dépasse, lavez-vous au moins de tous vos péchés innocents, que s'instaure parmi vous au début de ce long et incertain voyage le temps de la confession générale, je vis distinctement le visage de ce jeune aveugle errant solitaire dans le désert aride et brûlé de soleil et, ne le permettez pas, mon Dieu qui êtes tout-puissant, c'était le visage de Jacques de Cloyes, le troisième jour de la confession générale tirait maintenant à sa fin, les enfants de Cloyes se confessaient en dernier, ceux qui marchaient au premier rang du cortège entre eux, Alexis Melissen, Jacques le seul à n'être pas originaire de Cloyes, et Blanche la fille du charpentier et Robert le fils du meunier et Maud la fille du ferronnier, Jacques pensait : sans perdre un mot de ceux qu'il me disait gisant dans l'ombre à mon côté je vis pour la première fois les murs immenses et les portes de Jérusalem, étincelants d'une lumière qui venait je ne sais d'où, des tours, des portes et des murs eux-mêmes ou bien du grand halo lumineux qui au-dessus de la ville embrasait l'air et le ciel, Alexis Melissen qui cheminait à son côté pensait : je t'aime, bien qu'ignorant si c'est de nous seuls, de toi et de moi, que cet amour tire son commencement ou bien si c'est un autre qui l'a fait surgir du néant avant d'y rentrer à son tour, cet amour est-il un lien entre nous deux ou le reflet seulement d'un autre amour qui n'eut que le temps de balbutier ses premières paroles avant de s'engloutir dans le froid et l'écume des eaux mortelles pour ne plus jamais s'incarner ni dans un corps ni dans un verbe, je ne sais d'où m'est venu cet amour pour toi, mais où qu'il ait cherché sa source, où qu'il ait trouvé son éblouissement premier, je ne cesserai jamais de t'aimer, car si j'existe c'est afin d'affirmer par mon être tout entier, sans être aimé moi-même, mon besoin éperdu d'amour, Blanche pensait : ah, que vienne enfin la nuit, il s'approchera de ma couche et quand tout le monde autour sombrera dans un lourd sommeil il me dira : viens d'une voix rauque, alors je me

lèverai et le suivrai, nous traverserons le campement en silence pour ne réveiller personne jusqu'au moment où, parvenus à un endroit retiré où nous serons seuls, nous nous dévêtirons en silence car ni lui ni moi n'avons besoin de paroles, je sais à quoi il pense et il sait à quoi je pense, il me pénétrera sauvagement, brutalement, nous jouirons de nos deux corps en silence pensant à l'heure de cette jouissance suprême, moi, que ce n'est pas lui qui me la donne, lui, que ce n'est pas à moi qu'il la destine, Robert pensait : dans quelques heures il fera nuit, le temps se rafraîchira et la terre se couvrira de rosée, si avant la tombée de la nuit nous n'arrivons pas dans un village nous dormirons en pleine forêt, à la belle étoile et Maud tremblera de froid, si elle m'aimait la chaleur de mon corps la protégerait du froid, elle pourrait dormir paisible dans mes bras, l'amour peut faire oublier la faim même, Maud pensait : doux seigneur Jésus, Jésus vers le tombeau duquel je chemine lentement, pardonnez-moi, doux seigneur Jésus si je vais à votre tombeau non pas pour l'arracher aux mains des Turcs infidèles, si ce n'est pas l'amour de vous qui me fit quitter père et mère et qui me pousse maintenant vers le lieu lointain de votre sépulture, mais il y a un autre amour en moi, un amour qui emplit toutes mes pensées et mon corps tout entier, ayant rattrapé l'instant d'après le vieux confesseur, elle lui disait : chaque soir avant que de m'endormir j'avais coutume de dire la prière que ma mère m'avait apprise mais depuis que j'ai quitté Cloyes et que je poursuis ma route avec tous les enfants de Cloyes et aussi les enfants de tant d'autres bourgs et villages, maintenant chaque soir avant que de m'endormir en outre de la prière que ma mère m'avait apprise j'en dis encore une autre qui n'est qu'à moi, c'est, mon père, la prière de mon grand péché, je ne me souviens pas d'autres fautes aussi graves, c'est pourquoi je ne peux vous parler que de ce seul péché, le plus lourd assurément de ceux que j'ai commis et la prière que j'ajoute à mes oraisons quotidiennes ne l'amoindrit pas, au contraire, car je ne saurais le renier, je ne demande même pas miséricorde pour moi, car je sais que je ne pourrais demander miséricorde que si j'étais capable de renier ce péché et mes faiblesses et mes désirs, et pourtant tous les soirs avant que de m'endormir je dis cette prière, couchée dans le noir je dis, non pas à haute voix mais en pensée : doux seigneur Jésus,

Jésus vers le tombeau duquel je chemine lentement, pardonnez-moi, doux seigneur Jésus, si je vais à votre tombeau non pas pour l'arracher aux mains des Turcs infidèles, si ce n'est pas l'amour de vous qui me fit quitter père et mère et qui me pousse maintenant vers le lieu lointain de votre sépulture, mais il y a un autre amour en moi, un amour qui emplit toutes mes pensées et mon corps tout entier, mes lèvres, mes mains et mes yeux, il est en moi cet amour comme s'il était moi dans tout ce qui est moi, c'est lui cet amour qui emplit toutes mes pensées et mon corps charnel qui me fit quitter ma maison natale, abandonner père et mère sans adieux, pardonnez-moi, doux seigneur Jésus, si je chemine vers votre tombeau lointain non par amour de vous, mais prisonnière d'un autre amour, emplie d'un autre amour, elle allait les yeux baissés, tentant d'accorder son pas menu aux pas du confesseur, celui-ci marchait lentement, lourdement, comme si à chaque fois que ses pieds lourds et enflés touchaient terre il essayait de la pénétrer du mieux qu'il pût, il posait maladroitement ses pieds par terre et ce n'est qu'en touchant terre qu'il semblait retrouver la force qui lui permettait de s'en détacher à nouveau, elle pensa : il est vieux et fatigué, elle allait les yeux toujours baissés, elle voyait les pieds nus de l'homme auquel elle devait confier son péché, mais elle voyait aussi ses propres bras immobiles, croisés sur sa poitrine, elle voyait la blancheur de sa robe qui se mouvait lentement en avant, les ombres immobiles et muettes de la forêt traversaient cette blancheur, elle allait à travers ces ombres comme si elle avait été prise dans un filet tissé d'ombres et de lumières, mais bien qu'emprisonnée par ce filet elle avançait en même temps que lui, liée à lui, elle voyait encore ses pieds fragiles essayant d'accorder leur pas à la fatigue de l'homme aux côtés duquel elle avançait devant lui confier son péché le plus grave, mais bien qu'ils allassent solitaires et qu'il n'y eût personne à portée de main à côté, elle sentait que de même que les ombres de la forêt et les éclats du soleil invisible emprisonnent et captivent la blancheur apprêtée de sa robe, son corps de même est emprisonné et captivé par la foule invisible et muette, elle savait que derrière elle qui ouvrait le cortège, parmi les ombres de la forêt et les éclats du soleil invisible flottent dans l'ombre les croix noires, les bannières et les dais

et que par-dessous s'écoule, comme une grande respiration, la cohue serrée, frémissante de têtes d'enfants blondes et brunes, elle entendait derrière elle le bruit monotone de milliers de pas qui malgré la fatigue continuaient leur marche, elle allait les yeux toujours baissés voyant tant de choses dans sa continence volontaire et entendant tant de choses dans le silence qui commençait à descendre avec le crépuscule, elle voyait encore les ombres allongées de ceux qui la suivaient de près, les ombres familières qu'elle pouvait appeler par leurs noms, voici l'ombre de la robe richement brodée de Blanche, l'ombre légèrement mouvante du grand manteau pourpre d'Alexis Melissen, un peu en retrait, l'ombre élancée de Robert, ce n'est qu'après quelques instants qu'elle distingua entre elles l'ombre délicate de Jacques, sous ses deux bras croisés elle sentit battre plus vite son cœur, elle pensa : pardonnez-moi, doux seigneur Jésus, si je chemine vers votre tombeau lointain non par amour de vous, mais prisonnière d'un autre amour, emplie d'un autre amour, il lui demanda : et tu dors bien, mon enfant, après avoir fait cette prière?, oui, mon père — répondit-elle — je dors bien après cette prière, elle pensait : de toutes les heures du jour et de la nuit c'est cette heure vespérale qu'il préférait, la hutte qu'il s'était construite à la lisière des bois dominait les prés, de sorte qu'il pouvait voir l'ensemble des pâturages debout devant sa hutte, tant de fois je voulus voir nos pâturages avec ses yeux, ses yeux qui sont purs, je ne sais pas dire à quel point ils sont purs, qui sont purs tout simplement, quand les premières ombres commençaient à se poser sur la vallée d'émeraude, quand le ciel se gorgeait de silence violet, quand les cigales chantaient dans les herbes hautes et les oiseaux se chamaillaient dans la chênaie avant que de s'endormir, alors, ne pouvant voir tout cela avec ses yeux à lui, je le voyais avec les miens : il se tenait debout devant la hutte, au faîte de la colline, une main sur la hanche, les derniers feux du couchant descendaient le long de son corps mais il attendait patiemment que le dernier rayon s'éteigne et quand il venait mourir à ses pieds il levait ses mains à sa bouche et jetait dans l'espace ouvert et dans le silence un grand cri guttural, allant toujours les yeux baissés elle animait l'ombre plate du geste des deux mains portées à la bouche et emplissait son silence

du cri guttural qui s'élevait triomphal dans la vallée d'émeraude que commençaient déjà à gagner les ombres avant-coureuses de la nuit, à ce cri de tous les coins du pâturage les pâtres se levaient et répondant de la même manière de leurs voix encore enfantines commençaient à rentrer les vaches dispersées, la journée finissait, tous les garçons et filles redescendaient au village, lui seul restait là-haut, dans sa hutte et quand un jour il arriva qu'il descendit, l'ombre qui l'accompagnait de son silence, car elle allait les yeux toujours baissés, l'ombre qui comme elle était emprisonnée dans le filet mouvant tissé d'ombres de la forêt et d'éclats du soleil invisible, cette ombre s'emplit d'une présence presque charnelle : il est petit, à peine plus grand que moi, il porte toujours la même tunique en lin qui lui arrive aux genoux, il va les jambes et le cou nus, il a des cheveux bruns aux reflets dorés qui bouclent au-dessus de son front haut, j'aime son sourire qui n'est pas un sourire mais comme l'ébauche timide d'un sourire, son sourire m'entrouvre le ciel, tout entier il m'entrouvre le ciel, je pourrais le prier comme je prie le ciel, or donc quand l'ombre qui l'accompagnait se fut soudain remplie de chair à en devenir presque palpable, elle le vit pâli de cette étrange pâleur inspirée qui semble refléter quelque grande pureté intérieure, elle le vit descendre le flanc de la colline, présent tout à coup incompréhensiblement parmi tous les petits pâtres étonnés, elle le vit leur dire : le seigneur Dieu tout-puissant m'a révélé que face au lâche aveuglement des rois, des princes et des chevaliers il convient que les enfants chrétiens fassent grâce et charité à la ville de Jérusalem... le confesseur lui dit : il me semble mon enfant, que même à présent, quand il te faut ouvrir ton âme à Dieu, tu penses plus à ton amour qu'au fait que tu parles à Dieu, l'ombre de Jacques soudain frémit, il vient de lever la tête — se dit-elle — il regarde le ciel, jamais je ne verrai le ciel avec ses yeux, jamais je ne saurai ce qu'il voit avec ses yeux, elle répondit à voix basse : oui, mon père, c'est vrai, à présent qu'il me faut ouvrir mon âme à Dieu, je pense encore bien plus à mon amour qu'au fait qu'il me faut ouvrir mon âme à Dieu, aimes-tu ton péché? J'aime Jacques de Cloyes, mon père, et lui? je l'aime, mon père, c'est donc que je ne sais lire en lui, depuis que je me souviens, nous avons grandi ensemble moi, ma sœur et lui dans la maison de mon

père, mais sans doute devais-je l'aimer depuis toujours, car jamais, depuis que je me souviens, jamais je ne sus lire en lui, je ne sais ce qu'il pense, je ne connais pas ses pensées mais je sais que jamais il ne pourra m'aimer autrement que l'on aime une sœur adoptive, ce soir-là, quand il quitta sa hutte pour la première fois, car il ne l'avait pas quittée de trois jours, sourd à nos objurgations et nos prières, ce soir-là donc, quand il quitta sa hutte et descendit parmi nous et nous dit : le seigneur Dieu tout-puissant m'a révélé que face au lâche aveuglement des rois, des princes et des chevaliers il convient que les enfants chrétiens fassent grâce et charité à la ville de Jérusalem qui est aux mains des Turcs infidèles, car plus fortes que toutes les puissances sur terre et sur mer la foi confiante et l'innocence des enfants sont à même d'accomplir les plus grandes merveilles, et après, quand il ajouta encore dans le silence mortel : prenez en pitié la Terre Sainte et le tombeau solitaire de Jésus, ce soir-là je compris que jamais il ne pourra m'aimer car Dieu l'avait appelé à de plus grandes tâches et que déjà il leur avait donné son cœur, ne lui as-tu donc jamais parlé d'amour? quand je suis seule, mon père, je sais avoir avec lui de longs entretiens intimes et quelquefois osés, je sais lui dire les mots les plus doux, mais aussitôt que je le vois mon courage me fait défaut et toutes mes pensées et tous les mots qu'il me faudrait pour lui dire mon amour meurent sur mes lèvres dans un silence craintif, je ne lui ai jamais dit que je l'aimais et je ne le lui dirai jamais, car je compris ce soir-là que Dieu l'avait appelé à de plus grandes tâches, plus grandes que mon amour, mon amour n'appartient qu'à moi, il n'est que mon amour à moi, tandis que lui, élu par Dieu pour de plus grandes tâches, appartient à tous ces enfants qui l'ont entendu et qui le suivent et à ceux qui le suivront demain, Dieu par la bouche de Jacques et à travers lui nous révéla à tous ce que nous devions faire, cette même nuit nous nous mîmes en route afin d'arracher la ville de Jérusalem aux mains des Turcs infidèles, nous partîmes au milieu de la nuit parmi les grandes sonneries de tocsin et les pleurs de nos mères, les vaches meuglaient dans les étables ouvertes à tous les vents, car les ayant rentrées du pâturage nous avons oublié de les traire, cette nuit-là quand nous quittions nos maisons natales et que nous étions déjà groupés autour de Jacques et prêts

pour le grand voyage mystérieux, plein d'embûches et de dangers inconnus, mais au terme duquel nous voyions se dessiner comme dans un rêve les murs immenses et les portes de Jérusalem avec le tombeau du Christ, le plus solitaire de tous les tombeaux du monde, car livré à la contrainte et à la servitude, cette nuit-là quand nos cœur battaient très fort, parce que c'est seulement par le battement précipité et un peu désordonné de notre sang que nous pouvions dire l'émoi de la longue route inconnue qui s'était ouverte brusquement devant nous, cette nuit-là, parmi les ténèbres, les sonneries de tocsin, les pleurs de nos mères et les meuglements des vaches souffrantes d'une abondance de lait Jacques nous enjoignit encore de rentrer chacun chez soi et de traire pour la dernière fois les bêtes confiées à notre garde, ce n'est qu'après cette traite ultime que nous partîmes et c'est cette nuit-là que j'ai adressé pour la première fois à la bonté et à la miséricorde de Notre Seigneur mon étrange prière, afin qu'il me pardonne d'avoir abandonné ma maison natale, mes père et mère non par amour de lui, mais emprisonnée et emplie d'un autre amour, elle allait les yeux toujours baissés et il lui semblait que les pieds nus et enflés du vieil homme qui marchait à son côté avaient comme de la peine à se mouvoir et comme s'ils avaient besoin d'un court répit nécessaire s'immobilisaient l'espace d'un instant aussitôt qu'ils touchaient terre, il fit d'une voix qui elle aussi lui sembla bien fatiguée : mon enfant, mon pauvre petit enfant égaré, as-tu au moins la foi, crois-tu qu'inexpérimentés comme vous êtes et possédant pour toute armure votre innocente jeunesse vous réussirez là où ces dernières années les plus grandes puissances de ce monde, les rois, les princes et les chevaliers ont échoué? crois-tu sincèrement que vous réussirez à arracher le tombeau outragé du Christ aux mains des infidèles? Je le crois, mon père — dit-elle sans élever la voix mais avec l'accent limpide d'une certitude — je crois que Jacques nous mènera jusqu'à la ville lointaine de Jérusalem et qu'un jour, je ne sais pas quand il viendra, dans deux mois ou dans deux ans, mais je sais qu'il viendra, les portes de Jérusalem souvriront devant nous et nous entrerons dans la ville sainte afin de libérer à jamais le tombeau du Christ de la contrainte et de la servitude où le tiennent les infidèles, je suis sûre mon père que

ce jour viendra, mais je ne sais pas si ce sera dans deux mois ou dans deux ans, le vieil homme s'arrêta un moment en chemin et pensa : mon Dieu qui êtes miséricorde, faites que jamais ne se réalise mon rêve cruel, il est vieux et fatigué — pensa-t-elle — il n'aura pas la force de nous accompagner jusqu'à Jérusalem, seuls nous entrerons un jour dans Jérusalem grâce à Jacques qui nous mènera, maintenant il faut qu'il trace un signe de croix au-dessus de ma tête, car il ne doit pas me laisser seule à seul avec mon amour, comme avec un péché mortel, ce n'est pas mon amour qui est péché mais le fait que je ne puisse servir que lui et pas un amour supérieur comme fait Jacques, s'il me bénit et s'il me donne absolution de mes péchés je resterai avec mon amour, mais point en état de péché mortel, elle se sentit purifiée par le moment de la rémission de ses péchés, ce moment qui ne s'était pas encore produit mais devait se produire d'un moment à l'autre, elle pensa soudain dans un grand émoi de l'âme : quand ce jour lointain viendra et que les portes de Jérusalem s'ouvriront grandes devant nous, qu'elles s'ouvriront facilement et sans bruit car nous serons des milliers de mille, que toutes les cloches sonneront et que nous parviendrons au tombeau du Christ à jamais libéré de la contrainte et de la servitude, il viendra vers moi, prendra ma main dans la sienne et me dira : je te dois, ma petite Maud que les enfants de Cloyes m'aient entendu et suivi, tu as été la première à me croire et à venir te ranger à mes côtés, tu ne m'as pas quitté un seul instant depuis et maintenant que la tâche que Dieu m'a assignée est achevée, je peux te le dire, Maud, je t'aime Maud, je t'ai toujours aimé, je t'ai d'abord aimé comme on aime une sœur, mais depuis longtemps je t'aime comme un homme aime une femme, je t'aime Maud et je n'aime que toi, ma douce petite Maud, mon petit rayon de soleil, mon alouette, ses yeux se remplirent de larmes et elle ne voyait plus ni les pieds nus et enflés du confesseur ni les ombres et les éclats qui se mouvaient silencieusement avec elle, ni même ses propres pieds et elle sentit plutôt qu'elle ne vit le mouvement de la grande main lourde qui traçait au-dessus de sa tête un signe de croix, que tes péchés te soient remis, mon enfant — prononça-t-il de sa voix fatiguée — et je ne te prescris aucune pénitence, car pour autant que je m'y connaisse, ton amour est pour toi une pénitence suffisante,

que Dieu tout-puissant aie pitié de toi et permette que Notre Seigneur Jésus-Christ, vers le tombeau duquel tu chemines, prenne dans ton cœur la première place, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ainsi soit-il, elle se pencha, les yeux toujours baignés de larmes, vers la main du vieillard, c'était une grande main tannée, recouverte d'une peau rêche, racornie et calleuse, en baisant cette main rêche, racornie et calleuse elle pensa : quand il s'éloignera, je resterai seule avec mon amour, et pendant que l'autre étranger déjà et indifférent, continuait d'avancer en posant douloureusement ses pieds nus sur le sol pierreux, elle attendait debout, détachée du vieil homme mais non point encore reprise par les ombres qui commençaient à se transformer en silhouettes vivantes, elle pensa : il me prendra par la main, mais se sentant déjà entourée de corps vivants, elle se dit : cela ne se fera jamais, jamais il ne m'aimera, elle vit que Robert la dépassait d'un pas égal et tranquille, elle vit ses épaules carrées et sur la nuque ses courts cheveux crépus, il était le calme, la certitude et la confiance, je ne l'aimerai jamais — pensa-t-elle comme à regret et au même moment elle se souvint de cette soirée récente où elle avait en vain supplié Jacques de descendre à Cloyes, car on dansait au village à l'occasion du mariage de sa sœur Agnès, ils parlaient devant la hutte de Jacques, du pâturage parvenaient les cris des pâtres rentrant les vaches, un coucou chantait au tréfonds des bois, je dis à voix basse : je croyais que tu m'aimais un peu, il sourit et répondit : tu sais que je t'aime bien, la voix de Robert nous parvint, il avait crié : Maud! Robert t'appelle — dit Jacques, je me suis exclamée : oh, Jacques, pourquoi es-tu si différent des autres? il me regardait comme s'il avait de la peine à comprendre ce que je voulais dire, toujours pensif et lointain, pourquoi — ai-je dit — n'aimes-tu pas les hommes? je les aime — dit-il, mais tu les fuis, pourquoi? il dit : je ne sais pas, tu ne t'ennuies jamais tout seul? — lui ai-je demandé, il secoua la tête, et n'es-tu jamais triste? quelquefois — répondit-il en fuyant toujours mon regard, Robert appela encore une fois : Maud, il t'attend — dit-il, je me suis dit alors : jamais il ne m'aimera, et craignant d'éclater en larmes je lui ai tourné le dos et je dévalai la colline en courant, Robert m'attendait à la lisière des prés, je l'ai frôlé au passage et ne me suis arrêtée que

quand il m'eut rejoint et pris par la main, nous marchions en silence sans nous regarder, il dit : Maud, je voulus reprendre la main, mais il l'agrippa plus fort, je t'aime Maud — me dit-il — et jamais je ne cesserai de t'aimer, il marchait d'un pas égal, tout entier fort et tendu, il respirait le calme et ses paroles reflétaient aussi le calme et la certitude, sa main était tiède et forte, j'aurais pu me sentir en sécurité auprès de lui, j'ai dit à voix étouffée afin de rendre mes paroles moins cuisantes : je ne peux t'aimer, Robert, il se tut, puis revint à la charge : je sais, mais je t'aime et j'attendrai le temps qu'il faudra, j'attendrai que tu m'aimes aussi, je me suis arrêtée sentant que mon cœur se figeait en une petite stalactite de glace, non — m'écriais-je — jamais je ne cesserai de l'aimer, les dernières vaches avaient quitté le pâturage, à peine entendait-on les cris lointains des pâtres, ici tout n'était que silence, nous étions seuls, il ne pouvait pas ne pas s'apercevoir du tremblement de ma main, viens — dit-il — le temps commence à fraîchir, il la devançait maintenant de quelques pas, cinq ou six tout au plus, elle voyait sa silhouette trapue respirant la paix et la confiance, elle voyait ses bras nus et ses courts cheveux crépus, il allait de son pas habituel, égal et tranquille, il ne sentait pas la fatigue, car la vigilance qui l'habitait ne laissait pas de place à la fatigue, il n'apercevait devant lui, maintenant qu'il cheminait aux côtés du confesseur sans avoir personne devant, que ce sentier à travers bois qui était à présent leur route commune, un sentier herbeux qui courait à travers les deux hautes parois de la forêt, ce n'est que maintenant allant pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté Cloyes en tête du cortège et voyant distinctement la route que personne ne lui cachait, qu'il se rendit compte du nombre de jours et de nuits qui dans leur écoulement indifférent, mais aussitôt qu'il l'eut pensé il comprit que les jours et les nuits qui allaient rythmer leur route sans fin ne seraient pas porteurs d'une patiente et longue indifférence mais au contraire de chaleurs torrides, de tempêtes et d'averses tournoyantes au-dessus de grands espaces découverts, de pluies lancinantes et de coups de soleil et de tout ce que le ciel et la terre des jours et des nuits peuvent charrier d'hostile à l'homme, que ces jours et ces nuits impossibles à dénombrer les poursuivraient impitoyablement tout le long de la route, ne leur

laissant que rarement quelque répit avant de les précipiter à nouveau et avec plus de violence encore dans le gouffre des éléments déchaînés, il songea à Maud, à ses petits pieds, à ses mains fragiles, ils ne sont pas friables — se dit-il — mais ils ne sont pas non plus très forts ni résistants, il songea à ses bras de fillette qui semblaient bien trop faibles, bien trop délicats pour être livrés impunément aux intempéries et aux fatigues du voyage, il songea encore une fois aux petits pieds de Maud qui devaient fouler les cailloux et les sables, la terre stérile et dure, brûlée par les lances ardentes du soleil, puis il fit taire soudain toutes ces pensées en lui et commença à parler : mon père a nom Philippe, il est meunier à Cloyes, notre moulin est vieux mais résistant et beau, il n'y en a pas de pareil dans toute la contrée, mon arrière-grand-père était meunier, mon grand-père était meunier, mon père est meunier et moi aussi je devais être meunier, j'ai quinze ans passés et je suis fils unique, car tous mes aînés sont morts, j'ai toujours pensé que jusqu'à la fin de ma vie je travaillerais à moudre le grain et qu'un jour, après des années, mon fils viendra prendre ma place, mais voici que je dus quitter mon père, bien qu'il soit déjà vieux et qu'il ait besoin de l'aide de mes bras vigoureux, je n'ai jamais voulu être un fils dénaturé et pourtant j'en suis devenu un, tout cela, mon père, par amour d'une fille qui a nom Maud et dont le père est ferronnier à Cloyes, j'ai fait, mon père, ce que j'ai fait, mais je n'ai pu agir autrement, car par-dessus tout au monde j'aime Maud, je l'aime bien qu'elle ne m'aime point, elle est faible et délicate, elle a de petits pieds fragiles, déjà je vois, bien qu'il n'y ait que cinq semaines que nous sommes en route, déjà je vois la fatigue dans ses yeux, qui la protégerait, si je n'étais auprès d'elle, qui veillerait sur elle? je n'ai pas pu, mon père, agir autrement et sans le vouloir il m'a fallu causer à mon père la grande douleur de ma partance, c'est alors que j'ai compris que la souffrance est l'ombre naturelle projetée par tout amour, on ne peut ne pas aimer, mais aussitôt que l'on aime l'amour se dédouble en amour et en souffrance, quand j'ai vu mon père pour la dernière fois cette nuit où nous avons quitté le village il ne me faisait pas de reproches, il n'essayait pas de me retenir par force, il se tenait debout mais voûté et la tête basse sur le seuil du moulin, j'étais-là, à un pas de lui, je ne

disais rien, mais déjà il savait tout, toutes les cloches de l'église s'étaient mises à sonner, nous sommes restés quelque temps immobiles l'un en face de l'autre, si près qu'il me semblait entendre les battements de son vieux cœur fatigué, puis tout à coup il leva la tête, me posa la main sur l'épaule et dit, pas très haut mais pas très bas non plus : Robert, il ne dit que ce seul mot, mais je savais que par ce mot il voulait tout dire, aussi ai-je enlevé sa main de mon épaule, l'ai-je baisée respectueusement et ai-je dit : père, il me faut m'en aller et je suis parti dans la nuit pleine d'ombres et de sonneries de cloches, qu'on ne sonne ainsi chez nous que pour les mariages et les enterrements et qui cette nuit-là sonnaient je ne sais si c'est pour un mariage ou pour un enterrement, pour une chose en tout cas qu'on avait encore jamais vue dans notre village et nulle part au monde je pense, une chose que je ne comprenais pas bien que je m'y sois, par amour de Maud, soumis, je pense, mon père, que cette nuit-là, quand nous quittions notre village natal et nos maisons et nos parents personne n'y comprenait rien, sauf Maud peut-être, nous ne comprenions pas ce qui était arrivé à Jacques, durant trois jours il n'avait pas voulu quitter sa hutte, ne parlant à personne, ne laissant entrer personne, il était toujours un peu différent de nous, non seulement plus beau que les autres garçons du village mais aussi différent, mon père disait que c'est parce qu'il était orphelin et bien qu'il ait grandi au village personne ne savait qui étaient ses parents, le vieux sonneur qui vit encore l'avait trouvé un jour d'il y a quinze ans sur les marches de l'église, on l'avait baptisé du nom de Jacques, car c'était précisément le jour de la Saint-Jacques, le ferronnier Simon, père de Maud, le prit chez lui et l'éleva en même temps que ses deux filles, depuis que je me souviens je l'ai toujours connu différent de nous autres, on l'appelait Jacques le Trouvé, il n'aimait pas les jeux en commun leur préférant la solitude et si d'aventure il jouait avec nous il donnait l'impression d'être là et ailleurs à la fois, mais nous l'aimions bien tous, car il était très beau et quand il nous souriait de son sourire un peu timide un peu tentateur ou bien qu'il nous charmait de sa voix tendrement mélodieuse nous ne pouvions pas ne pas l'aimer, depuis un an il avait pris la tête de tous les petits pâtres de Cloyes, mais dernièrement nous le voyions de moins

en moins, il ne rentrait pas au village pour la nuit mais s'était construit une petite hutte de berger à l'orée des bois, au faîte de la colline qui surplombait nos beaux pâturages, il y passait ses nuits mais devait se coucher bien tard, car souvent bien longtemps après minuit un feu solitaire brûlait encore devant sa hutte, encore tout récemment, quand on dansait au village à l'occasion de la noce d'Agnès, la sœur aînée de Maud, Jacques avait refusé de descendre danser avec nous, aussi n'avions-nous rien compris quand après ces trois journées passées sans voir personne et sans parler à quiconque il sortit le soir de sa prison volontaire et que nous le vîmes tel que nous avions l'habitude de le voir quand venait l'heure de rentrer les vaches, il se tenait debout devant sa hutte, une main sur la hanche, les derniers feux du couchant descendaient le long de son corps, mais lui, à son habitude, attendait que le dernier rayon vienne s'éteindre à ses pieds avant de porter ses deux mains à la bouche et de pousser ce grand cri guttural, signe pour nous que nous devions commencer à rentrer les vaches, mais ce soir-là il ne porta point ses mains à la bouche, nous n'entendîmes point son grand cri guttural, il se mit au contraire à descendre lentement la pente vers nous qui le regardions d'en bas, je me souviens qu'il était très pâle, je sentais que quelque chose allait arriver mais j'ignorais ce qui pouvait arriver, personne ne pensait aux vaches qu'il était déjà l'heure de rentrer, nous attentions en silence et cela a duré très longtemps avant qu'il ne vienne à nous, car plus il se rapprochait plus il ralentissait son pas et plus il semblait pâle, comme si tout son sang avait fui son visage, enfin il nous rejoignit dans le silence le plus complet, nous savions déjà qu'il avait quelque chose à nous dire, nous nous serrâmes autour de lui, je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu silence pareil à celui qui se fit alors parmi nous, et dans ce silence, sans nous regarder le moins du monde il commença à parler, vous devez bien savoir déjà, mon père, ce qu'il nous dit alors, ces paroles circulent depuis sans cesse en nous et tout autour de nous, nous les connaissons par cœur, chacun de nous pourrait les répéter même arraché par surprise au plus profond sommeil, mais bien que nous les connaissions par cœur je doute que nous les comprenions, car elles nous dépassent de tout ce qu'il y a en elles d'incompréhensible, mais ce soir-là, quand il les

prononçait pour la première fois parmi nous et pour nous, quatorze pâtres et pastourelles de Cloyes, il me semble que nous les comprenions encore moins bien que maintenant, quand elles se sont transformées en ce long cheminement vers un but lointain, que nous ne pouvons certes pas imaginer, mais qui est notre but et qui quelque part au loin, dans un pays inconnu, sous un ciel inconnu, se dessine à nos yeux sous forme de murs et de portes d'une ville inconnue, or donc, quand pâle et sans nous regarder, qui étions serrés à ses côtés, il nous parlait du lâche aveuglement des rois, des princes et des chevaliers et nous appelait, nous visiblement, car nous étions les seuls à l'écouter, à faire grâce et charité à la ville de Jérusalem qui est aux mains des Turcs infidèles en ajoutant que Dieu tout-puissant nous avait choisis pour ce faire car plus fortes que toutes les puissances sur terre et sur mer la foi confiante et l'innocence des enfants étaient à même d'accomplir les plus grandes merveilles et ayant dit toutes ces choses inouïes et incompréhensibles il se tut, puis, dans un murmure, d'une voix où il n'y avait plus que de la lassitude et comme une supplication intense ayant ajouté : prenez en pitié la Terre Sainte et le tombeau solitaire de Jésus, quand tout cela se fut produit et que de nouveau le silence se fit tel qu'il était au moment où Jacques s'était dressé parmi nous je pensais, mon père, et j'en jurerais, les autres pensaient comme moi, je pensais : pauvre Jacques, pauvre malheureux, il a perdu l'esprit dans sa hutte solitaire, il a succombé à sa folie vaniteuse, si cela eût été possible j'eusse donné ma main à couper pour que cela n'aie pas été, je savais que Jacques ne pourrait répéter une seconde fois son appel, car cet appel était de ceux que l'on ne fait qu'une seule fois dans la vie, au risque de tout gagner ou de tout perdre, je savais déjà, qu'il avait tout perdu et que dans quelques instants nous commencerions à nous disperser en silence, l'abandonnant à sa folie et à sa solitude, je m'avançais déjà vers lui pour lui dire : viens, je te reconduirai dans ta hutte, tu es malade, tu devrais te coucher, quand tout à coup je sentis une main légère sur mon épaule, c'était Maud, elle se tenait derrière moi, maintenant, de ce geste de sa main légère elle me força à me retourner sur elle, mais sans me voir elle passa à côté de moi, s'approcha de Jacques et se rangea à ses côtés sans pro-

noncer un mot, je voulus crier : Maud, ne fais pas cela!, mais avant que je n'en eusse le temps elle se tourna vers nous, prit la main de Jacques dans la sienne et aussi pâle que lui mais plus belle que jamais avec ce visage qui me semblait alors celui d'une sainte et ces yeux pleins d'une lumière étrange qui n'était pas de ce monde, se mit à parler, je ne me souviens pas d'une seule de ses paroles, je pense qu'elle-même et Jacques et tous les autres ne s'en souviennent pas davantage, jamais personne ne les avait répétées depuis et pourtant ce sont elles qui nous ont jetés sur cette longue route, ses paroles oubliées aujourd'hui étaient comme cette pierre lancée dans l'eau et destinée à disparaître au fond des flots mais pour faire rejaillir des cercles de plus en plus larges à la surface, c'est Maud qui opéra le miracle que Jacques n'avait pas su faire, c'est elle, en se portant à son côté et en commençant à nous haranguer qui le releva de la défaite qu'il venait d'essuyer et changea sa folie en raison et sa faiblesse en force, personne ne s'en souvient plus, mais moi je ne suis pas près de l'oublier, car j'ai vécu durant ces quelques minutes plus intensément que jamais jusque-là et si l'on peut dire que l'on peut apercevoir quelquefois l'avenir inconnu, je le vis alors distinctement devant mes yeux, et bien qu'il n'y eût alors en moi que ténèbres et désespoir, aucune foi et aucune espérance, rien que ténèbres et désespoir, car à cette heure mon amour pour Maud même n'était que ténèbres et désespoir, je m'approchai d'eux quand Maud eut fini de parler, je me rangeai à leurs côtés, aux côtés de Jacques et de Maud et nous étions déjà trois et dans un instant, plus court que les instants les plus courts, tous nous avaient déjà rejoints, certains racontaient plus tard avoir vu en cet instant un immense éclair déchirer le ciel pur de part en part, d'autres ont senti la terre trembler sous leurs pieds, la nuit commençait à descendre lorsque nous revenions à Cloyes en chantant, Jacques allait devant, moi derrière avec Maud et toujours dans mon cœur il n'y avait que ténèbres et désespoir, je ne t'ai pas encore dit, mon père, que Maud que j'aime aime Jacques mais celui-ci ne lui rend pas son amour, quand nous sommes entrés toujours chantant parmi les premières maisons du village la nuit se fit noire et profonde et toutes les cloches de l'église se mirent à sonner, il se tut et comme l'homme dans la robe de bure brune ne disait rien

non plus ils allaient en silence, le vieil homme pénétrant lourdement la terre de ses grands pieds fatigués, Robert à son côté calme et tendu, économe de ses gestes, comme s'il réservait consciemment ses forces, préparant son corps et son esprit aux fatigues qui l'attendaient encore tout au long de la route, il pensa : dans une heure il fera nuit, le temps se rafraîchira et la terre se couvrira de rosée, si avant la tombée de la nuit nous n'arrivons pas dans un village nous dormirons en pleine forêt, à la belle étoile, et Maud tremblera de froid, si elle m'aimait la chaleur de mon corps la protégerait du froid, elle pourrait dormir paisible dans mes bras, l'amour peut faire oublier la faim même, mon fils — prononça le vieillard et il se tut comme s'il avait perdu les mots dont il avait besoin, de nouveau ils allaient en silence, il pensa soudain de façon pour lui-même inattendue : aujourd'hui je ne saurais plus lui parler comme l'autre jour, aujourd'hui j'aurais à lui offrir et bien moins et bien plus, c'était la nuit de la noce d'Agnès, la grande clairière non loin du moulin était pleine de couples qui dansaient, quelques musiciens ambulants jouaient des luths et des tambourins, mais Maud ne voulait pas danser, elle espérait toujours que Jacques viendrait encore, nous nous tenions loin de la foule, à l'ombre de jeunes aubépines, je disais : si j'étais riche, Maud, je rassemblerais les plus grands chevaliers du royaume et j'irais te conquérir le plus beau château du monde, tu porterais les plus belles robes et les plus riches bijoux et les trouvères composeraient des ballades pour dire ta bonté et ta beauté, j'ai vu son visage s'animer tout à coup, mon cœur battit plus fort, mais je compris très vite mon erreur, Maud ne me regardait pas, elle regardait un garçon qui se faufilait entre les couples et dont la mince silhouette et les cheveux blonds faisaient penser à Jacques, mais dès qu'il eut tourné la tête de notre côté il cessa d'être Jacques, Maud s'éteignit et après un moment de silence dit gravement : je suis méchante, je sais, je voulus nier quand Blanche qui passait à proximité de son pas léger et provocant dut nous apercevoir, bien que nous nous tenions à l'ombre des aubépines, et s'arrêta soudain, ah, c'est vous — dit-elle de sa voix un peu rauque — pourquoi ne dansez-vous pas?, elle s'approcha de nous toute rouge et ébouriffée par la danse, consciente de sa beauté, viens danser avec moi —

me dit-elle, et comme je me taisais elle rit aux éclats : quelle andouille tu fais, Robert, tout le monde sait qu'elle aime son Jacques à la folie et toi tu la suis partout comme une ombre, si tu étais un homme, j'en suis un — ai-je dit — et c'est bien ce qui m'empêche de te traiter comme tu le mérites, elle rit à nouveau et dit à Maud : sais-tu, pauvre petite ce que je m'en vais faire à présent? eh, bien j'ai envie de tâter de ton beau Jacques, moi, et quand j'ai envie de quelque chose je l'obtiens toujours, amuse-toi bien, Maud, mon fils — reprit le vieil homme — je suis de tant d'années ton aîné que tu pourrais être mon fils sinon mon petit-fils, en t'écoutant je pensais : mon Dieu, donnez-moi assez de force et de sagesse, de foi d'espérance et d'amour pour que je puisse aider ce garçon, mon père — dit Robert à voix basse — je veux croire que nous arriverons dans la lointaine Jérusalem, car je veux être fort, mon fils — dit le vieil homme — ta foi, et il se tut, car il pensa : c'est du malheur, de la souffrance et de la perdition que naît le besoin de la foi, ces trois sources empoisonnées la façonnent, mon Dieu, ne permettez pas que se réalise un jour mon rêve cruel et que le désert aride et brûlé de soleil devienne le terme de la route de tous ces enfants, de ceux qui ne sont pas encore éveillés à la vie et par là innocents comme de ceux qui en ont goutté les premières aigreurs, la foi — poursuivit-il — peut accomplir de grandes choses, elle transporte les montagnes, je sais — dit Robert — c'est pourquoi je veux croire que nous entrerons un jour dans les portes de Jérusalem, alors l'autre commença à marmonner la formule de l'absolution, puis se tournant vers celui qui l'accompagnait de tout son grand corps lourd leva sa main calleuse pour le bénir et au moment où il traçait le signe de croix au-dessus de sa tête leurs regards se croisèrent pour un moment, il a dû beaucoup souffrir — pensa Robert, il souffrira encore beaucoup — pensa le vieil homme, puis Robert s'arrêta, l'autre poursuivit sa route solitaire, le dos courbé, à toi maintenant — Robert entendit derrière lui la voix d'Alexis Melissen, Blanche le dépassa, elle allait vers le confesseur d'un pas peu pressé et consciencieusement provocante, d'autant plus provocante qu'étrangère ici, sur ce sentier forestier, elle portait une robe de soie lourde, couleur vert d'eau, abondamment brodée de fils d'or, par-dessus un bliaut pourpre sans manches qui s'évasait

vers le bas, les couches d'ombre et les éclats du soleil faisaient miroiter le pourpre de son vêtement et ses cheveux qui retombaient librement dans le dos, elle se mouvait avec une prodigieuse liberté dans cette richesse d'étoffes et de couleurs, comme si elle avait été née dans le luxe, mais aussi de façon provocante car elle l'avait dans le sang, en approchant de l'homme qui marchait solitaire à plus qu'un seul pas devant elle, elle pensait : je voudrais qu'il fît déjà nuit, je le hais, mais pas quand il me le fait, car il le fait mieux que tous les autres avec lesquels j'ai couché, il me pénètre violemment mais reste ensuite en moi longtemps, aussi longtemps qu'il le faut pour son plaisir et le mien, il ne dit rien, je sais que quand il me prend ce n'est pas à moi qu'il pense et ce n'est pas moi mais quelqu'un d'autre qu'il préférerait tenir dans ses bras, mais moi, quand il me prend et après, quand je suis bien, moi aussi je pense à quelqu'un d'autre, nous le savons tous les deux et c'est pourquoi nous pouvons le faire tellement longtemps, puis recommencer à nous haïr et de nouveau, dès la tombée de la nuit, arracher nos vêtements et nous aimer sans amour, mais emprisonnés tous les deux dans un amour commun, je t'écoute, mon enfant — prononça le vieil homme, elle regarda attentivement ses grands pieds enflés, puis, se tirant légèrement en arrière elle jeta un coup d'œil curieux sur la bure épaisse et rêche de la robe brune, il allait sans la regarder, les mains enfilées dans les manches de la robe, la tête penchée vers le sol, que veut-il que je lui dise, ce vieux? — se dit-elle — il est vieux, il est sale et il pue comme un bouc, elle se revit courant à travers le pâturage au clair de lune, je lui raconterai ça, tiens — rit-elle méchamment, mais tout en continuant de se taire, elle se revit courant à travers le pâturage, il se dressa sur son chemin au moment où elle parvenait à la boulaie, il parut devant elle de façon si inattendue que si elle n'avait pas remarqué, attaché à la branche d'un arbre, son bel andalou blanc à deux pas de là, elle aurait pu croire à un rêve ou bien à un sortilège, elle ne l'avait jamais vu auparavant, mais quand elle comprit qu'elle ne rêvait pas ni n'avait pas été ensorcelée, elle retrouva aussitôt son courage, il était brun, avait un visage brumeux au teint hâlé, il était large d'épaules et de carrure puissante, il portait une petite tunique argentée, des genouillères serrées en toile verte,

des brodequins en cuir, un sabre court à la ceinture, il t'a envoyé promener — dit-il, dans un premier mouvement d'amour propre blessé elle s'écria : non! puis, soudain calmée, continua : comment le sais-tu? il sourit plein de mépris et reprit de sa voix basse, un peu rauque : il t'a envoyé promener, elle ne put se retenir de demander : tu connais la fille qui couche avec lui? — il ne répondait pas mais la regardait attentivement en silence — elle est plus belle que moi, dis? — demanda-t-elle encore et comme il se taisait toujours elle lui dit en le regardant tout droit dans les yeux qu'il avait noirs et brumeux : saurais-tu me le faire oublier? alors il lui prit la main et la serra au point de la faire crier de douleur et l'attira plus profondément dans l'ombre, elle vit un grand manteau pourpre étendu sur le sol, déshabille-toi — dit-il, elle savait qu'elle allait le faire, mais demanda : qui es-tu? déshabille-toi — répéta-t-il posément, toute nue j'étais couchée sur le manteau pourpre, de ma vie je n'avais effleuré étoffe aussi douce au toucher, je l'entendais se dévêtir aussi mais il le faisait sans se presser, j'entendais le bruit de ses vêtements qu'il jetait au sol au fur et à mesure, j'avais les yeux grands ouverts et quand il posa ses pieds nus sur le manteau pourpre et qu'il se dressa au-dessus de moi je le vis dans tout l'éclat de sa nudité, mais je ne savais pas encore que son corps et sa nudité il voulait en faire don à quelqu'un d'autre que moi, il me dit se tenant nu au-dessus de moi : il t'a envoyé promener, de ma vie je n'ai autant désiré Jacques qu'en ce moment-là, je répondis : fais en sorte que je n'y pense plus et alors il m'a pénétrée violemment et quand ce fut fini et qu'il reposait la tête appuyée sur mon bras, il me demanda : tu as pensé à lui? je dis : oui, j'ai pensé à lui, moi aussi, j'ai pensé à lui — dit-il — sais-tu qui se cache dans sa hutte? je n'ai pas demandé mais il me l'a dit de lui-même : mon seigneur et mon maître, le comte Louis, seigneur de toute cette terre, comte de Chartres et de Blois, puis, sans un mot et les yeux fermés, il me prit dans ses bras et me pénétra encore une fois, mon enfant — dit le vieil homme — fors le silence n'as-tu rien à m'apprendre? elle se redressa et consciemment imprima à sa démarche un rythme de danse : je ne t'ai pas prié, vieillard, d'écouter mes confidences, veux-tu donc t'en retourner sans confession et sans absolution de tes péchés?

elle rit joyeusement et dit : je le ferai bien sans te demander la permission, et quand elle tourna légèrement sur elle-même, elle vit l'espace d'un moment la foule qui avançait si lentement qu'on la croirait immobile, un millier de têtes d'enfants blondes et brunes une à côté de l'autre, la blancheur des robes de fillettes et celle des tuniques campagnardes des garçons, plus haut les croix noires, les bannières et les dais de couleur, le silence était pesant et lourd, loin, très loin, vers la fin du cortège une sonnette que quelqu'un dut frôler par mégarde tinta d'un timbre haut et court, il lui sembla soudain que ce qu'elle voyait n'était qu'un rêve, qu'il lui aurait suffi de lever le bras ou de respirer profondément pour se réveiller dans un autre monde, mais avant qu'elle en eût le temps Alexis apparut à moins d'un pas devant elle avec son visage inquiétant et brumeux qu'elle avait accoutumé de voir d'encore plus près, ce visage familier autant qu'étranger, lorsque la pénétrait son sexe violent et tenace, elle restait plantée là, immobile, il lui serra la main et dit : pourquoi ne te confesses-tu pas? laisse-moi — dit-elle, il lui serrait la main de plus en plus fort, laisse-moi — dit-elle — je ne veux pas me confesser, mais elle dut reculer d'un pas car il l'y força et de nouveau pendant un bref instant elle aperçut au-dessus de la tête brune d'Alexis les croix noires, les bannières et les dais, et plus haut un nuage de poudre jaune miroitant parmi les ombres de la forêt et les feux du couchant qui les transperçaient de part en part, retourne-t'en — dit-il de la même voix étranglée et un peu rauque dont il lui disait : déshabille-toi, laisse-moi — dit-elle encore une fois, alors il dit : je t'abattrai comme une chienne que tu es, si tu ne te confesses pas et si tu n'obtiens pas l'absolution, mens si tu veux, mais fais comme les autres, alors elle se retrouva à nouveau aux côtés du vieillard qui puait comme un bouc et de ses grands pieds enflés pénétrait lentement, comme avec réflexion, la terre qui s'humidifiait déjà de la rosée du soir, il sait tout de moi — se dit-elle —il sait tout de moi et il pue comme un bouc, pardonnez-moi mon père — elle sentit que sa voix avait un son plus pur que jamais — pardonnez-moi ma violence et ma vanité, ma voix — pensait-elle — est comme un chant, mes seins sont plus beaux que ceux d'aucune autre fille, je sais aimer et recevoir l'homme en moi comme nulle autre ne sait le faire — pardonnez-moi,

mon père, ce que j'ai fait tout à l'heure, mais j'ai eu peur, non pas tant de devoir vous avouer mes péchés que de devoir vous taire ceux des autres, ne me demandez pas leurs noms, mon père, je sais que c'est à moi de vous les dire, mon fiancé et futur mari, si Dieu tout-puissant nous permet un jour d'accéder au tombeau du Christ, mon futur seigneur et maître, le comte de Chartres et de Blois, Alexis Melissen Vendôme, m'aida tout à l'heure de ses conseils et ancra en moi la conviction que je n'avais pas le droit de vous cacher ce que je sais et ce qui demande à être au premier chef connu de vous, mon père, et du monde entier ensuite, si vous le jugez utile, je dois donc vous dire mon père et c'est la vérité, je vous jure que c'est la vérité, je vous le jure sur le salut de mon âme, celui qui se prétend mandaté par Dieu et qui passe pour tel aux yeux de tous ces petits enfants qui le suivent, je vous jure que l'homme qui se nomme Jacques de Cloyes, mon enfant, parle-moi de toi — dit le vieil homme, mon père, je suis seule à le savoir, il y a longtemps que Jacques a perdu son innocence, il n'est plus ni innocent ni pur, il n'est pas celui pour lequel il veut passer et pour lequel il passe, ses nuits sont des nuits de débauche, pleines de voluptés charnelles, ma fille — dit encore le vieil homme, je vous dis la vérité, je vous jure, mon père, que c'est la vérité, il y a peu de temps de ça, on dansait la nuit au village, car Agnès la sœur de Maud se mariait, j'ai couru la nuit jusqu'à la hutte de Jacques pour lui demander de descendre au village, j'ai appelé très haut devant sa hutte pensant qu'il dormait, puis j'ai appelé encore une fois et il sortit de sa hutte nu, il eut, mon père, l'impudicité de me présenter la vue de son sexe sans aucun voile, tais-toi — prononça le vieil homme à voix basse, et dans sa hutte, je l'ai bien vu mon père, sur son grabat misérable se vautrait la petite Maud qui fait maintenant l'innocente, tais-toi! — cette fois la voix du vieillard, bien que toujours basse, retentit si durement qu'elle se tut, elle pensa : ce vieux bouc puant sait tout de moi, pourquoi me dites-vous de me taire, demanda-t-elle — pourquoi ne voulez-vous pas m'entendre en confession? je ne veux pas entendre tes mensonges — répondit-il, comment savez-vous que ce sont des mensonges? je sais ce que vous pensez de moi, vous vous dites elle est vaine, menteuse et débauchée, mais je vous dirai maintenant la

vérité : si Jacques m'avait aimée, je ne serais aujourd'hui ni vaine, ni menteuse, ni débauchée, il resta silencieux quelque temps, puis fit d'une voix grave : il n'existe pas celui qui d'un bout à l'autre de son existence ne saurait être que mauvais, il arrive, quand tous les espoirs et toutes les illusions le quittent, qu'un homme tue l'homme en lui et volontairement se prive de vie en une seconde tout en continuant de vivre, mais pour tuer en lui le besoin d'amour et le besoin d'espérance il lui faut de longues années pénibles, tel qui se noye s'agrippe encore à l'air, à une poignée d'eau, or donc quand l'homme n'est pas encore entièrement tué en lui et que parmi les sombres espaces du mal se promène encore ne serait-ce que la plus faible lueur de bien, de soif du bien, l'homme se penche au-dessus de cette petite flamme vacillante pour se leurrer en des moments de solitude que ce qui est là, incertain et fragile à cette heure, pourrait encore, le vent aidant, se changer en un immense brasier, je me trompe peut-être, ma pauvre petite fille, mais je crains que si jamais Jacques t'aimait, ce n'est pas toi qui cesserais d'être vaine, menteuse et débauchée mais lui qui deviendrai vain, menteur et débauché, elle sourit : me croyez-vous si forte, mon père?, je crois surtout que tu es très malheureuse, vous vous trompez, mon père, je ne me sens nullement malheureuse, regardez-moi, est-ce ainsi que vous imaginez les malheureux? il répondit sans lever les yeux sur elle : celui qui s'est perdu dans une contrée étrangère et inconnue de lui et qui sait qu'il s'est perdu, commence à chercher la bonne voie, celui par contre qui ne sait pas qu'il s'est perdu ne possède même pas cette ultime ressource, la bonne voie! — s'écria-t-elle — dites-moi donc ce qui est la bonne voie, où est la bonne voie?, je ne sais pas — pensa-t-il et il dit : Dieu, elle songea alors : ah, que vienne enfin la nuit, il s'approchera de ma couche et quand tout le monde autour sombrera dans un lourd sommeil il me dira : viens, d'une voix rauque alors je me lèverai et le suivrai, nous traverserons le campement en silence pour ne réveiller personne jusqu'au moment où, parvenus à un endroit retiré où nous serons seuls, il étendra par terre son manteau pourpre et nous nous dévêtirons en silence, car ni lui ni moi n'avons besoin de paroles, je sais à quoi il pense et il sait à quoi je pense, il me pénétrera sauvagement, brutalement, nous jouirons de nos

deux corps en silence, pensant à l'heure de cette jouissance suprême, moi, que ce n'est pas lui qui me la donne, lui, que ce n'est pas à moi qu'il la destine, je vous jure, mon père — dit-elle — que je serais tout à fait différente si seulement Jacques voulait m'aimer, je ne serais ni vaine, ni menteuse, ni débauchée, je renierais la vanité, les mensonges et la débauche, je renierais tout le mal qui est en moi si seulement Jacques pouvait m'aimer, car j'aime Jacques, cela aussi je peux vous le jurer, je l'aime car il est pur et innocent, il est bien meilleur que moi, il est unique au monde, mais je l'aime encore parce qu'il est inaccessible, tout ce que je vous ai dit tout à l'heure n'était que menterie, ce n'est pas vrai que l'autre nuit Maud se trouvait dans sa hutte, il n'y avait personne dans sa hutte et il n'en est point sorti tout nu, je voulais qu'il me prenne mais il ne l'a pas voulu, car il est pur et non souillé, il est inaccessible, quelquefois je ne sais plus très bien moi-même ce que je désirerais davantage et ce qui davantage stimulerait mon amour : le désir que j'ai de son corps et de ses caresses ou bien cet asservissement où me réduit son inaccessibilité, cet esclavage dans lequel ma propre nature m'a jetée mais aussi quelque chose qui dépasse et mon entendement et ma nature, je suis en esclavage, toute pénétrée de mon esclavage, tout à coup elle entendit comme un remous dans le cortège qui la suivait lentement, elle entendit quelque chose qui lui sembla comme un soupir d'étonnement ou d'aise échappé d'un millier de gosiers à la fois, elle se dit : ils me chasseront s'il me refuse l'absolution et lorsqu'elle leva les yeux, épouvantée à cette idée, elle vit devant elle : un ciel bas, enrobant de son immensité l'horizon tout entier où s'amassaient des nuages lourds et menaçants, plus bas, libérée enfin de l'étau des deux murs de la forêt qui l'enserrait, une grande plaine s'étendait à perte de vue, plate et assombrie par l'éclat cuivré des nuages lourds, elle vit un court éclair rapide déchirer le taillis immobile des nuages, à ses pieds des étangs verts et des arbres solitaires, elle se sentit entourée d'un air plus léger et plus vaste que celui qu'elle respirait jusqu'à présent, la route s'inclinait brusquement vers la vallée creuse et plate où s'ouvraient les yeux immobiles des étangs verts et où poussaient des arbres solitaires dans la terre grise et immobile, de nouveau un éclair impatient s'insinua entre les nuages

amoncelés, des corneilles noires s'arrachèrent aux derniers arbres à la lisière de la forêt et d'un vol noir, au ras du sol, elles volèrent vers les étangs verts, quelque part, très loin, roula un coup de foudre, elle recommença à parler et cette fois d'un débit précipité : j'ai menti en vous disant qu'Alexis Melissen allait m'épouser, il n'est pas mon fiancé ni mon amant, il est pour moi comme un frère que je n'eus jamais et moi je suis pour lui comme une sœur qu'il n'eut jamais, lui non plus, car il était encore enfant quand dans la ville qui a nom Byzance ses parents périrent à la guerre et qu'il fut recueilli, orphelin, et emmené en France par le comte Louis qui pendant de longues années, jusqu'à sa mort survenue récemment, le combla de ses largesses et de ses bienfaits et en fit, sans enfants lui-même, son unique héritier, Alexis Melissen me rencontra une fois près du ruisseau où je cueillais de jeunes boutons d'or pour en orner l'autel de saint Jacques qui se trouve en notre église, il montait un superbe cheval blanc, il m'a dit plus tard que ces chevaux naissaient dans la lointaine Andalousie, il était richement vêtu, mais triste et comme préoccupé, il me demanda le chemin de Chartres et puis tout de suite, sans transition si je voulais y aller avec lui et y demeurer à ses côtés, à quoi je répondis tout de suite que c'était impossible, car mon cœur n'était plus libre, mais là-dessus il me contempla un long moment et dit : mon cœur, lui non plus, n'est pas libre, comment pourrais-je donc vous accompagner et rester à vos côtés?, il me répondit : nous serons tous les deux comme frère et sœur, je te respecterai comme une sœur et te protégerai du mal et toi, comme il convient à une sœur, tu tâcheras de rendre ma solitude moins pesante, je suis riche, toutes ces terres jusqu'à l'horizon et au delà m'appartiennent, tu habiteras un beau château, tu auras des suivantes et des camérières, je te donnerai autant de belles robes et de joyaux scintillants que tu en voudras et si tu crains que notre vie commune ne soit morne, comme une pierre sans valeur que l'on aurait richement sertie, abandonne ce souci, car nous aurons beaucoup à faire tous les deux, nous pourrons, en ayant les moyens, faire le bien autour de nous, afin d'alléger les souffrances des hommes, afin d'éloigner les malheurs et les misères charnelles qui les guettent et les fléaux de la nature qui les assaillent, et voulant commémorer à jamais, dans les

siècles des siècles, la mémoire du grand chevalier que fut le comte Louis et voulant aussi exprimer à Dieu notre amour et notre gratitude, nous prêterons serment solennel de parachever dans notre bonne ville de Chartres la construction de l'église cathédrale, sous les murs de laquelle le comte Louis posa il y a huit ans la pierre inaugurale, pense — dit-il en terminant, comme je l'écoutais en silence — pense ma sœur à tout cela, je ne veux pas que tu prennes ta décision à la légère, je reviendrai dans trois jours et alors tu me diras oui ou non, puis il repartit et moi — elle sentit les larmes lui inonder les yeux et dans le corps entier une soudaine impuissance qui l'emplit d'une douce langueur, les nuages noirs au-dessus de l'horizon montaient vers le zénith et de leur ombre de plus en plus impénétrable ceignaient les espaces de plus en plus vastes du ciel, de nouveau un éclair droit jaillit comme le vol d'une flèche enflammée et le roulement sourd du tonnerre gronda dans l'épaisseur des nuages — et moi, quand il partit, je suis restée toute seule à me débattre avec mes pensées, pendant trois jours et trois nuits je ne cessais de prier et de pleurer, tour à tour heureuse et malheureuse, décidée et indécise, et au matin de troisième jour, m'étant jetée aux pieds de mes parents et leur ayant baisé les mains, je courus au ruisseau, à l'endroit exact ou je l'avais pour la première fois rencontré et je n'y fus pas plus tôt parvenue que je vis s'avancer vers moi une belle calèche dorée attelée de six chevaux blancs, Alexis Melissen, montant un cheval noir, à son côté, un grand manteau pourpre lui descendait des épaules et quand il vint à ma hauteur, je vis qu'il avait le visage aussi triste et préoccupé que du temps de notre première rencontre, mais aussi rayonnant d'une étrange clarté, voici mon frère — pensai-je et depuis ce temps je l'ai toujours servi comme la sœur la plus attentive et il a été pour moi le frère le plus aimant et le plus tendre et maintenant, quand il résolut de quitter pour de longs mois sa richesse et son bien-être pour se joindre à la croisade qui poursuit sa route vers la ville lointaine de Jérusalem afin d'arracher le tombeau du Christ aux mains des Turcs infidèles, je n'ai pas hésité à l'accompagner car soudés que nous sommes tous les deux par l'esclavage d'un amour impossible, nous nous sommes jurés de toujours nous secourir mutuellement, dans l'heur et le malheur, dans la

richesse et le dénuement, dans la santé et la maladie, dans la gloire et l'abaissement, lui étant pour moi un frère, moi une sœur pour lui, l'orage printanier s'approchait rapidement, les nuages sombres et lourds atteignaient déjà le zénith, ils avançaient droit dans la tempête et dans les éclairs qui de plus en plus souvent striaient le ciel et dans les roulements de tonnerre, qui grondaient non plus seulement aux bornes lointaines de l'horizon mais éclatant au sommet des obscurités montantes retombaient sans fin dans la pénombre, prolongeant encore leur grondement menaçant d'un long écho sonore, pour secouer, avant qu'il ne se taise, la voûte sombre du ciel d'un éclat renouvelé accompagné presque aussitôt d'un éclair aveuglant, soudain, comme né d'une longue immobilité, le vent se leva pourchassant devant lui un nuage jaune et poudreux au-dessus de la vallée, j'ai menti — s'écria Blanche — tout cela n'était que mensonges, alors sans prononcer un mot le vieil homme leva la main et traça au-dessus de sa tête le signe de croix, Alexis Melissen poussa un soupir de soulagement, ce n'est que maintenant qu'il se rendit compte que pendant tout le temps que dura la confession de Blanche il avait été tendu dans une angoisse qui frisait la douleur physique, il pensa : je ne sais pas ce qui serait arrivé s'il lui avait refusé l'absolution, mais à coup sûr quelque chose serait arrivé, il enleva de ses épaules le grand manteau pourpre — un éclair chauffé à blanc illumina le crépuscule et alla se planter dans le sol au milieu du nuage jaune et poudreux, un grondement soudain secoua la pénombre et presque instantanément se tut, un enfant pleura vers l'arrière du cortège — il s'approcha de Jacques tenant à bout de bras son manteau semblable à une grande flamme agitée par le vent et lui en recouvrit les épaules, et quand Jacques fit le geste de le rejeter, il lui dit : tu n'as pas voulu l'accepter jusqu'à présent bien qu'il te convienne mieux à toi, qui es notre chef et notre guide, mais maintenant accepte-le, ne serait-ce que le temps que durera ma confession, je t'en prie et sans attendre la réponse de Jacques il pressa le pas, tout à coup le vent tomba et pour un moment plus court que la respiration tout parut frappé d'une mort subite et définitive, comme si le soleil se fût arrêté, le ciel et les étoiles et que leur immobilité mortelle eût enlevé mouvement et couleur à toute vie sur terre, puis une pluie lanci-

nante fondit du ciel, à nouveau les éclairs s'enflammèrent et les coups de foudre se mirent à tonner, à peine assourdis par le murmure de la pluie, il marchait fier et droit, indifférent à l'averse, de nouveau vigilant et intérieurement tendu, il dépassa sans la voir Blanche qui allait trébuchante, comme aveuglée, perdue, égarée dans les flots de pluie, avant qu'il eût rejoint le confesseur et quelques foulées peu pressées le sol détrempé par l'averse et saturé par l'abondance soudaine de l'humidité se refusa à subir plus longtemps le déluge et de grandes flaques d'eau que la pluie cinglait commencèrent à se former à sa surface, le vieil homme allait ni plus lentement ni plus rapidement que tout à l'heure, de sa lourde démarche habituelle, ses grands pieds enflés s'enfonçaient dans la boue et éclaboussaient les flaques d'eau, l'eau ruisselait en grosses gouttes sur sa robe de bure, pour la première fois de ma vie — se dit Alexis — je vais penser à haute voix, il leva une main vers son visage pour essuyer les yeux que la pluie trempait, l'intensité de l'orage semblait décroître, il aurait aimé se retourner en arrière, il savait qu'il aurait pu voir Jacques pataugeant dans la boue et les flaques d'eau de sa démarche malhabile de gamin, mais un Jacques protégé de la pluie par son grand manteau pourpre, il aurait pu voir aussi en levant les yeux l'immense étendue noire de la forêt livrée aux assauts du vent et de la pluie, immobile sous les éclairs et les foudres, mais il ne se retourna point, le ciel au-dessus du lointain horizon d'où l'orage était accouru commençait déjà à s'éclaircir et tout à coup, tandis qu'ici la pénombre régnait encore et la pluie tombait à verse, là-bas, aux confins de la vallée les lueurs du couchant firent émerger des ténèbres une frange de terre et une frange de ciel, toutes les deux exposant leurs formes et leurs couleurs avec une pureté infinie, le céladon calme du ciel gorgé d'une lumière légèrement dorée, le vert tendre des blés naîssants sur les champs printaniers et parmi ce vert des saules solitaires qui, malgré leur solitude, semblaient maintenant relier la terre au ciel, maintenant, pour la première fois de ma vie, je vais penser à haute voix — pensa-t-il et il sentit sa soumission consentie de plein gré — elle n'est pas consentie de plein gré — se dit-il — il sentit sa soumission nécessaire comme un défi jeté au monde entier, il se disait : puissent, à travers les oreilles de ce vieil homme, dont je me

soucie aussi peu que de toute cette eau dans le froid de laquelle j'enfonce les pieds, aussi peu que de cette eau qui me dégouline par le visage, puissent, à travers les oreilles de ce vieil homme m'entendre les oreilles de tous les vivants, de tous, sans en exclure Jacques qui marche à quelques pas derrière moi, protégé de la pluie par mon manteau pourpre, manteau sur lequel, quand survient la nuit, je prends chaque soir cette catin et la prenant et lui donnant une longue jouissance et me la donnant à moi-même, je pense non à elle mais à Jacques, sachant qu'elle aussi, soumise aveuglément au plaisir, ne pense pas à moi mais à Jacques, mon Dieu — pensa-t-il — grand Dieu Tout-Puissant, Dieu qui n'as jamais existé et qui n'existes pas, grand Dieu qui n'existes qu'à travers nos malheurs, Dieu absent et inexistant, créé par nous de toutes pièces, je ne sais pas ce que je pourrais te demander si tu existais, je me souviens qu'il est écrit que l'amour peut faire des miracles, qu'il peut transporter des montagnes et faire encore quelque chose dont je ne me souviens plus, moi, mon amour, il ne m'a jamais aimé, il n'a même pas eu besoin de me dire : déshabille-toi car nous étions aux étuves et j'étais tout nu, il étendit sur le banc le manteau pourpre dont il m'avait fait présent le jour de mes quatorze ans, je me souviens d'une nuit dans un temps si lointain qu'il me semble que je ne pouvais exister encore, mais j'existais cependant, c'était une nuit de printemps la lune déversait à flots sa lumière mais je me suis réveillé non pas dans le silence de la nuit et non pas baignant dans la lumière diffuse de l'astre, mais dans les flammes qui jaillissaient de toutes parts et dans une grande rumeur guerrière, dans le cliquetis des armes, les gémissements, les pleurs des femmes et les soupirs des mourants, une femme et un homme se tenaient auprès de mon lit quand je me suis réveillé, derrière moi, derrière la fenêtre une grande lueur d'incendie embrasait la ville, je ne me souviens que de cette lueur, de cette femme et de cet homme debout au pied de mon lit, je ne me souviens pas des traits de leurs visages, c'étaient mon père et ma mère, mais je ne me souviens plus des traits de leurs visages, je ne me souviens plus du timbre de leurs voix, je me souviens seulement de la sourde rumeur croissante dans cette immense lueur, du cliquetis des armes, des pleurs des femmes et des gémissements des mourants, je

me souviens aussi de lui, quand les grandes portes ont cédé, je me souviens, elles étaient tellement hautes, ces portes, qu'elles me faisaient penser à autre chose que des portes, mais je ne me souviens plus à quoi, toujours est-il que lorsque soudain elles cédèrent, comme rompues en leur milieu, les ténèbres tout à coup m'envahirent, je l'aperçus alors pour la première fois, il était beau, jeune, rayonnant, c'est alors que je l'ai aimé, je me souviens de courts éclairs rapides de son sabre et puis, je m'en souviens aussi, sur mes mains que je tenais serrées sur mon cou, du sang a jailli en un chaud ruisseau, c'était le sang de mes parents, je ne sais pas si c'était celui de mon père ou celui de ma mère, j'avais du sang plein les mains et plein la bouche, j'ai voulu crier mais je n'ai pas crié et après, je m'en souviens comme si c'était d'hier il s'est penché sur moi, j'ai fermé les yeux, j'ai senti sa main sur mon front en sueur, sa main qui était fraîche, je voulais pleurer et je ne pouvais pas pleurer car je sentais sur mes lèvres le goût poisseux du sang, dont je ne savais pas s'il était celui de ma mère ou celui de mon père, je me souviens qu'il me prit dans ses bras, je me souviens de son visage penché sur moi, mais je ne me souviens pas de ce qu'il advint de moi par la suite, maintenant, pour la première fois de ma vie je vais penser à haute voix, il commença à parler, la pluie tarissait déjà et les étendues dégagées du ciel et de la terre retrouvant leur clarté première devenaient de plus en plus spacieuses : jusqu'à l'âge de quatorze ans j'ai tout ignoré de mon passé, hormis le fait que j'étais un Grec natif de Byzance du nom d'Alexis Melissen et qu'une nuit d'il y a huit ans, alors que les chevaliers très chrétiens sous le commandement des illustres seigneurs le comte Baudoin de Flandre et le comte Boniface de Montferrat, se rendant aux conseils des Vénitiens cupides et fourbes, au lieu de marcher, comme ils l'avaient juré, sur Jérusalem afin de libérer le tombeau du Christ du joug des infidèles, résolurent d'attaquer nuitamment Byzance et ayant investi la ville massacrèrent des milliers de chrétiens pareils à eux mus non pas par la foi mais par le désir de rapine et de pouvoir, que cette nuit donc au cours de laquelle mes parents furent égorgés, je fus sauvé par un des chevaliers, Louis de Vendôme, comte de Chartres et de Blois, j'avais huit ans quand au mépris de sa vie il m'arracha du palais incendié de

mes parents, il me raconta plus tard, quand j'étais déjà auprès de lui et qu'il fut devenu mon père et mon protecteur et qu'il eut obtenu du roi Philippe Auguste qu'il me reconnaisse, bien que de sang étranger, unique héritier légitime de l'antique famille des comtes régnant sur Chartres et sur Blois et sur toute cette terre de Vendôme que nous voyons autour de nous, il raconta plus tard à l'adolescent que j'étais devenu que pendant cette nuit épouvantable de sac et de meurtre, lui qui à vingt ans avait prêté serment de mettre tous ses biens et les privilèges de son rang au service de la cause suprême qui était d'arracher le tombeau du Christ aux mains des infidèles, il s'était éveillé soudain comme d'un long rêve et avait compris qu'un crime épouvantable venait d'être commis et s'il m'avait sauvé moi, qui avais perdu père et mère, s'il m'avait arraché au mépris de sa vie du palais incendié ce fut pour réparer, ne serait-ce que dans une toute petite mesure, les crimes et les iniquités qui avaient souillé le bon renom des chevaliers de la chrétienté, voici ce que je savais jusqu'à l'âge de quatorze ans et grandissant à Chartres qui était devenue ma ville natale, si je me souvenais de quoi que ce soit touchant les années de ma prime enfance c'est uniquement d'après ce que m'en disait mon maître et mon père le plus tendre, la pluie avait cessé tout à fait, de la terre mouillée s'exhalait puissamment la forte odeur de la glèbe et de la verdure printanière, au loin, mais déjà comme dans un autre monde roulaient encore des coups de tonnerre, les lueurs du couchant à nouveau s'épanchèrent tendrement sur la plate vallée, les étangs verts surgirent de l'ombre, la terre sous leurs pas était gluante et pleine de flaques d'eau immobiles, il vit l'arc-en-ciel qui montait et poursuivit : c'est tout ce que je savais de mon passé jusqu'à l'âge de quatorze ans, mais un jour, je m'en souviens, l'hiver venait à peine de céder, la terre était encore gelée et les flaques d'eau après la pluie nocturne étaient toutes prises dans un mince étau de glace, l'air était frais mais le soleil commençait à chauffer, je me souviens de sa chaleur sur mes épaules, c'était de bon matin, nous étions sortis à quelques-uns dans les prés environnant la ville sur les rives de l'Eure, la couche friable de glace se rompait quand je marchais dessus de mon pied nu, je pataugeais dans l'eau froide et comme en même temps je sentais la chaleur du soleil

sur mes épaules, c'était très agréable, un saule desséché se dressait dans ces prés, mort sans doute d'épuisement, nous tirions à l'arc l'ayant pris pour cible, à vrai dire non pas le saule mais un petit buisson d'aubépines qui était blanc et délicat et semblait un petit bouquet de neige emprisonné dans l'écorce rude du saule mort, nous tirions donc à l'arc, je me souviens qu'à un certains moment ma flèche tremblante d'impatience se figea en plein milieu de la petite touffe blanche, le tronc de l'arbre desséché était rempli de flèches tressautantes, figées en lui comme si elle ne voulaient pas y rester et ne pouvaient s'en détacher, aussi quand je réussis à atteindre la cible en plein centre le silence se fit et mes compagnons commencèrent l'un après l'autre à s'approcher de l'arbre pour voir de plus près ma flèche se balancer en plein centre de la petite touffe d'aubépines, je suis resté seul, mon cœur battait très fort de joie et de fierté, je me souviens à un pas devant moi étincelait au soleil une grande flaque d'eau prise par la glace, je posais mon pied sur cette surface lisse et immobile et j'allais déjà rompre la résistance docile de l'hiver finissant, quand je sentis tout à coup que je n'étais plus seul, je me retournai et je vis cet homme et je reconnus aussitôt qu'il n'était pas du pays, il était petit, noir et hâlé, vêtu d'une sorte de casaque avec un grand capuchon, mais par-dessous il portait une robe qui semblait avoir jadis été coupée dans une très riche étoffe, il se tenait à moins de dix mètres de moi, je me suis dit qu'il a dû voir ma flèche filant droit vers une cible difficile à atteindre et j'ai compris aussi que si cet homme était là c'est qu'il voulait me parler, à moi et à personne d'autre, j'attendis un moment, l'arc bandé d'une nouvelle flèche, qu'il vienne à moi, mais comme il n'en paraissait pas pressé, c'est moi qui m'approchai de lui et l'entendis dire, immobile et se tenant toujours au même endroit, quelques mots dans une langue étrangère que je ne comprenais pas, mais bien que je n'eusse point compris les mots qu'il me dit je les ai reconnus comme s'ils reposaient en moi depuis des temps immémoriaux, j'ai dû pâlir brusquement et il a dû s'en apercevoir, j'ai dit : je ne comprends pas ce langage, alors il reprit dans ma langue mais avec un fort accent étranger : tu es bien Alexis Melissen? j'ai répondu : oui, je suis bien Alexis Melissen, et toi qui es-tu? ça fait six ans que je te cherche — dit-il — tu tires fort bien

à l'arc, pourquoi me cherches-tu — lui ai-je demandé, tu tires fort bien à l'arc — répéta-t-il — mais lorsque tu vises la cible et que ta flèche part en vrombissant il te faut avoir les muscles plus relâchés, l'effort doit être en toi, profondément tapi à l'intérieur de toi, sans que personne ne puisse s'en apercevoir, pourquoi me cherches-tu? — ai-je répété ma question, viens ce soir après vêpres à l'église Saint-Joseph, tu sauras pourquoi je te cherche, je secouai la tête : si tu as quelque chose à me dire, tu peux le faire maintenant, je tournai la tête vers mes compagnons, ils étaient toujours auprès du vieux saule mort, ils nous regardaient de loin, mais aucun ne fit le geste de venir nous rejoindre, viens — dis-je à l'inconnu — si c'est un secret que tu as à me confier, les prés n'ont pas d'oreilles, j'avançai de quelques pas tenant toujours bien en main l'arc bandé d'une nouvelle flèche, l'autre me suivit après un instant d'hésitation, le soleil chauffait de plus en plus fort, la glace s'effritait sous nos pas avec un bruit sec, ton père — me dit l'inconnu — s'appelait comme toi Alexis et ta mère avait nom Théodosie, je le sais — ai-je rétorqué — est-ce pour m'apprendre cela que tu m'as cherché pendant six ans?, non — répondit-il — je t'ai cherché pendant six ans pour te dire que ce sont tes parents qui m'envoient vers toi, alors je me suis arrêté et je lui ai dit : comment, tu connais leurs prénoms mais tu ignores qu'ils sont morts il y a six ans?, je ne l'ignore pas — dit-il — car j'ai vu leurs corps de mes propres yeux, mais je sais aussi que si des milliers de Grecs ont trouvé la mort au cours de cette nuit de carnage et si plus de la moitié de la ville a été la proie des flammes, du moins la main du destin ne fut pas clémente aux auteurs du carnage : l'usurpateur Baudoin n'a pas joui plus de deux ans du trône des Basileus, il agonisa lentement au fond d'un gouffre où on l'avait précipité tel un chien ou de la charogne par ordre de Jean, roi des Bulgares, lui ayant coupé auparavant les bras et les jambes, le second chef des brigands et violenteurs occidentaux, Boniface, roi usurpateur de Thessalie périt au cours d'un combat contre les Valachs, quant au neveu du sénéchal de Champagne, Godefroi de Villehardouin, qui s'affubla du titre de roi de Corynthe, il fut crucifié à Epire sur l'ordre de Michel Comnène, d'autres meurtriers aussi payèrent leur tribut à la justice, sauf un cependant qui court toujours et

c'est celui qui est lié à toi par les liens du sang les plus sacrés, si tu es bien Alexis Melissen, car c'est lui qui de sa propre main égorgea tes parents, ce n'est que quand il eut fini que je me suis rendu compte brusquement que depuis quelques instants je n'avançais plus, m'étant arrêté, interdit, je savais que ce qu'il venait de m'apprendre était vrai, je ne sais pas comment cela s'est fait, mais tout à coup les images effacées et sans liens apparents que je conservais de mon enfance me sont apparues claires et évidentes jusqu'à la douleur, je levai mon arc bandé et laissai filer ma flèche, je la regardai grimper jusqu'en haut du ciel avec un léger sifflement, elle s'éleva très haut dans l'air limpide du matin mais je ne la perdis pas de vue et je voyais, toujours entouré par les images de l'autre nuit, sentant le goût poisseux du sang de mes parents sur mes lèvres et voyant son visage qui se penchait vers moi, entendant les gémissements des blessés et les rugissements de femmes en pleurs, voyant et entendant tout cela, je voyais aussi, oui je voyais le vol haut de ma flèche qui retombait déjà rapidement, elle s'est fichée en terre très loin de là et je voyais que fichée en terre elle vibrait encore, comme si elle ne pouvait contenir son élan, et ce n'est que quand elle s'immobilisa tout à fait que je me tournai vers l'étranger et que je lui dis, en le regardant droit dans les yeux : tu mens, s'il avait commencé par nier ou par apporter des preuves à l'appui de ses dires, j'aurais peut-être encore douté de la véracité de son récit, mais il ne dit rien, pas un mot, mais ne détourna pas ses yeux sombres et profondément enfouis dans le visage, c'est moi qui dus les détourner en lui disant : qui que tu sois, étranger, et quels que soient les plans que tu nourris à mon encontre, je ne veux plus te voir et si tu passes encore une fois mon chemin je t'abats ou je te fais abattre comme un chien, alors il dit et il me sembla qu'il y avait comme de la tristesse dans sa voix : aimerais-tu l'homme dont les mains sont souillées du sang de tes parents?, je répétai sans lever les yeux : je t'abats ou je te fais abattre comme un chien, bien — dit-il après un moment de silence — je partirai et tu ne me reverras plus, mais avant que je m'en aille laisse-moi te dire encore une chose : au temps où j'étais ton précepteur et toi un enfant confié à ma garde, il arriva qu'en l'absence de tes parents tu tombas malade, tu avais perdu connaissance

et tu délirais, les médecins désespéraient de pouvoir te sauver, moi pendant toutes ces nuits et toutes ces journées je n'avais pas quitté ton chevet et la troisième nuit, quand sans reprendre connaissance tu commençais déjà à sombrer dans l'agonie — tu étais tout raide et en dépit de la fièvre qui t'agitait avais les pieds et les mains gelés — je t'ai pris dans mes bras pour t'adjurer : il faut que tu vives, tu m'entends, je te dis qu'il faut que tu vives, tu m'entends, je te dis qu'il faut que tu vives, je ne sais pas si j'ai répété cette formule dix ou cent fois, mais je sais seulement qu'à un moment tu as ouvert les yeux et que tu m'as regardé consciemment, eh bien maintenant je maudis, Alexis Melissen, oui je maudis cette heure où je t'ai adjuré de vivre, voilà ce qu'il a dit, je me souviens encore de chacune de ses paroles, avant de s'en aller, je ne le regardais pas, je restais sans mouvement et sans voix, ne pensant sans doute à rien puis je fis lentement demi-tour et m'éloignais, mes compagnons m'appelaient à haute voix, je ne leur répondais pas, je voulais être seul, ce n'est qu'au crépuscule que je revins ce jour-là au palais et puis, il contempla un instant l'arc-en-ciel qui commençait à escalader le zénith, et continua : et puis j'ai essayé de ne plus y penser, c'était le printemps, je sentais son regard reposer sur moi plus souvent que de coutume, il me fit présent de ce beau manteau pourpre, en me le donnant il a dit : dans deux ans tu recevras des éperons d'or et une ceinture de chevalier, un autre jour, en me prenant par l'épaule, il a dit : tu es toujours songeur, j'aimerais tant connaître tes pensées, je ne les connais pas moi-même — lui ai-je répondu et je disais la vérité, car je ne connaissais pas mes pensées en ce temps-là, je marchais comme dans un rêve lourd et angoissant, je faisais les gestes que j'avais accoutumé de faire mais étranger à tout et à tous, il pensa : ils étaient nombreux ces jours et ces nuits où je marchais comme dans un rêve lourd et angoissant, mais je n'arrive aujourd'hui à en dire rien d'autre fors qu'ils étaient et qu'ils étaient nombreux et que je marchais entre eux comme dans un rêve lourd et angoissant, un jour de ce même printemps il m'emmena aux étuves, jusque-là j'y allais avec mes compagnons de jeux, j'aimais bien y aller, j'aimais la chaleur qui y régnait, les volutes de vapeur qui enveloppaient le corps d'une douce humidité, j'aimais ma nudité insouciante et celle

des autres et comme j'étais très fort je gagnais toujours les joutes que nous organisions entre nous, j'aimais ces joutes, la nudité des corps échauffés et ma force et puis le lent repos sur des lits bas, mais ce jour-là je n'y allais pas avec mes compagnons mais avec lui, nous étions seuls, il avait renvoyé tous les suivants, au début je me sentais un peu emprunté, non pas du fait de ma nudité mais à cause du silence qui régnait dans cet endroit habituellement si bruyant, le bruit me manquait et mes compagnons aussi me manquaient, je ne pensais à rien, fatigué après toute une journée passée en selle, car au matin de ce jour j'étais parti faire une randonnée solitaire à travers bois, mais l'eau chaude eut vite fait de chasser de mon corps toute la fatigue, je me suis étendu sur le lit bas, ne pensant toujours à rien et même quand il me rejoignit sur le lit je ne pensais encore à rien, quand il s'étendit à mon côté et m'attira à lui sans mot dire entourant mes épaules de son bras, je sentais sa nudité auprès de la mienne et je voyais son visage mince et sec, jeune encore, quoique labouré de quelques rides sombres, son visage au nez aquilin et aux yeux si clairs qu'ils semblaient nus, je voyais son visage dans le même raccourci que je l'avais vu six ans auparavant pour la première fois, à un certain moment, sans délier son étreinte, il ferma les yeux tandis que je les gardais ouverts, il me dit : tu es un homme à présent, oui — ai-je répondu — et sans esquisser le moindre geste pour éviter le contact de son corps nu, je lui demandai : c'est vrai que tu as tué mes parents? je n'ai pas senti son corps frémir ni son cœur battre plus fort, je l'aurais pourtant bien senti, il répondit, les yeux toujours fermés : oui, et après, de la même voix à peine perceptible : tu es bien?, oui — répondis-je car en effet j'étais bien et en ce moment-là je ne pensais à rien d'autre qu'au fait que j'étais bien, je ne sais pas — dit-il — quand et par qui as-tu appris que j'avais tué tes parents, je ne veux pas d'ailleurs le savoir, je ne veux pas que tu me le dises, il me suffit que, le sachant, tu restes auprès de moi, couché dans mes bras, je te l'aurais dit tout seul, peut-être cette année même, car tu es déjà un homme, c'est vrai, j'ai commis ce crime horrible, croyant, plein de foi et d'espérance, que du moment que nous portions des manteaux de croisés et que nous avions juré de tout sacrifier pour arracher le tombeau du Christ aux mains des infidèles

par ce seul fait tout ce que nous faisions devenait juste et nécessaire servant ce but suprême, c'était là une erreur de ma foi aveugle, un crime de ma foi aveugle — pendant qu'il le disait je pensais, moi, que j'étais bien dans ses bras et je revoyais aussi l'intérieur de l'église Saint-Pierre à Chartres, cette église semblable à un gouffre pierreux grimpant vers le ciel, embrasé de lumières tout en bas et ombreux vers le haut, il n'avait sur lui qu'une longue tunique noire qui lui tombait aux chevilles, serrée à la taille par une ceinture d'or, il prêtait serment devant le grand autel, il jurait de consacrer le restant de sa vie à reconquérir le tombeau du Christ, je me tenais tout à côté dans ma robe brodée de page, les paroles du serment amplifiées par l'écho résonnaient solitaires sous la voute élancée, l'évêque Guillaume, sur la plus haute marche de l'autel se penchait sur l'évangile tenu à bout de bras par deux jeunes sous-diacres, en prêtant serment il tenait son épée sur l'évangile déployée, la journée était automnale, sur les vitraux, très haut dans l'ombre froide, veillaient les saints et les anges, tout autour de nous, dans leurs armures chatoyantes se pressaient les barons, les chevaliers et les seigneurs, je voyais tout cela mais avant tout je pensais que je me trouvais bien dans ses bras, il me disait : je ne sais plus très bien à quel moment au juste ai-je compris que je venais de commettre un crime, que non seulement je ne me rapprochais pas ainsi du but rêvé mais que je m'en éloignais à le rendre presque inaccessible, comme si, montant vers la cime d'une très haute montagne j'eusse croulé dans un précipice, peut-être est-ce précisément en cette nuit de meurtre que je l'ai senti pour la première fois, alors que, souillé du sang que j'ai versé, je te vis sur le grand lit baignant toi aussi dans le sang, de quelques heures trop tard, d'une nuit trop tard je venais de comprendre que seuls ceux dont les pensées sont pures et les actes pareillement verront s'ouvrir devant eux les portes de Jérusalem et cependant à présent, après des années de mortifications et de jeûnes, pendant lesquelles je fis plus que je n'aurais voulu pour effacer le mal commis par moi dans l'aveuglement de la foi, à présent, te tenant dans mes bras, de nouveau mais consciemment cette fois, je laisse se refermer devant moi les portes de la lointaine Jérusalem, car par-dessus toutes les aspirations qui sont en

moi, plus fort est mon noir amour pour toi, pour toi qui devais être mon fils et mon héritier et que depuis longtemps je désire comme un amant, tu peux faire de moi ce qu'il te plaira — dis-je quand il eut fini et il me demanda : cela te sera-t-il agréable?, tu peux faire de moi ce qu'il te plaira — ai-je répété — tout ce que tu feras me sera agréable et c'est alors que c'est arrivé, mais quand ce fut arrivé je n'étais plus heureux, j'étais seulement repu d'une jouissance inconnue jusqu'alors et désireux de la voir se renouveler, mais je n'étais plus heureux car je venais déjà de comprendre qu'il ne m'aimait pas, qu'il désirait seulement mon corps, je sais qu'il le savait lui aussi, quoiqu'il tentât de me leurrer et de se leurrer soi-même en me disant qu'il m'aimait, mais en le disant il mentait, car c'est seulement mon corps qu'il désirait il désirait peut-être l'amour mais ne savait m'aimer, la seule chose vraie en lui était son désir ardent et affamé, je sais que plus d'une fois, me tenant dans ses bras, il me disait qu'il m'aimait tout en pensant intérieurement : tout est vain, je ne sais pas l'aimer et ne sais vivre sans lui, et moi je pensais quand repu de moi il m'abandonnait sur ma couche, je pensais alors : je suis sa propriété, sa chose aussi préfère-t-il me mépriser plutôt que de se mépriser lui-même, je le hais mais je me hais aussi, car je suis docile à ses moindres désirs, cela me fait plaisir et quand j'ai du plaisir je ne sais pas ne pas l'aimer, c'est pourquoi je me hais, je savais qu'il cherchait aussi son plaisir en dehors de moi, en d'autres corps et qu'il les possédait, mais ensuite il revenait toujours à moi et moi, bien que sachant qu'il venait me rejoindre tout pénétré encore de la chaleur d'un autre corps que le mien, je l'attendais comme la plus fidèle des épouses et puis, et puis un jour il est arrivé que lorsqu'il me quitta me croyant plongé dans le sommeil je partis à sa recherche, j'étais couché sur le dos à même mon manteau pourpre, la tête penchée sur mon épaule et quand il s'éveilla avant le soir et se pencha sur moi, je fis semblant de dormir, je respirais tranquillement comme on respire au fond d'un grand sommeil tranquille, il dit à haute voix : Alexis, je ne bougeai pas, le silence régnait, dans les tréfonds des bois on entendait chanter le loriot, alors il se leva doucement pour ne pas me réveiller, il se leva doucement comme un homme qui veut fuir, se revêtit de son pourpoint, releva

son manteau et son épée, puis, me jetant encore une fois le regard inquiet d'un homme prêt à fuir, descendit vers le ruisseau où nos deux montures paissaient, les pieds entravés, j'ouvris alors les yeux et je le vis s'approcher de son étalon noir, le libérer de ses entraves et le conduire par la bride jusqu'au sentier courant à travers le sous-bois, je restai seul, je pensai : il a beau fuir, je sais qu'il reviendra, il n'y a que le désir qui soit vrai en lui et quand le crépuscule commença à tomber, toujours étendu nu, mais ne sentant pas la fraîcheur du soir, sur mon manteau pourpre, celui-là même que je viens d'enlever pour le temps de la confession pour le jeter sur les épaules de Jacques, or donc, quand le crépuscule commença peu à peu à tomber et que je fus resté seul, je songeais non pas à moi mais à ce que pouvaient être ses pensées à lui, je ne connaissais pas seulement son corps et la jouissance qu'il me donnait, je connaissais aussi ses pensées, je pouvais imaginer que s'avançant solitaire à travers la forêt qu'enveloppaient les premières ombres du crépuscule il pensait : tout est vain, fors la honte et le préjudice, le rassasiement des sens n'étanche pas le désir, d'un désir satisfait cent autres surgissent encore plus impérieux, les actes nés des désirs les plus purs agonisent dans l'infamie et peut-être même qu'il n'y a pas de purs désirs, le besoin de violence et de cruauté secoue la nature de l'homme, il le fuit dans une solitude honteuse et tremblante puis, de nouveau projeté dans la meute, puissant et fol, de nouveau il tue et viole à tour de bras jusqu'au moment où vient l'heure du réveil et alors l'homme se retrouve à nouveau dans la solitude, mais de toute la gravité criminelle de sa folie plus solitaire qu'auparavant et dans cette solitude définitive, dans la prison de sa chair et de son esprit, il cherche désespérément et en vain une issue, mais il n'y a pas d'issue, c'est en vain qu'il s'agrippe aux apparences d'un salut, il ne peut s'oublier que dans la violence, une violence déparée d'illusions, nue et noire comme la haine, voilà ce qu'il pouvait penser chevauchant solitaire par la forêt qu'étreignaient déjà les premières ombres du crépuscule et s'il lui arrivait de temps en temps de regarder ses mains, il devait se dire : ces mains sont les mains d'un meurtrier, qu'est-ce donc que la foi aveugle et la foi tout court face à ses mains de meurtrier qui ne savent plus qu'arracher la volupté aux corps trop soumis, qui ne savent

plus que donner et arracher la volupté, car lorsque tout nous fault, il reste toujours le désir, lui seul, non pas l'amour ni la fidélité mais le désir, ami des solitaires, vigilant et anxieux, fidèle jusque dans le sommeil, jamais assouvi, c'est avec lui et par lui que l'on sombre, alors pourquoi fuir puisque la fuite est impossible? et il pensait encore : j'ai fui, car au-dessus de la certitude de la possession je place l'incertitude de la recherche, hier, avant-hier aujourd'hui et toujours j'ai été tenté et le suis encore par les domaines inconnus du temps et de l'espace qui peuvent s'ouvrir devant moi et qui s'ouvrent en effet quelquefois, ils me tentent impatiemment car ils peuvent contenir tout en eux, je sais que le désenchantement est la limite naturelle de toute attente, mais enfin, même illusoire, je préfère l'ombre de l'espoir à sa mort irrémissible, chaque conquête est la tombe de l'espoir, le temps se resserre jalousement autour de toute possession, seuls les désirs, bien qu'eux aussi sujets à la destruction, prêtent aux jours et aux nuits une respiration plus libre, je sais tout cela, je connais le poids de ce savoir, il est lourd comme un tas de pierres et aussi stérile, allons plus loin, il arrivera peut être quelque chose, pensant ainsi ses pensées je restais étendu la tête appuyée sur le bras, puis, tout à coup perdu dans ces pensées et ne distinguant plus rien, car la nuit était tombée entre-temps, je me surélevais, je restais quelque temps agenouillé dans les ténèbres et si je désirais quelque chose en cette heure c'est uniquement qu'il soit là et me protège de son corps devant la peur, la solitude et l'enchevêtrement de mes pensées, je me souviens d'avoir répété plusieurs fois, à genoux dans les ténèbres, fais de moi ce qu'il te plaira, tout ce que tu me feras me sera agréable, puis, chevauchant à travers la forêt ténébreuse je ne connaissais plus ni ses pensées ni les miennes, il n'y avait plus en moi que ce désir éperdu qu'il me prenne dans ses bras et me protège contre la peur, la solitude et la perdition, soudain je me suis trouvé à la lisière de la forêt, derrière moi, juste au-dessus de mes épaules se dressait le mur noir et menaçant de l'ombre, devant moi, à mes pieds, la rosée blanche luisait sur les prés semblable à un lac largement déversé, mais là aussi tout était noir, tout ce qui était vivant semblait être plongé dans le noir et ce n'est qu'en levant la tête que j'ai vu très haut au-dessus de moi un

ciel constellé d'étoiles friables, alors, sentant toujours le désir impérieux de son corps et de la volupté qu'il me donnait en s'en rassasiant, je saisis le cor qui pendait en travers de mon dos et soucieux de me trouver dans ses bras et de tout oublier fors la conscience d'être dans ses bras, je sonnai du cor, j'ai entendu le son aigu percer l'ombre puis l'écho lointain qui répétait mourant la plainte du cor, puis le silence et après quelques instants me parvint du sein des ténèbres un grand cri guttural vibrant dans l'air, de ceux dont sont accoutumés de se servir les bergers, il est là-bas — me suis-je dit et ayant attendu que meure cet appel lointain je ressonnai du cor et de nouveau après un temps d'attente le même cri vibrant et guttural me répondit, j'allais dans ce sens, certain maintenant de le retrouver, à mes pieds où de vastes prés devaient s'étendre une lune lourde se levait dans un halo roux, je suivais la lisière de la forêt, un sentier de montagne qui tantôt montait tantôt descendait vertigineusement à flanc de coteau, en bas effectivement il y avait des pâturages, je ne sais pas si la route fut longue car ayant déjà la certitude de le retrouver j'allais lentement, je me suis même dit à un certain moment : retourne sur tes pas, mais je ne l'ai pas fait et ne le regrette point, car je sais aujourd'hui que quelle que fût la décision que j'eusse alors prise, elle n'aurait pu détourner le cours des choses qui s'étaient déjà accomplies, je menais donc mon cheval d'un pas très lent le long de la lisière, quand tout à coup mon andalou dressa l'oreille, je le poussai vigoureusement en avant et m'étant trouvé en haut d'un petit monticule je vis en bas, à deux cent pas de là au plus un feu de bois qui finissait de se consumer juste à la lisière sombre de la forêt, quelques petites flammèches vivotaient encore au ras du sol et près du feu, légèrement penché sur lui, la jambe appuyée sur une grosse pierre un jeune pâtre se tenait, le visage illuminé, le coude appuyé sur le genou, le silence était tel que j'entendais le craquement sec des brindilles consumées par le feu, alors — il se tut, puis reprit — permettez-moi, mon père, de me recueillir quelques instants, car je voudrais, tu n'as pas besoin de te presser — dit le vieil homme — la nuit approche, il est inutile que je te voie pour t'entendre, tu peux aller en silence s'il te faut un répit, il allait donc en silence car en effet il avait besoin d'un répit : j'allais dire déjà que je donnais un grand

coup d'éperon à ma monture quand en ce moment précis je revis non pas moi-même faisant ce geste, non pas Jacques penché au creux de la colline sur son maigre feu de bois, mais lui et cela il m'est interdit de le penser à haute voix, je vis avec une acuité singulière son visage à lui, il me disait d'un ton calme mais dur, de la voix qu'il prenait quand il voulait se faire obéir : telle est ma volonté et n'essaie point de la fléchir, puis il se détourna de moi, éperonna son cheval et sans plus jeter un regard en arrière, descendit vers la berge, maintenant que j'avance les yeux ouverts et que je vois serpenter devant moi la route le long d'une large vallée creuse encore claire mais se préparant déjà à recevoir les premières ombres du couchant, maintenant que je vois mes pieds qui foulent la terre encore humide, que j'entends derrière moi les pas de tous ceux qui me suivent et que me parviennent encore les très lointains roulements du tonnerre, bien que je voie et que j'entende parfaitement tout cela, je vois surtout les eaux de la Loire largement déversées devant moi, ses flots jaunes et écumeux, j'entends la rumeur sourde du fleuve en crue, je contemple de haut ce déchaînement menaçant des flots car je suis à cheval à moins de quinze pas de la berge, j'eusse pu le sauver, je le sais, de tous mes compagnons c'est moi qui nage le mieux, j'eusse pu le sauver car les flots jaunes et impétueux ne l'ont point englouti tout de suite, il sombrait non loin de la berge et il lutta longtemps contre la mort avant de disparaître à jamais dans le flot d'écume jaune, assurément il ne voulait pas mourir et quand il sentit qu'il faiblissait et qu'il sombrait c'est l'image de Jacques qu'il a dû emporter dans le froid et l'écume des eaux mortelles sous ses paupières noyées d'eau, j'eusse pu le sauver alors mais je ne l'ai point fait, je me disais : je serai libre maintenant, alors soit, que cela se fasse, je serai libéré de son corps et du désir de son corps, mais quand cela s'est fait et que je ne vis plus devant moi que les flots jaunes et écumeux de la Loire largement déversées, je n'ai pas ressenti de joie pas davantage que de regret, j'étais de glace, j'avais froid au cœur, froid aux mains et aux lèvres, le fleuve en crue roulait à portée de la main ses flots bourbeux, avant, quand de bon matin nous nous fûmes mis en route vers Blois nous allions très longtemps sans parler, en silence, le silence était depuis longtemps l'essen-

tiel de nos conversations, mais ces dernières heures de notre dernier silence différaient de toutes les autres, nous allions l'un près de l'autre mais plus éloignés l'un de l'autre que si nous étions sourds, aveugles et muets, nous nous approchions déjà de la Loire et on commençait déjà à entendre la rumeur basse de ses flots accrus quand il dit tout à coup : Alexis, oui monseigneur — répondis-je et nous continuions d'avancer en silence, maintenant je me souviens que nous traversions des prés humides, je ne les avais pas vus sur le coup mais je les vois maintenant, je n'avais pas entendu sur le coup le bruit de l'herbe mouillée foulée par le pas de nos chevaux mais je l'entends maintenant tout aussi distinctement que le clapotis de l'eau sous mes pas et sous les pas de ce vieil homme qui m'a permis de garder le silence, je ne me sens aucunement obligé envers lui, bien que je devrais, peut-être, je dois garder le silence car ceci je ne peux pas le penser à haute voix, il me dit : on ne peut jamais rien effacer de ce qui a été mais lorsque deux personnes font le mal, je ne me souviens pas très bien de ce qu'il a dit ensuite, tout ce que j'en ai compris c'était qu'enrichi qu'il se sentait à présent d'un sentiment qu'il n'avait jamais connu auparavant, sentiment nouveau et exaltant qui du fond même de la détresse et du désespoir le transportait aux espaces inconnus d'un bonheur impatient, tout ce que j'en ai compris c'était que je devais cesser d'exister dans sa vie à lui et m'en retourner dans ma ville natale d'où il m'avait emporté dans ses bras lorsque brûlait la maison de mes parents et que je sentais sur mes mains et sur mes lèvres le goût poisseux de leur sang versé par lui, il dit aussi, cela je m'en souviens et ne l'oublierai jamais : maintenant tout a été accompli afin que nous nous séparions et que ta vie cesse d'être ma vie et ma vie la tienne, je lui ai demandé : quand voulez-vous que je parte, ? il me dit : je te doterai comme il convient d'être doté à celui qui devait hériter de mon nom et de mon bien, quand voulez-vous que je parte — répétai-je me souvenant du moment où m'ayant pris pour la première fois dans ses bras, il me disait : tu es déjà un homme et moi, sans tenter le moindre mouvement pour m'éloigner de sa nudité, je demandais : c'est vrai que tu as tué mes parents? et encore de lui disant : par-dessus toutes les aspirations qui sont en moi, plus fort est mon noir amour pour toi, pour toi qui devais être mon fils et mon héritier

et que depuis longtemps je désire comme un amant, et encore de moi répétant : tu peux faire de moi ce qui te plaira je pensais : il a pu aimer Jacques dont il ne sait rien, il n'a pu m'aimer moi, dont il sait tout et bien qu'au début il prétendait m'aimer je savais bien qu'en me tenant dans ses bras il pensait : tout est vain, je ne sais pas l'aimer et je ne sais pas vivre sans lui, à présent sans toujours m'aimer il décidait qu'il pouvait vivre sans moi, je pensais à la route lointaine qui m'attendait, mais je ne la voyais pas ni n'imaginais où elle pût me mener, avant, bien avant que nous prenions le chemin de Blois et que les dernières heures de notre silence dernier aient agonisé entre nous jusqu'au moment où son poing serré ait surgi pour la dernière fois des eaux jaunes et bourbeuses du fleuve, avant, avant cela comme dans un rêve je m'étais éveillé d'un long rêve sentant le feu sur tout mon corps et tenant dans mes bras un corps nu que j'eus le temps d'oublier en rêve, je m'étais éveillé comme si ces lances de feu m'avaient tiré de la profondeur du non-souvenir : j'étais étendu sur mon manteau pourpre nu et une fille nue entre mes bras, je me souvenais qu'auparavant, la nuit, étendu à la lisière des prés je l'avais vue courir impatiente vers la hutte de Jacques et puis s'en retourner, alors je me suis levé et je lui ai dit : il t'a envoyé promener?, elle m'a dit : saurais-tu faire en sorte que je l'oublie, déshabille-toi, répondis-je et elle le fit et moi aussi m'étant dévêtu je m'avançais au-dessus d'elle pensant : c'est Jacques qui gît là, à tes pieds, presse-toi, car bientôt Jacques cessera d'être Jacques, elle était nue sur mon manteau pourpre, pour la première fois je posais dessus mes pieds nus, pour la première fois, car si jusqu'à présent il m'avait servi ce ne fut que mon attente qu'il servait à chaque fois, je posai mes pieds nus sur le manteau pourpre et je répétais ma question : il t'a envoyé promener? car je ne pouvais rien lui dire d'autre, et pas du tout parce que je désirais cette fille inconnue couchée à mes pieds, mais par désespoir solitude et langueur je lui dis encore une fois, sans y penser : il t'a envoyé promener? elle me dit alors : fais en sorte que je l'oublie et j'ai senti mon sexe bondir et je me suis couché sur elle et quand je me suis éveillé ensuite sentant le feu sur tout mon corps et tenant toujours ce corps étranger entre mes bras, quand j'ai ouvert mes yeux fatigués d'un lourd sommeil, je l'ai vu, il se tenait

au-dessus de la mêlée amoureuse de nos deux corps mais sans colère aucune, les yeux qui dans son visage hâlé étaient si clairs qu'ils paraissaient nus étaient plus nus à présent que jamais, il nous lacérait les corps de ce même fouet en cuir qu'il avait dû oublier tout à l'heure lorsqu'il s'était caché devant moi dans la hutte de Jacques, il fouettait posément, sans colère nos deux corps enlacés, la fille à peine éveillée de son sommeil voulut se protéger des premiers coups en se serrant contre moi, mais ensuite elle a fini par le voir, car nous étions nus tous les deux et lui, tout habillé nous fouettait de son fouet et elle réussit à s'échapper de mes bras pour s'enfuir en gueulant comme une bête qu'on égorge, j'étais à présent tout seul sur mon manteau, il continuait à me fouetter du même air impassible, si en effet cet homme avait été un jour mon précepteur, il avait raison de dire : lorsque tu vises la cible et que ta flèche part en vrombissant il te faut avoir les muscles plus relachés, l'effort doit être en toi, profondément tapi à l'intérieur de toi, sans que personne ne puisse s'en apercevoir, je restais couché recevant ces coups qui me lacéraient la peau et faisaient gicler le sang, tout à coup il cessa de me battre et se tint immobile au-dessus de moi, je lui demandais : pourquoi me bats-tu, est-ce parce que j'ai couché avec cette catin ou bien plutôt parce que caché dans la hutte de Jacques tu as dû me mentir?, alors il rejeta loin de lui son fouet, s'agenouilla auprès de moi et afin de me fuir et de se fuir aussi sans doute, me prit dans ses bras, je savais que c'était pour la dernière fois qu'il me prenait dans ses bras et pendant qu'il faisait de moi ce qu'il avait accoutumé de faire, je fermais les yeux pour qu'il n'y vît pas mes larmes, j'avais honte de mes larmes, je haïssais ma faiblesse, je jurais alors de ne plus jamais verser une larme de toute ma vie, depuis je suis revenu en ce lieu, il faisait encore nuit claire, je me tenais sous le même arbre où il m'a battu avant de me prendre dans ses bras, je ne pensais pas à lui, une semaine à peine s'était écoulée depuis cette aube mémorable, mais l'heure où il me battait avant de me prendre dans ses bras et cette heure aussi plus tard où de glace, le froid aux mains et le froid aux lèvres, je voyais devant moi les eaux largement déversées, jaunes et bourbeuses de la Loire et qu'il n'était plus de ce monde, toutes ces heures d'avant une semaine à peine s'étaient

estompées dans mon esprit, elles semblaient aussi lointaines que si elles remontaient à des années en arrière, je ne pensais plus à lui, mais je ne me sentais pas libéré, il semblait se tenir dans l'ombre à mon côté et il était toujours là, à côté de moi, lorsque la nuit étant venue et tous les troupeaux rentrés au village, le silence s'étant installé tout autour de moi et le vide, j'allais vers la hutte de Jacques, pensant : toi qui reposes dans une cave noire sous les dalles du tombeau familial tu ne verras plus jamais celui que tu as aimé l'ayant vu une fois, alors que tu ne m'as jamais aimé moi, qui étais sans cesse à tes côtés, jamais il n'arrivera que tu puisses encore prononcer les mots : je t'aime et moi cependant je vis, dans un instant je le verrai et je pourrai dire à ta place les mots que jamais plus tu ne pourras prononcer, devant la hutte un feu de bois prenait, à peine venait-on sans doute de l'allumer, mais Jacques n'était pas là et lorsqu'il sortit de sa hutte il me parut encore plus beau que la première fois, je demandais sans descendre de cheval : me reconnais-tu? oui — dit-il et après un moment il ajouta — tu es seul?, comme tu vois, tu cherches encore ton maître? non — répondis-je — cette fois je ne le cherche plus, et comme il se taisait je suis descendu du cheval, tu ne m'invites pas à l'intérieur de ta hutte? — demandai-je, alors il s'effaça devant la porte et me dit : entre, la lueur chancelante du feu n'éclairait qu'à peine l'antre noir, dans un coin il y avait des peaux de cerfs entassées, c'est là que tu dors?, oui — répondit-il, je le sentais tout près de moi, je devinais sa nudité sous sa tunique en lin, il me sembla soudain entendre dans le silence les battements précipités de son cœur, je voulais lui dire : c'est là, sur cette couche qu'il t'a tenu dans ses bras, c'est là qu'il t'a dit qu'il t'aimait et qu'il t'aimerait toujours, je voulais le lui dire mais je me taisais, puis je rompis le silence : tu m'as demandé si je cherche mon maître? je ne le cherche pas, car on ne cherche plus les morts et ce disant, je pensais : tu me vois toi qui m'accompagnes invisible et inexistant moi qui respire qui vois et qui entends je suis là à ta place et c'est moi et non pas toi, qui commences déjà à pourrir impuissant dans ton lourd cercueil sous les dalles, qui lui dirai tout à l'heure : si tu veux venir avec moi et rester auprès de moi, je ferai tout ce qu'il te plaira, je te servirai et te protégerai, je serai pour toi ce que

tu permettras que je sois, lointain si tu l'exiges et proche si tu le permets, je serai au cœur de tes rêves et au sein de ta tristesse car je t'aime et j'ai besoin de ta présence autour de moi comme de l'air que je respire, je t'aime depuis le premier moment où je t'ai vu penché sur le feu qui finissait de se consumer, je t'aime bien qu'ignorant si c'est de nous seuls, de toi et de moi, que cet amour tire son commencement ou bien si c'est un autre qui l'a fait surgir du néant avant d'y rentrer à son tour, cet amour est-il un lien entre nous deux ou le reflet seulement d'un autre amour qui n'eut que le temps de balbutier ses premières paroles avant de s'engloutir dans le froid et l'écume des eaux mortelles pour ne plus jamais s'incarner ni dans un corps ni dans un verbe, je ne sais d'où m'est venu cet amour pour toi, mais où qu'il ait cherché sa source, où qu'il ait trouvé son éblouissement premier, je ne cesserai jamais de t'aimer, car si j'existe c'est afin d'affirmer par mon être tout entier, sans être aimé moi-même, mon besoin éperdu d'amour, je pensais tout cela au milieu du silence mortel, c'était là tout ce que j'avais à lui dire, mais je pensais encore : toi, écrasé à jamais par les dalles du tombeau familial, je ne pense plus à toi, mais je ne suis pas libéré de ton emprise sur moi, alors il me dit : va-t'en, tu ne veux pas venir avec moi? — demandai-je, non — dit-il puis il demanda encore : tu étais avec lui?, oui, les fleuves sont traîtres au printemps, et tu n'as pas pu le sauver?, non — répondis-je — cela s'est fait si vite, il a sombré comme une pierre va au fond et de nouveau le silence s'installa parmi nous, le feu non alimenté devait se mourir dehors, car il commença à faire tout à fait noir dans la hutte, mais malgré l'obscurité régnante je le sentais toujours à portée de main, tout près de moi, va-t'en — répéta-t-il alors je suis sorti, j'enfourchai mon cheval et repris pour la seconde fois le chemin qui menait vers les pâturages d'en bas, mais tandis que la première fois j'étais transi d'amour et de jalousie, cette fois-ci je n'avais que désespoir au cœur, froid aux mains et froid aux lèvres, puis, comme je m'arrêtai à la lisière des pâturages au pied de cet arbre sous lequel il m'avait fouetté avant de me prendre pour la dernière fois dans ses bras, cette catin parut tout à coup, elle se dressa auprès de moi et demanda d'une voix craintive : est-ce que cet homme terrible va encore nous fouetter?, désha-

bille-toi — lui ai-je dit — il n'est plus de ce monde, il repose dans son lourd cercueil et ne s'occupe plus que de pourrir et quand elle fut étendue nue au-dessous de moi, elle me demanda encore : il t'a envoyé promener?, je l'ai prise sans mot dire, elle riait et geignait, j'entrais en elle comme dans les flots largement déversés, jaunes et bourbeux de la Loire, mais dans mes yeux grands ouverts je gardais l'image de Jacques, je prolongeais la montée lente du plaisir pour garder plus longtemps cette image dans les yeux, elle riait et geignait, l'amour n'est qu'un grand nœud de désirs irréalisables — pensai-je — il ne nous procure que souffrances, cependant que la noire volupté naît dans le mépris et dans la haine, tout à coup j'entendis tout près, mais comme venant de très loin, son petit cri court qui résonna comme celui d'une bête à l'intant suprême de la mort, à travers ce petit cri court je me suis senti son seigneur et son maître, je l'étais par le labeur peu hâtif et patient de mon sexe, j'étais le seigneur et le maître de ce corps transformé par moi en docilité et attente du plaisir et montée du plaisir, je répétais en pensée : tu ne veux pas venir avec moi? et quand le jour se fut levé après notre nuit d'étreintes je lui ai dit : si tu veux que je te le fasse chaque nuit tu n'as qu'à m'accompagner, où? — me demanda-t-elle, sans importance — ai-je dit — dans la chambre à coucher du palais, dans les bois ou dans le désert, le jour ou la nuit, personne jamais ne te le fera mieux que moi, elle me suivit donc et chaque nuit depuis elle eut ce que je lui avais promis, mais pendant que j'étais avec elle ou avec mes compagnons, il n'y avait tout le temps qu'une pensée, une seule pensée en moi, que quelque chose devait arriver, quelque chose devait se produire en moi ou en dehors de moi, j'avais tout ce qu'un homme peut souhaiter d'avoir, j'étais maintenant Alexis de Vendôme, comte de Chartres et de Blois, moi, un Grec de Byzance, Alexis Melissen, emporté une nuit d'il y a huit ans d'une maison et d'une ville en flammes, comte aujourd'hui de plein droit, car ce matin-là les eaux de la Loire étaient largement déversées, jaunes et bourbeuses, une nuit que je ne pouvais dormir j'ai quitté son lit avant l'aube, la ville dormait encore et les portes étaient fermées, je partis au hasard devant moi et quand il commença à faire jour je vis un cortège d'enfants avancer sur la plaine plate, les fillettes por-

taient des robes blanches et des couronnes tressées en fleurs des champs sur la tête, les garçons des tuniques de lin, le garçon brun qui allait en tête du cortège portait une grande croix noire, j'arrêtai mon cheval en travers de leur chemin et je leur demandai : ou allez-vous? alors celui qui portait la croix me répondit : à Jérusalem, sais-tu où est-ce, Jérusalem? — demandai-je, je ne sais pas — répondit-il, comment y parviendrez-vous donc?, je ne sais pas — dit-il — tous les enfants vont à Jérusalem pour libérer le tombeau de Notre Seigneur du joug des infidèles, je leur cédai le chemin, ils passèrent à côté de moi et continuèrent d'avancer dans la plaine immense, j'allais alors à Cloyes, mais sur les prés ou paissaient les troupeaux je ne vis que quelques vieillards impotents gardant les vaches, je demandai à l'un d'eux : où sont les pâtres? il leva sur moi ses yeux délavés, presque aveugles et appuyé d'une main sur sa canne, levant l'autre, branlante, vers son chef qui branlait de même : que toutes les malédictions — fit-il d'une voix éraillée — que toutes les malédictions, la faim, la peste et l'opprobre retombent sur la tête de ce rejeton qui, devenu fou lui-même, communiqua sa folie à nos enfants et à nos petits-enfants, qu'il soit maudit lui et son nom, en me sentant pâlir je demandais encore : qui maudis-tu de la sorte, vieillard?, je maudis ce rejeton — répondit-il — qui doit être le fils du diable en personne, ce rejeton qui par ses artifices sataniques soudoya nos enfants et nos petits-enfants, je le maudis lui et son nom et son âme et son corps, apprends — disait-il encore — que nous n'avons plus d'enfants ni de petits-enfants, les villages des environs en sont dépeuplés aussi, tous ont été ensorcelés par ce maudit rejeton qui leur communique sa folie, regarde — il leva ses deux mains branlantes, dont l'une tenait une canne — regarde ces mains, jamais elles ne s'appuieront au bras d'un petit-fils, jamais elles ne béniront la petite-fille au jour de ses noces, je partis sans dire un mot, je savais déjà tout et je savais aussi que je ne reviendrais plus à Chartres, que l'événement que j'attendais depuis longtemps venait de se produire et de nouveau, quand il se fut produit je n'ai ressenti ni joie ni tristesse, Blanche me rejoignit dans les bois, son cheval était mouillé et il écumait, mais elle ne laissait pas paraître sa fatigue, elle dit : tous les enfants ont quitté Chartres

ce matin, je sais — dis-je, on dit — reprit-elle après un temps de silence — qu'à la tête d'un cortège d'enfants qui grossit de jour en jour il va à travers le pays proclamant dans chaque ville et chaque bourgade qu'il traverse : le seigneur Dieu tout-puissant m'a révélé que face au lâche aveuglement des rois, des princes et des chevaliers il convient que les enfants chrétiens fassent grâce et charité à la ville de Jérusalem, je sais — l'interrompis-je et celui qui était enfermé à jamais dans son lourd cercueil, celui qui avait sombré sans soupir, sans un mot dans le froid remous des eaux mortelles, rejeté ensuite par elles sur la berge fleurie pour reposer à jamais dans son lourd cercueil sous les dalles se tenait de nouveau à côté de moi, durant deux jours et deux nuits nous avons sillonné en tous sens le pays, car les bruits les plus contradictoires couraient sur le chemin qu'empruntait la croisade, croisade partie sans lui, qui reposait à jamais dans son lourd cercueil, mais née de ses désirs, des sombres désirs de son corps pourrissant aujourd'hui dans la tombe et ce n'est que le troisième jour, en plein midi, lorsque nous sommes sortis des bois que je les aperçus sous le ciel immense et en un tel nombre que toute la vallée étendue à mes pieds semblait lentement avancer en tanguant, les croix les bannières et les dais luisaient au soleil au-dessus de cette plaine mouvante et se mouvaient avec elle en avant ne formant qu'un tout avec la mêlée innombrable des têtes, un chant immense montait de cette vallée en marche, mais au moment où je les dépassais je ne voyais plus que la blancheur déteinte des robes et des tuniques, les visages hâlés au soleil de printemps serrés les uns à côté des autres, les visages de milliers de garçons et de filles, rouges et en sueur, les bouches grandes ouvertes, les bouches qui chantaient mais qui me semblaient à moi qui les dépassais ouvertes par l'étonnement qui paralysait ces petits corps parés de robes défraîchies et de tuniques campagnardes en lin, une poussière lourde montait tout autour levée par des milliers de petits pieds nus, la terre sèche et chaude fumait sous les pas, ils allaient serrés, un visage près de l'autre, un bras coudoyant l'autre, en un troupeau immense et aveugle, aveugle car ils ne pouvaient voir ni le ciel ni la terre, rien que les épaules et les têtes de ceux qui les précédaient, ils allaient serrés, semblant puiser dans cette promiscuité des corps des

forces nouvelles pour une route lointaine et inconnue et le chant qui sortait d'un millier de gosiers ouverts par l'ébahissement déchirait le vaste espace au-dessus de cette foule serrée qui avançait lentement dans la poussière, la chaleur torride et le soleil, il allait à la tête de cette plaine moutonnante et mouvante, avec le grand cri des chants choraux derrière lui, lui-même calme et recueilli, foulant à peine le sol de ses pieds légers, s'avançant droit vers la plaine immobile, lui seul la voyant immobile de ses yeux pensifs, je le voyais pour la troisième fois, mais la première fois en plein jour, il me parut encore plus jeune marchant solitaire sur la route que lorsque je l'avais vu parmi les ombres de la nuit, j'avançai mon cheval vers lui et il s'est arrêté, le cortège entier s'arrêta et le chant commença lentement à décroître, me reconnais-tu? — demandai-je, oui — répondit-il et le silence se fit, je descendis de mon cheval et je luis dis : tu n'as pas voulu me suivre, alors c'est moi qui te suivrai, et le disant je pensais : personne plus que toi n'as besoin d'aide et de protection, personne moins que toi ne connaît la vie et les hommes, tu es tendre comme une larme et plus solitaire que tous les ermites de la terre, plus perdu que tous les hommes perdus sur terre, solitaire et perdu, bien qu'une foule immense te suive, personne plus que toi n'a besoin d'aide et de protection, je dis à Blanche : descends de ton cheval et quand elle le fit sans mot dire, je pris son cheval par la bride et les rênes de mon andalou de l'autre main et m'avançai vers Jacques avec les deux chevaux, choisis celui que tu préfères — dis-je — tu es le chef de la croisade, il ne sied pas que tu ailles à pied comme les autres, choisis celui que tu préfères et moi j'irai à ton côté et remplirai tous tes ordres, il se tenait à moins de deux pas devant moi, blond et chétif, solitaire et perdu, solitaire dans sa beauté même, plus proche et plus lointain que jamais je ne l'avais vu auparavant, je dis encore tout bas pour étouffer le désespoir qu'il y avait dans ma voix : fais ce que je te demande de faire, lui, s'il vivait, il te dirait de même, il sembla réfléchir un instant puis fit : non, j'irai à pied, comme les autres, mais toi, si tu veux, tu peux nous suivre à cheval, alors sans mot dire je sortis mon petit poignard de chasse et d'un coup je l'enfonçai jusqu'à la garde dans le cou lisse et luisant de mon bel andalou, il se tordait à mes pieds les yeux recouverts déjà

de taies mortelles, blanc et immense, les sursauts de l'agonie secouaient son ventre et ses fins jarrets et quand je me suis penché sur lui pour retirer le fer de son cou le sang gicla en un ruisseau impétueux, donne — me dit Blanche qui tendit la main vers mon poignard, mais je la repoussai de la main et prenant sa monture par la bride je la reconduisis sur le côté de la route, j'enlevai la selle que je jetai par terre, puis, l'ayant libéré du mors, le cheval avait les narines dilatées et remuait inquiet les oreilles car il sentait l'odeur proche du sang, je lui donnai un grand coup de fouet sur les reins, il se dressa de tout son haut sur ses jambes de derrière et encore une fois frappé de mon fouet s'enfuit au galop, je le suivis un moment du regard, il allait comme fou par la grande plaine plate levant un grand nuage de poussière sous les pas de ses sabots, je revins auprès de Jacques, l'odeur lourde de sang frais montait lentement dans l'air, un jeune garçon brun aux yeux noirs et humides qui se tenait auprès de Jacques, vêtu d'une robe de laine vert sombre qui lui descendait jusqu' mi-jambes comme en portent les bourgeois de nos villes s'adressa à Jacques : nous n'avons rien mangé depuis hier, Jacques, nous avons faim, permets-nous de le faire, je dis : permets-le leur, je vis en ce moment une jeune fille qui se tenait à proximité, elle était très belle, claire et les larmes coulaient le long de ses joues, j'appris plus tard qu'elle avait nom Maud et qu'elle aimait Jacques et que c'est elle qui l'avait soutenue la première quand plus solitaire que tous les solitaires de la terre il disait pour la première fois : le seigneur Dieu tout-puissant m'a révélé que face au lâche aveuglement des rois, des princes et des chevaliers il convient que les enfants chrétiens fassent grâce et charité à la ville de Jérusalem, je l'ai haïe en ce moment-là, j'ai haï ses larmes, encore une fois j'ai répété : s'ils ont faim, permets qu'ils le fassent, car il n'est pas indispensable qu'ils aient faim, il y aura de la viande pour tous, un grand feu de bois brûlait en plein midi au milieu de la plaine aride et brûlée de soleil, c'est alors que j'aperçus pour la première fois à l'annulaire de sa main droite cette bague, imbécile — pensai-je en regardant le feu autour duquel s'affairaient de jeunes garçons dont les tuniques courtes voilaient à peine la nudité pendant que d'autres écorchaient la grande dépouille de mon andalou — imbécile, la main que

cette bague jadis ornait pourrit aujourd'hui dans un lourd cercueil et pourtant elle m'avait caressé chaque nuit, chaque nuit elle avait erré dans l'obscurité sur mon corps, imbécile — l'odeur lourde de la viande saignante rendait encore plus irrespirable l'air torréfié — imbécile qui donc aimes-tu et qui désires-tu? quand ils ont dépecé et écartelé la viande à peine cuite, presque crue, je lui dis : dis-leur de chanter et il le fit, les os humides de sang encore frais n'ont pas eu le temps de sécher et des mouches noires s'agglutinaient autour d'eux quand, pardonnez-moi, mon père — dit-il — ce trop long silence, mais au moment où ma confession commençait à tirer à sa fin et que je n'ai plus eu que quelques phrases à y ajouter j'ai pensé qu'il serait bon peut-être qu'au terme de ma confession je revienne encore en arrière, afin d'être bien assuré en conscience de ne rien vous avoir celé et de vous avoir relaté les événements tels qu'ils s'étaient produits, je n'ai pas trouvé mon seigneur et mon maître dans la hutte du petit pâtre, il s'était égaré dans les bois et je ne l'ai retrouvé qu'au petit matin, ne pouvant retrouver la route de Chartres nous descendions sur Blois quand au gué de la Loire ce malheur irréparable est arrivé, le drap rude de la robe de bure, transi dans toute son épaisseur d'eau et d'humidité enveloppait le corps du vieil homme d'un froid pénétrant, en enfonçant profondément dans la terre molle ses pieds enflés il pensait : moi qui suis vieux et n'ai plus qu'un seul désir, celui de garder ces enfants qui entrent dans la vie des errements de ma jeunesse, moi dont le corps ne peut plus être désiré de personne mais qui ressens toujours dans mon corps mourant recouvert d'une peau rêche les lancements bénis et désastreux à la fois du désir, moi que personne ne voudra plus jamais prendre dans ses bras pour déposer un baiser sur mes lèvres qui sèchent et envelopper de sa bouche jeune ma bouche qui sèche, me leurrant moi-même et leurrant ceux que je dois leurrer pour pouvoir me leurrer moi-même, moi qui suis déjà talonné par la mort mais toujours désireux de replonger au cœur de la jeunesse et jamais assouvi, car la poursuite d'une jeunesse enfuie est toujours vaine, moi qui ai rejeté tous les privilèges et toutes les richesses de ce monde et qui ai effacé mon nom d'entre les vivants comme on efface une trace ignominieuse, mon Dieu ayez pitié de moi, moi qui dans l'orgueil d'une fausse

humilité et poursuivi par la fausse nécessité de servir ai pris sur mes faibles épaules ce trop lourd fardeau, moi qui pensais : et si en effet Dieu avait touché du doigt cette terre brûlée de soleil pour en faire surgir toute cette jeunesse promettant d'accomplir ce que jamais nul d'entre les vivants ne sut accomplir, mon Dieu, que votre volonté soit faite, mais moi qui sais tous les péchés du monde, qui connais jusqu'au dernier souffle tous les errements humains, moi qui en dépit de ma robe de bure, de ma peau rêche, de mes lèvres gercées, de mes vieilles jambes enflées qui constituent une offense à la joie et à l'harmonie, moi qui connais aussi bien le fond des gouffres noirs que les emportements des ardeurs illusoires, moi, grand Dieu tout-puissant et miséricordieux, je l'ai tout à l'heure entendu penser : grand Dieu tout-puissant, Dieu qui n'as jamais existé et qui n'existes pas, grand Dieu qui n'existes qu'à travers nos malheurs, j'ai entendu toutes ses pensées car je me retrouvais moi-même dans son silence, moi en qui un millier de petits enfants innocents ont déposé toute leur confiance, car ceux qui m'ont confié leurs péchés étaient effectivement des enfants et leur innocence étaient effectivement l'innocence de leurs corps, non pas de leurs âmes, car ils n'en ont pas encore, s'ils avaient des âmes ils ne seraient plus innocents, mais aussi moi qui fus éveillé en ces quelques heures d'un long rêve illusoire, car plein moi-même de désirs ténébreux je ne me suis posé en travers de leur route que pour essayer de me retrouver moi-même dans leurs confessions et pour revenir à travers eux et pour la dernière fois peut-être à l'état d'un joyeux don de soi, moi qui ai entendu pourtant au cours de ces quelques heures tant de vérités et tant de mensonges et aussi tant de silences reniant aussi bien la vérité que le mensonge, moi je mens maintenant sachant tout, car sachant tout je ne sais que faire de cette science, faites, mon Dieu, que ne se réalise jamais mon rêve horrible et que les portes de Jérusalem ne se transforment point pour ces enfants en un désert aride et brûlé de solei, voici qu'il marche à mon côté et prononce des paroles où tout est mensonge, non, je me trompe, ce qu'il dit maintenant ce ne sont pas des mensonges, mais des reflets lointains, lointains comme la lumière d'une étoile, d'une vérité cachée à nos yeux, mon Dieu je ne m'en sens pas encore le courage, tout à l'heure,

quand il aura fini de parler, je lèverai la main, je le bénirai et lui donnerai l'absolution de ses péchés, mais ce sera comme si je me bénissais moi-même et comme si je donnais à moi-même absolution de mes péchés, tous ceux qui mentent le font par faiblesse et par crainte, ses mensonges sont mes mensonges à moi, maintenant je lève la main et je dis : que Dieu tout-puissant dans sa miséricorde te remette tes péchés comme moi je te les remets, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, mon père — dit Alexis Melissen — à présent que je suis lavé de mes péchés, permettez-moi, mon père de vous adresser une prière, nous tous qui cheminons vers la Jérusalem lointaine nous avons déjà confessé nos péchés et nous avons reçu de vous bénédiction et absolution, un seul de nous n'a pas encore fait sa confession et c'est Jacques de Cloyes, je sais que sur les marches du confessionnal nous sommes tous égaux devant Dieu, mais s'il est vrai qu'un seul parmi nous a été choisi par Dieu afin d'être son interprète et son instrument et que c'est Jacques de Cloyes, notre chef à tous et à ceux qui se joindront à nous, faites mon père en sorte que vous le distinguiez d'entre tous ceux qui le suivent, n'a-t-il pas encore été suffisamment distingué par Dieu? — demanda le vieil homme, aussi je vous demande de vous arrêter et d'attendre qu'il vienne à vous et quand il le fera de le bénir, ce n'est pas lui, mon père, qui en a besoin, il est pur et humble et il n'y a pas d'orgueil ni de vanité en lui, c'est nous tous qui avons besoin de cette confirmation de sa mission et de son rôle, aussi faites-le, mon père, je vous le demande, non pas pour lui qui n'en a nul besoin mais pour nous, il pensait en enfonçant laborieusement ses pieds fatigués dans la terre humide et détrempée : c'est maintenant qu'il faudrait que je me retourne et que de tout mon être, bien que seul et solitaire, j'essaie d'endiguer ce cortège de folie, de folie et d'innocence, d'innocence et de désirs, de désirs et de mensonges, mais je ne trouve pas assez de forces en moi pour m'opposer à mes espoirs et à mes désirs, je cherchais la source et l'ai trouvée contaminée, je cherchais à me fuir moi-même et n'ai pas réussi à m'arracher à moi, c'est en eux que je cherchais un appui pour ma vieillesse vacillante et maintenant je n'ai pas le courage de rayer tout cela et de permettre que m'enfouissent les ténèbres définitives et sans espoir déjà mais d'espoir encore

assoiffé, car le dernier recours de l'espoir n'est plus que la soif d'un espoir et il est plus facile d'enterrer tous ses espoirs, plus facile de voir agoniser tous ses espoirs que de tuer en soi le besoin et la soif de l'espoir, toi qui en des temps inexistants prononças ces mots : mon Dieu, éloignez de moi ce calice, pardonne-moi si non pas cloué à la croix, mais rivé à une jeunesse plus lourde que la croix, moi aussi, le crépuscule hâtif et printanier enveloppait la terre et déjà les premières ombres de la nuit d'avril commençaient à se poser sur la vaste plaine tandis que l'air et le ciel se gavaient encore des derniers feux du couchant, or donc, pendant que descendait lentement la nuit précoce d'avril et que les buées après la pluie qui avait battu le sol se levaient doucement effaçant le contour réel du ciel et de la terre, Alexis qui se tenait auprès du vieil homme arrêté en chemin leva la main et à ce geste tout se figea brusquement, seules montaient vers les croix, les bannières et les dais immobilisés soudain au-dessus de la mêlée immobile de têtes et d'épaules frêles, seules montaient, telles les fumées d'encens à l'église, les buées lentes du brouillard que le dernier rayon de soleil dorait encore d'un reflet mourant, le silence se fit, tout n'était que silence et immobilité quand Jacques dans sa simple tunique de lin qui ne voilait qu'imparfaitement la nudité de ses jambes et de ses bras, mais revêtu d'un manteau pourpre sur ses bras nus commença à s'avancer vers le vieil homme qui s'était arrêté au milieu du chemin, le visage tourné vers lui, immense dans son grand habit lourd sur le fond de la vallée plate et muette que les voiles de la nuit d'avril commençaient à envelopper, il avançait frêle et blond, de son pas menu d'enfant en donnant l'impression qu'il ne foulait pas le sable de la route mais gravissait des échelons invisibles qui le rapprochaient d'un but très haut, choisi parmi des milliers d'autres et qui lui révélait, à lui seul, son existence mystérieuse, il s'arrêta à un pas devant le vieux moine qui se tenait toujours immobile l'attendant au milieu du chemin, Jacques avant de s'agenouiller leva ses deux bras afin de faire glisser le manteau pourpre, Alexis qui veillait à son côté le releva lorsqu'il chut au sol et alors tous ceux qui se pressaient en cette foule serrée et immobile au milieu de la plate vallée que l'ombre de la nuit d'avril commençait d'envahir purent voir que celui qui les avait

trois jours durant entendus en confession, qui leur avait remis leurs péchés et les avaient bénis, majestueusement dressé maintenant dans sa grande robe brune sur le fond de la vallée plate et muette envahie déjà par les ombres de la nuit d'avril levait la main et lentement traçait au-dessus de l'enfant agenouillé devant lui un grand signe de croix, je sais maintenant — se dit-il — que ce n'est pas la volonté de Dieu qui dirige ma main mais l'espoir illusoire de retrouver dans la jeunesse le sens et l'ordre du monde, dans un instant, aussitôt qu'il commencera à parler, il me faudra rejeter tout espoir, tuer même jusqu'au besoin d'espoir et la seule chose qu'il me restera à faire, Jacques qui cheminait maintenant à son côté, disait : j'ai nom Jacques, on m'appelle Jacques de Cloyes, mais j'ignore le lieu de ma naissance, car je suis orphelin de père et de mère, on me trouva il y a quinze ans sur les marches de l'église de Cloyes et comme c'était le jour de la Saint-Jacques on me donna ce nom au baptême — blond et frêle il cheminait aux côtés du vieil homme, en penchant légèrement la tête vers lui, l'ombre de ses longs cils ombrageait ses joues, car il avait les paupières à demi fermées, il disait plein de recueillement et à mi-voix : ma vie commença il y a très peu de temps, quand une nuit où je ne pouvais trouver le sommeil j'ai entendu près de moi dans les ténèbres de la nuit une voix inconnue qui me disait : quitte, Jacques, ta hutte solitaire de berger, va parmi les enfants des hommes et où que tu les trouves, qu'ils soient en petits groupes ou en bandes joyeuses, dis-leur : le seigneur Dieu tout-puissant m'a révélé que face au lâche aveuglement des rois, des princes et des chevaliers il convient que les enfants chrétiens fassent grâce et charité à la ville de Jérusalem qui est aux mains des Turcs infidèles, Dieu tout-puissant vous a désigné, car plus forte que toutes les puissances sur terre et sur mer la foi confiante et l'innocence des enfants est à même d'accomplir les plus grandes merveilles, prenez en pitié la terre sainte et le tombeau solitaire de Jésus, voici ce que me soufflait cette voix venue des ténèbres de la nuit et comme j'avais reconnu en elle la voix de l'homme qui le premier et le seul dévoila devant moi le sort pitoyable de la ville de Jérusalem et la solitude du tombeau de Jésus, avant de rencontrer cet homme je vivais comme un aveugle et comme un sourd, c'est lui qui m'ouvrit

les yeux et me déboucha les oreilles, alors quand j'ai reconnu sa voix dans la voix mystérieuse qui me parvenait du sein des ténèbres, quand au cours des nuits suivantes cette voix se fit insistante me pressant d'obéir à son commandement, je n'ai pas pu me dérober et refuser cet appel, l'homme qui le premier me dévoila le sort pitoyable de la ville de Jérusalem était un bon et preux chevalier, Louis de Vendôme, comte de Chartres et de Blois, c'est lui, mon père, avant qu'une mort violente ne l'arrachat d'entre les vivants, c'est lui qui fit qu'aveugle et sourd j'ai retrouvé d'un seul coup l'ouïe et la vue, ils allèrent quelque temps en silence, si j'étais à ses côtés, j'aurais pu le sauver alors — pensait Jacques, ce n'est pas le mensonge mais la vérité qui détruit l'espoir — pensait le vieil homme, mais il ne savait toujours pas ce qu'il devait faire, Jacques continuait de parler : pour la première fois de ma vie et aussi la dernière, car je ne devais jamais plus le revoir, je le vis un jour de printemps quand nos troupeaux étaient déjà descendus au village et que resté seul j'avais allumé un grand feu de bois devant ma hutte, je me tenais penché sur le feu quand tout à coup il m'apparut sur son splendide cheval noir, je ne savais pas qui il était, je ne l'avais jamais vu auparavant, sa stature et ses vêtements indiquaient quelque seigneur de haut lignage, je me souviens, il portait une grande robe de soie vert sombre, et par-dessus, sous le manteau noir, un justaucorps violet doublé d'hermine, il avait un visage jeune encore bien que labouré de rides, un visage mince et émacié au nez aquilin, aux yeux profondément enfouis et si clairs qu'ils en paraissaient nus, il ne doit pas être heureux — ai-je pensé en le voyant, il me demanda après un instant de silence : tu es berger?, oui, monseigneur — répondis-je, comment t'appelle-t-on? et quand je lui ai dit que mon nom était Jacques, il désigna ma hutte d'un geste de la main : c'est ta hutte, là?, oui monseigneur — ai-je répondu, et tes compagnons?, ils dorment au village, cette hutte est à moi seul, alors il descendit de sa monture et s'approcha du feu : tu as eu froid? — dit-il en tendant ses deux mains vers les flammes vives, non — dis-je — j'aime regarder le feu et comme il se taisait toujours chauffant ses mains aux flammes, je m'enhardis jusqu'à lui demander : vous avez dû vous perdre dans les bois, monseigneur?, connais-tu le chemin de Chartres?,

Chartres est par là-bas — dis-je en désignant du doigt la direction — là où luit l'étoile polaire, si vous partez tout de suite vous arriverez en ville avant l'aube, la nuit était très claire, car une grosse lune rousse venait de monter au-dessus des pâturages, j'ai pensé qu'il allait repartir aussitôt et j'ai souhaité qu'il ne le fasse point, es-tu déjà allé à Chartres? — me demanda-t-il, non monseigneur — répondis-je — mais j'aimerais bien y aller, pour voir l'église que le comte Louis fait construire, car les gens vont disant que ce sera la plus belle du monde, il me regarda quelque temps en silence, puis me dit : le comte Louis? qui est-ce donc que le comte Louis?, alors je compris qu'il venait sans doute de se trouver pour la première fois dans notre pays et je lui ai dit : il est le seigneur de toute cette contrée, seigneur de Vendôme, comte de Chartres et de Blois, rien que cela? — dit-il, oh non — répondis-je — c'est aussi un preux chevalier qui fit serment de libérer Jérusalem et d'arracher le tombeau de Notre Seigneur aux mains des infidèles, tout à coup des sons du luth nous parvinrent du village et aussi ceux de tambourins et de violes, on danse ce soir au village — dis-je, car en effet on dansait ce soir-là au village, c'était la noce d'Agnès la sœur aînée de Maud, de nouveau j'ai pensé qu'il n'allait pas tarder à se remettre en route et je dis : si vous ne voulez pas voyager de nuit, vous trouverez à Cloyes de quoi vous loger, j'aimerais mieux profiter de ton hospitalité — dit-il et mon cœur battit plus fort, vous plaisantez, monseigneur, ma hutte est si pauvre, ne l'aimes-tu pas?, au contraire — m'écriai-je — je l'aime tellement, il sourit et ses yeux clairs me parurent encore plus clairs, ton amour la pare de toutes les richesses, pense — dit-il — quel profit peut-on tirer de magnificences que l'on déteste ou que l'on méprise? la richesse perd alors de son éclat, la beauté de sa fraîcheur, la puissance de sa force, seul l'amour permet de faire de toute chose, aussi humble soit-elle, une chose belle, je me souviens qu'il voulut encore parler, il dit : l'amour, mais il se tut, car non loin, dans la direction dont il était venu résonna le son aigu d'un cor de chasse, on le cherche — pensai-je et je pensai aussi que jamais encore, avec personne, je ne m'étais senti aussi bien qu'avec lui, que je venais de voir pour la première fois et dont je ne savais rien, cependant il s'approcha de sa monture et l'ayant prise

par la bride la conduisit dans les fourrés, dans le silence qui régnait je l'entendis l'attacher à un arbre, puis il s'en revint vers le feu de bois et alors le son du cor résonna encore une fois dans l'air, Jacques — me dit-il — saurais-tu faire porter ta voix assez loin pour que cet homme t'entende?, content qu'il m'ait demandé un service, fût-il aussi mince que celui-là, je souris et prenant appui d'un pied sur une grosse pierre, la tête légèrement rejetée en arrière, sans effort, car je savais le faire depuis des années, je jetai devant moi dans le silence de la nuit un cri rauque et guttural de ceux dont s'appellent les bergers, il vibra longtemps dans l'air et aussitôt qu'il se tut encore une fois le son du cor résonna au loin, jamais je ne le reverrai — pensai-je, alors il me dit : dans un instant mon écuyer sera là, mais s'il te demande si tu as vu un chevalier solitaire dis-lui que oui, en effet, il est passé devant ta hutte il y a deux ou trois heures, qu'il t'a demandé la route de Chartres et qu'il est reparti aussitôt, et vous, monseigneur? — demandai-je tout bas, je n'avais encore jamais menti de ma vie, mon père, mais en ce moment-là je ne pensais pas au mensonge, tout à la joie de pouvoir lui être utile à quelque chose, j'attendrai dans ta hutte — dit-il — mon écuyer sait bien que j'aime quelquefois la solitude, il me retrouvera à Chartres, cachez-vous donc, monseigneur — lui dis-je, car on entendait déjà le galop du cheval et quand il entra dans ma hutte le galop s'accrut rapidement, bientôt au faite de la colline qui surplombait mon feu de bois apparut à la lisière de la forêt et dans la lumière de l'astre un cavalier sur un superbe cheval blanc, il s'arrêta un moment, je vis qu'il levait la main vers les yeux pour scruter attentivement les alentours, puis descendit au galop la pente raide, l'espace d'un éclair il m'a semblé que les sabots de son cheval me piétineraient, mais il arracha les rênes à quelques pas de moi et si violemment que sa monture se dressa sur ses jambes de derrière et s'assit presque par terre, le cavalier n'était guère plus âgé que moi, il pouvait avoir tout au plus seize ans, il était brun, hâlé, carré d'épaules, portait une tunique courte argentée, des genouillères serrées de toile verte, des brodequins en cuir, il avait un court poignard de chasse à la ceinture et un grand manteau pourpre flottait à ses épaules, le cheval blanc hennissait nerveusement sous lui, mais redressé en selle il le tenait

bien en main et bien qu'agité sans cesse par les mouvements que faisait sa monture il m'observait fixement de ses grands yeux noirs, comme embués de brume, c'est toi qui a crié? — demanda-t-il, oui — répondis-je, comment t'appelles-tu?, Jacques — répondis-je, et moi Alexis Melissen — dit-il — n'as-tu pas vu passer un chevalier solitaire à travers bois?, il y a quelques bonnes heures, au grand jour encore, et alors? il m'a demandé la route de Chartres, et alors — reprit-il impatienté — Chartres est par là-bas — je désignai du doigt le nord, y a-t-il longtemps qu'il est reparti?, aussitôt — dis-je — il paraissait pressé, l'autre ne détachait toujours pas de moi ses yeux noirs et brumeux, es-tu sûr que le chevalier est vraiment parti?, tu ne me crois pas? alors il a souri, je te crois, bien sûr — dit-il et me dépassant il poussa encore son cheval vers la hutte — pourquoi ne te croirais-je pas — dit-il d'un ton plus haut qu'il ne parlait jusqu'à présent — Louis de Vendôme, comte de Chartres et de Blois n'aurait aucune raison de se cacher devant son protégé et l'héritier futur de son nom, puis il se baissa brusquement et ramassa le fouet en cuir qui gisait par terre, à l'entrée de la hutte, se tourna vers moi le fouet à la main, tu avais raison — dit-il — mon maître en effet devait être pressé s'il n'a même pas remarqué la perte de son fouet, nous nous regardâmes quelque temps en silence, je ne savais pas jusque-là ce que c'était que la haine, mais je le haïssais en cet instant, au revoir Jacques — me dit-il — nous nous reverrons encore et ayant éperonné son cheval il descendit plus loin la pente jusqu'aux pâturages en bas de la colline, là il se retourna encore et agita la main dans ma direction, mais je ne bougeai pas, je restai près de mon feu qui était tombé entre-temps, seules quelques braises luisaient encore dans la cendre, l'autre s'éloignait rapidement, bientôt seule la forme blanche de son cheval qui semblait à peine toucher terre scintilla au loin puis elle s'effaça aussi dans l'espace brumeux, le silence revint, les sons aigres du luth tissaient dans le lointain une mélodie de danse sautillante, je restais toujours auprès du feu éteint lorsque, sans que j'entendisse ses pas tant durent-ils être silencieux, je vis grandir à mes pieds l'ombre de l'homme sorti de la hutte, il s'arrêta, se tint coi tout d'abord, puis me dit à voix basse : je te remercie, Jacques et moi, d'une voix plus basse encore que la sienne,

je dis : je soupçonnais bien en vous un très noble chevalier, mais je n'aurais jamais cru que vous fussiez seigneur si puissant, alors lui, qui se tenait toujours à moins d'un pas derrière moi, s'écria : moi, un puissant seigneur? crois-moi, ma puissance n'est qu'une apparence illusoire, tu ne peux même pas imaginer à quel point différent du Louis que tu imagines est le Louis qui se trouve devant toi, car de nous deux tu es bien plus riche que le pauvre Louis, tu es jeune, tu es beau et le regard de tes yeux m'a dit dans le premier moment que je t'ai vu que tu avais l'âme également pure et belle, montre-moi des richesses qui valent les tiennes, il y a encore un instant, lorsque je me tenais tapi dans ta hutte, tu me semblais un rêve parce que trop parfait pour pouvoir être réel, mais heureusement ce n'est pas un rêve, mes sens ne me trompent pas, je te vois, je touche ton épaule de ma main et elle tremble imperceptiblement sous ma paume, tu vis, tu te meus, tu respires, tu existes et si tu sembles formé d'une autre matière que les autres, c'est sans doute parce que la nature, par ses procédés incompréhensibles et mystérieux et aussi par l'inspiration divine qu'elle porte en elle, la nature, dis-je, n'arrive que rarement à créer à partir d'éléments les plus quotidiens un être à ce point parfait, conférant une incomparable et miraculeuse unité aussi bien aux éléments particuliers qu'au tout, puis, comme je me taisais, il se tourna vers moi d'un geste délicat et me demanda : personne ne t'avait encore dit que tu étais beau?, je répondis : de la façon dont vous le dites, monseigneur, personne et je disais la vérité car je ne connaissais pas mon visage et bien que je n'ignorais pas qu'on m'appelait de plus en plus souvent au village non plus Jacques le Trouvé mais Jacques le Beau, personne ne me l'avait encore dit de la façon dont il venait de me le dire, je voyais son visage tout près du mien, il me dit après un moment : cela t'est peut-être désagréable?, rien de ce que vous dites, monseigneur, ne saurait m'être désagréable — dis-je, car véritablement je pensais ainsi, alors il me toucha de nouveau l'épaule de la main et dit : il est temps maintenant d'aller reposer — l'espace d'un moment il crut, car il gardait les paupières toujours à demi fermées et la nuit précoce d'avril s'était hâtée d'envelopper la terre d'ombres de plus en plus impénétrables, il crut revivre l'autre nuit et accompagner dans son ombre

et son silence l'autre homme dans la hutte tout proche, ils y entraient déjà tous les deux quand un vol bruyant de corneilles au ras du sol transperça les ténèbres installées de la nuit, il entendait la respiration lourde du vieil homme qui marchait à ses côtés, il continua sa confession : nous nous sommes étendus ensuite sur la couche dure, je me souviens, il disait : alors que je traversais les bois solitaire j'étais mortellement triste, le monde me paraissait un vaste espace de misère et de souffrances, l'homme un être perdu, la vie sans espoir et assitôt que je te vis debout près de ton feu l'obscurité du monde se fit moins opaque, la perdition de l'homme point si définitive, la vie pas encore tout à fait refroidie, songe à toutes les richesses qu'il y a en toi, si par ton existence seule tu peux faire renaître l'espoir, tuer l'espoir — songeait le vieil homme — car ce n'est point le mensonge mais la vérité qui tue l'espoir et il croyait déjà savoir ce qu'il lui restait à faire, sans savoir toutefois s'il en aurait la force, j'étais couché sur le dos, les yeux grands ouverts n'ayant que l'obscurité au-dessus de moi et au-dessus d'elle, traversant faiblement la toiture de la hutte, la lumière diffuse de la lune, j'allais dire déjà : vous ne me connaissez pas, monseigneur, quand j'entendis dehors un faible bruit de pas, je me levai et allais y voir, je reconnus aussitôt Blanche dans la forme élancée qui se tenait devant moi, que cherches-tu? — lui demandai-je, toi — me répondit-elle — c'est toi que je cherche, embrasse-moi et comme je me taisais elle s'approcha encore plus près de moi, cette imbécile de Maud — dit-elle — pleure toutes les larmes de son corps parce que tu n'es pas descendu danser au village et qu'elle ne peut te suivre partout de son regard éploré, mais moi je ne suis pas comme elle, je n'ai pas besoin que tu me suives des yeux dans la foule, l'obscurité de ta hutte me suffira bien, tu peux ne pas me voir et je peux ne pas te voir, je m'en passerai bien, il me suffira que tu me prennes comme un homme prend une femme, va-t'en — lui dis-je, tu as peur? — rit-elle — si tu n'as jamais encore eu de femme je t'apprendrai, tu verras, aussitôt que tu entreras en moi tu voudras le répéter avec moi toutes les nuits, va-t'en — ai-je répété, elle me frôlait presque et j'ai bien vu qu'elle avait pâli, que ses yeux s'étaient assombris et étaient devenus tout petits, y a-t-il quelqu'un dans ta hutte? — demanda-t-elle — personne — répondis-je,

tu mens — dit-elle et elle voulut me souffleter, mais avant qu'elle en eût le temps j'ai réussi à la saisir par l'attache de sa main fine, elle se secoua, lâche-moi — dit-elle et quand j'eus relâché mon étreinte, elle me dit encore en respirant très vite : c'est à genoux que tu me supplieras encore de me donner à toi et je n'ai plus eu besoin de répéter pour la troisième fois va-t'en, car elle tourna violemment les talons et descendit la colline en courant jusqu'aux pâturages d'en bas, je suis resté quelque temps devant la hutte à la suivre du regard et quand elle eut disparu je revins m'étendre sur la couche, je ne le voyais pas mais je savais qu'il ne dormait pas, aucun de nous n'osait rompre le silence, enfin il demanda : c'était ton amie?, je n'ai pas d'amie — ai-je répondu, pourquoi? — demanda-t-il encore, je ne sais pas, c'est sans doute que je n'en aime aucune, c'est toi qu'on aime — me dit-il, je ne sais pas — répondis-je, puis à nouveau le silence s'installa entre nous, j'entendais les cigales chanter tout autour de ma hutte, je pensais : je ne sais pas qui était mon père, j'eusse aimé que ce fut lui, tu dors? — me demanda-t-il tout bas, non monseigneur, moi aussi je ne peux trouver le sommeil — dit-il et je sentis qu'il avait noué ses deux mains sous la nuque, tes parents vivent-ils encore? — demanda-t-il, je ne sais rien de mes parents — dis-je — je ne sais pas qui était mon père ni qui était ma mère, un vieux du village, le sonneur, me raconta qu'on m'avait trouvé un jour abandonné sur les marches de l'église, il faisait de l'orage cette nuit-là, puis au matin le soleil parut et un grand arc-en-ciel illumina l'air bleu, tu pourrais être mon fils — dit-il — j'aimerais avoir un fils tel que toi, je me dirais que peut-être saurait-il réussir là où moi j'ai échoué, je sentais des larmes s'amasser sous mes paupières ouvertes, j'étais bien comme jamais encore de ma vie, vous ne me connaissez guère, monseigneur — lui dis-je à quoi il rétorqua : il est difficile d'aimer quelqu'un lorsqu'il n'est qu'un mystère insondable, mais il est aussi difficile de l'aimer lorsqu'il n'y a rien en lui de mystérieux, car l'amour est recherche et découverte, tendance et incertitude, hâte et attente, attente impatiente mais attente tout de même, l'amour est cet état particulier et unique de nos désirs purs et obscurs qui, tendant vers l'assouvissement, s'interdisent toutefois de dépasser la suprême limite de l'assouvissement suprême, car

l'amour de par sa nature même étant besoin d'assouvissement n'est pas que cela, n'est pas assouvissement et ne peut jamais se confondre avec lui, si je te connaissais trop, je ne pourrais pas déposer mes désirs en toi, car il leur faut toujours un moule inconnu, mais si je ne savais rien de toi et si je ne pouvais rien imaginer de toi, là aussi je devrais me rejeter en arrière comme devant un précipice en montagne ou le flux impétueux d'un fleuve inconnu, l'amour est appel et recherche, il est conquérant, mais toute satisfaction des désirs le tue, il est perpétuellement assoiffé mais tout rassasiement le tue, c'est le désespoir parmi des éléments contradictoires, c'est la solitude parmi des éléments contradictoires, mais il est aussi espoir entre ces éléments contradictoires, il est encore et toujours espoir — le vieil homme entendant ces paroles pensait, lui : à toi seul, le plus pur assurément et le plus innocent de tous ces enfants, à toi seul, qui n'as pas proféré un mensonge et qui n'as pas celé l'ombre d'une pensée, à toi seul je dois refuser la bénédiction et l'absolution de tes péchés — je me souviens mot pour mot de ce qu'il me disait cette nuit-là, car ne comprenant pas tout j'écoutais ses paroles chanter comme de la musique et maintenant, cheminant à vos côtés, mon père, je serais encore capable de répéter chaque mot de ceux qu'il prononça cette nuit-là, lorsque étendu près de lui et retenant mon souffle je n'avais que l'obscurité au-dessus de moi et au-dessus d'elle la vague lueur de la lune filtrant par la toiture de la hutte, tellement ils sont toujours vivants en moi, j'ai dit : monseigneur, je n'ai jamais eu de père, mais je rêvais toujours d'en avoir un, il se tut longtemps et puis, sans faire un geste pour m'étreindre d'une étreinte paternelle, chose que je souhaitais de toute la force de mes souhaits, il dit : un chrétien peut tendre sur terre vers nombre d'actions admirables, il peut accomplir nombre d'actions admirables, mais à quoi qu'il ne tende et quoi qu'il n'accomplisse, tous ses souhaits et toutes ses réalisations semblablement aux étoiles qui blêmissent à la vue du soleil doivent blêmir et perdre de leur éclat face à la mission suprême de tout chrétien, et cette mission suprême est en la ville lointaine de Jérusalem où la tombe solitaire de Jésus, pour la plus grande honte de la chrétienté et pour l'opprobre irréparable de chaque chrétien en particulier se trouve depuis des années aux mains des

Turcs infidèles, Dieu m'est témoin — dit-il après un nouveau silence — que je ne le dis pas parce que depuis le moment où le plus grand chevalier de la chrétienté, le sire Godefroi de Bouillon, ait apporté après des siècles de servitude humiliante la liberté au tombeau de Jésus, tous mes ancêtres, les comtes de Chartres et de Blois, n'ont jamais ménagé ni leur bien ni leur sang pour servir le tombeau du Christ dans ses diverses fortunes, aux heures de son triomphe comme aux heures de sa servitude humiliante, si je le dis ce n'est pas, Dieu m'est témoin, que je veuille tirer gloire et vanité de leurs hauts faits, mais je le dis parce que le but le plus haut qui puisse presser de ses appels la conscience d'un chrétien, la tombe solitaire de Jésus qui souffre l'oppression des infidèles dans la lointaine Jérusalem n'a jamais quitté mes pensées depuis que je suis venu au monde, parce qu'il est sans cesse présent à mon esprit et même maintenant quand je sais déjà que jamais je ne passerai les portes de Jérusalem et que jamais je n'accéderai au bonheur de laver mes péchés et mes fautes au tombeau du Christ, même maintenant ce but pour moi inaccessible, la forme la plus haute de l'offrande et de la gloire, n'est pas plus éloigné de moi que toi qui gis à mes côtés, il disait cela d'une voix basse mais très distincte, je restais près de lui sans mouvement, étendu sur le dos et les yeux grands ouverts, retenant mon souffle, tout entier pénétré d'une langueur étrange qui était faite de bonheur et de tristesse, il me semblait que si je fermais les yeux je verrais aussitôt les portes puissantes et les murs immenses de la lointaine Jérusalem et après quelques instants le tombeau solitaire de Jésus, et pourtant je ne fermais pas les yeux, je restais étendu sans mouvement en retenant ma respiration, tu dors? — me demanda-t-il, non monseigneur — répondis-je, je me souviens qu'il est resté longtemps silencieux avant que de reparler, puis il dit : quand j'avais à peu près ton âge, j'ai commis nombre de fautes irréparables, je ne sais si aveuglé par la foi je ne savais pas voir le mal autour de moi ou bien si c'est en moi que je portais le mal voulant simplement l'endormir au moyen de la foi, quoi qu'il en fût, que je fusse devenu la proie du mal ou que je fisse le mal par besoin naturel, dans le temps que j'ai vécu mes actes restent mes actes et ma bonne ou mauvaise volonté ne saurait plus rien changer aujourd'hui

ni à leur forme quand ils naissaient ni à leurs nombreuses transformations ensuite, il se tut à nouveau, je me souviens que cette fois-ci il garda le silence plus longtemps que les autres fois, mais il le rompit pour dire : j'avais à peu près ton âge, guère plus, quand commença à se réaliser le rêve de mon enfance, quand mon rêve le plus cher commença à prendre forme de vie, chaque jour pendant que nous traversions des pays étrangers en direction de l'est puis pendant que nous voguions sur les galères des Vénitiens par les mers orientales me rapprochait de la tombe de Jésus qui attendait de nous son salut et son sauvetage, je ne savais pas alors, même cette nuit de printemps quand revêtus de nos manteaux blancs de croisés, chevaliers du Christ, nous marchions sur les murs puissants et les bastions de Constantinople au lieu d'assiéger les murs de Jérusalem et que nous assaillions une ville chrétienne la mettant à sac et portant à l'intérieur de ses murs le feu, le sang et le viol au lieu d'assaillir les murs et les tours de Jérusalem, même cette nuit horrible de parjure où triompha le vil esprit de conquête et de rapine, même cette nuit de la trahison du Christ, alors que je forçais les murs et que je faisais ce que faisaient les autres chevaliers, je ne savais pas encore que jusqu'au dernier souffle de vie je me privais ainsi du but suprême et unique de ma vie, que sans rien gagner au change je venais de tout perdre, cette nuit-là mes mains jusqu'alors innocentes ont cessé d'être innocentes car le sang versé des innocents les a tachées, tu m'écoutes? — demanda-t-il, oui, monseigneur — répondis-je et il poursuivit : mais avant que ne finisse cette nuit infâme de trahison, de parjure et de crime, pleine de lueurs d'incendies allumés par nous, de cris de femmes et de gémissements de mourants, avant que les premières lueurs de l'aube n'éclairent ce gouffre d'iniquités et de souffrances j'avais déjà compris que ce n'est point en foulant aux pieds les droits divins et humains, ni brandissant des glaives rougis du sang innocemment versé, ni caressant en son cœur des désirs noirs et inavouables, mais seulement dans une armure d'innocence et le cœur pur sous cette armure d'innocence que l'on pouvait parvenir aux portes de Jérusalem et les voir s'ouvrir devant ceux qui ont été chéris du Christ reposant dans sa tombe solitaire, parce qu'il disait bénis soient ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu, c'est

ainsi que vers la fin de cette nuit d'il y a huit ans, la nuit la plus terrible assurément de toute mon existence, j'ai compris brusquement, comme si c'était Dieu lui-même qui me l'avait révélé, que face au lâche aveuglement des rois, des princes et des chevaliers, seuls les enfants chrétiens pouvaient faire grâce et charité à la ville de Jérusalem, car plus fortes que toutes les puissances sur terre et sur mer, la foi confiante et l'innocence des enfants sont à même d'accomplir les plus grandes merveilles, comme il disait ces mots j'ai fermé les yeux et alors, plongé dans les ténèbres mais sans perdre un mot de ceux qu'il me disait gisant dans l'ombre à mon côté, je vis pour la première fois se dresser devant moi les murs immenses et les portes de Jérusalem, étincelants d'une lumière qui venait je ne sais d'où, des tours, des portes et des murs eux-mêmes ou bien du grand halo lumineux qui au-dessus de la ville embrasait l'air et le ciel, puis je l'entendis se taire, mais sans l'avoir quitté un seul instant j'étais aussi sous les murs immenses et les tours de Jérusalem qui reposaient sous ma paupière baignés d'une lumière étrange, j'entendis soudain sa voix douce et toute proche de moi : l'aube va poindre bientôt, il est temps de dormir, il faut que je parte au lever du jour, alors je demandai : vous verrai-je encore, monseigneur?, si cela ne tenait qu'à moi — dit-il — tu pourrais vivre auprès de moi jusqu'à la fin de mes jours, Alexis Melissen — dis-je — sait que j'ai menti, j'ai menti — dit-il — en te disant qu'Alexis Melissen était mon écuyer, en vérité il est mon fils adoptif et bien que de souche étrangère, je le considérais jusqu'à présent comme l'héritier de mon nom et de mes biens, dites-moi, monseigneur — dis-je — est-elle très loin d'ici la ville de Jérusalem?, plus loin que tu ne crois et plus loin que tu ne peux l'imaginer — répondit-il — elle est plus lointaine mais aussi plus proche que ne pourraient nous le faire croire le temps et l'espace qui nous en séparent, j'ai vu tout à l'heure en fermant les yeux les murs et les portes de Jérusalem — lui dis-je et un long silence s'ensuivit, dors — me dit-il — et si tu sais m'attendre, je reviendrai, non pas de nuit mais en plein jour, est-ce que les murs et les portes de Jérusalem sont vraiment dorés, tels que je les ai vus tout à l'heure? — demandai-je encore, je ne sais pas — répondit-il — je n'ai jamais vu les murs ni les portes de Jérusalem et je ne le verrais jamais, mais

si tu les vois tels, assurément dans le temps lontain et l'espace lointain existent-ils dans une forme conforme à ta vision, dors — ajouta-t-il encore et alors, je m'en souviens, sombrant déjà dans le sommeil, un sommeil qui était comme une sorte de langueur faite de bonheur et de tristesse, je dis encore : j'attendrai monseigneur et puis je ne me souviens plus de rien, quand je me suis réveillé à l'aube et que j'avais encore les yeux fermés, les membres engourdis encore par le sommeil, j'entendis le cri humide du loriot dont l'appel me réveillait tous les matins à l'aube, mais ce matin-là, aussitôt que je fus réveillé par ce cri tout proche, je sus qu'il n'était plus auprès de moi, je restai sur ma couche plus solitaire que je ne l'ai jamais été auparavant bien que j'eusse l'habitude des réveils solitaires, je pensai : tout cela n'était qu'un rêve et j'ai même désiré tout à coup que ce ne fût qu'un rêve, mais au moment où ce désir s'est formé en moi, la peur me prit, je m'assis sur ma couche et c'est alors que je découvris à mon doigt cette bague de haut prix, la même que vous voyez, mon père, à mon doigt maintenant, en partant il a dû me la mettre au doigt, je me suis agenouillé et récitant ma prière du matin j'ai remercié le bon Dieu de ce que ce n'avait pas été un rêve et puis ensuite longtemps, durant des jours et des jours, je me mis à l'attendre, plus heureux que je ne l'ai jamais été dans ma vie, jusqu'à un soir où Alexis Melissen vint m'apprendre la nouvelle, et quand il me l'eut dit, je demandai : tu étais auprès de lui?, oui, bien sûr — répondit-il — mais les fleuves sont traitres au printemps, et tu n'as pas pu le sauver?, non — dit-il — c'est arrivé tellement vite, il a sombré comme une pierre va au fond, j'ai pensé alors : si j'avais été auprès de lui, je l'aurais sauvé, moi, plus tard, quand il s'en est allé et que je restai seul dans ma hutte, cette nuit-là, étendu seul sur ma couche et ne pouvant m'endormir j'entendis pour la première fois dans l'obscurité sa voix qui me disait : quitte Jacques ta hutte solitaire de berger, va parmi les enfants des hommes et où que tu les trouveras en petits groupes ou en bandes joyeuses, dis-leur : le seigneur Dieu tout-puissant m'a révélé que face au lâche aveuglement des rois, des princes et des chevaliers il convient que les enfants chrétiens fassent grâce et charité à la ville de Jérusalem, mon fils — dit le vieil homme et il s'arrêta au milieu du chemin, il se dressait

immense et lourd dans sa robe épaisse de moine dans l'obscurité qui avait envahi la plaine, et quand il se tourna vers le cortège ceux qui allaient les premiers s'arrêtèrent, puis ceux qui les suivaient, il se passa un temps avant que l'apaisement ne gagnât les derniers rangs du cortège maintenant presque invisibles dans l'ombre, le silence s'instaura, il pensa : si je n'écoutais que ma voix intérieure je les accompagnerais sachant que je vais à ma perte et à la leur, mais pendant la route au moins serais-je enveloppé par les ombres de l'espoir et dans les moments d'extase particulière au contact de leur inconscience serais-je gagné moi-même par la grâce de l'inconscience, voilà ce que je ferais si je n'écoutais que ma voix intérieure, mais soumis à une autre voix impérieuse je ne ferai pas ce que je veux, mais ce que je ne veux pas précisément je le ferai, mon fils — répéta-t-il, Jacques se tenait devant lui la tête courbée, blond et frêle, le silence s'était fait dans le cortège, il n'avait donc pas besoin d'élever la voix pour être entendu de ceux qui se pressaient autour d'eux en une grande meute serrée qui se perdait au loin, mon fils — dit-il et sa voix trembla quelque peu — je ne peux ni te bénir ni te donner absolution de tes péchés, il vit devant lui le visage soudain pâli de Jacques et dans ses yeux relevés l'ébahissement qui se changea bientôt en un mortel effroi, pensant donc en son for intérieur : mon Dieu, donnez-moi des forces, car mon rêve horrible ne peut se réaliser, il étendit ses deux bras en croix et se tenant ainsi au milieu du chemin, déjà presque englouti par les ombres de la nuit, face à la meute muette et immobile, immense et les deux bras jetés en travers du chemin il s'écria d'une voix forte : mes enfants, mes chers petits enfants, reculez tant qu'il en est temps encore et revenez dans vos demeures, car au nom du Dieu tout-puissant, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ je vous interdis de suivre plus longtemps celui que je ne peux ni bénir ni absoudre, alors Jacques s'écria de la voix blessée d'un enfant injustement puni et qui se plaint : Alexis et pendant que le vieillard se tenant toujours au milieu du chemin et les bras jetés en croix criait : je vous en supplie, mes enfants, je vous en supplie et je vous l'ordonne, les paroles du chant d'église : *O Maria virgo davidica virginum flos vitae spes unica* entonnées par la voix puissante d'Alexis étaient aussitôt reprises par cent

voix frêles et menues qui étouffèrent la clameur du vieil homme qui vociférait les bras jetés en croix en travers du chemin, le chant croissait en force, car après un moment il a été repris du premier au dernier rang du cortège, Jacques se tenait dans ce chant immobile et pâle, viens — entendit-il derrière lui la voix d'Alexis, il sentit sa main sur la sienne et toujours enveloppé du chant qui montait autour de lui il se soumit à l'étreinte ferme de cette main, il dépassa comme dans un songe l'homme vociférant muet qui dans sa robe de bure se tenait au milieu du chemin les bras jetés en croix et démesurément allongés, il le dépassa, sa main reposant toujours dans la ferme poignée d'Alexis, devant eux s'ouvrait la nuit et quand il ne sentit plus que le froid du sol humide sous la plante de ses pieds et sur sa main la main d'Alexis il se rendit compte qu'ils ne marchaient pas seuls, le grand chant devint encore plus puissant, il voulut s'arrêter, viens — dit Alexis et il lui serra encore plus fort la main, cependant que le vieil homme, les bras jetés en croix dans l'ombre qui s'épaississait, enveloppé de toutes parts par le chant d'un millier de gosiers enfantins, non plus solitaire au milieu du chemin mais toujours aussi immobile, contourné par cette foule avançant lentement en grappes serrées, criait sans être entendu de personne, voyant défiler à côté de lui les têtes, les robes blanches et les épaules nues, voyant au-dessus de sa tête flotter les croix noires, les bannières blanches et les dais multicolores et le ciel au-dessus encore privé d'étoiles, criait : je vous bénis tous et je vous absous de vos péchés déjà commis et de ceux que vous aurez à commettre, car lorsqu'il n'y a plus d'espoir, mais seulement le besoin d'espoir, en le criant il trébucha, car un petit garçon qui n'était que tout chant et qui portait une croix deux fois plus grande que lui en effleura son bras étendu, il sentit le froid glacial de la douleur, il sentit son bras retomber mollement comme une aile brisée, il se baissa pour le ramasser à même le sol et plus étroitement que jusqu'à présent enveloppé par la chaleur des robes blanches, des tuniques de lin et des jambes nues qui le côtoyaient mais entendant tout à coup le chant au-dessus de lui beaucoup plus haut qu'il ne l'avait entendu jusqu'à présent il tomba à genoux et en dépit de la bure épaisse de sa robe monacale sentit sous ses genoux l'humidité du sol moelleux, il sentit l'odeur de la

terre et aussitôt après, tâtonnant dans le noir de ses mains aveugles il sentit l'humidité de la terre, je vous bénis — dit-il très distinctement, bien qu'effleurant déjà de son visage la terre humide et ainsi attaché à la terre par les genoux, les mains et le visage, ne voyant rien, mais respirant la bouche grande ouverte l'odeur humide du sol et entendant très haut au-dessus de lui l'immense chant qui semblait se mouvoir dans l'obscurité, de tout son corps fatigué, de tout son corps immense et lourd il toucha terre, il gisait maintenant sur le dos, les yeux grands ouverts, il sentait sous la nuque, sous le dos et sous les jambes inertes le froid de la terre humide, jamais je ne verrai Jérusalem — pensa-t-il et il entendait maintenant le chœur des voix enfantines à des hauteurs tellement vertigineuses qu'il lui paraissait parfaitement indifférent et étranger, cependant que les pieds nus et sales et sentant la sueur foulaient son ventre, sa poitrine, ses épaules et son visage, pénétrant en lui comme en la terre humide et molle, il restait étendu sur le dos sans mouvement, tout à coup il vit de ses yeux qui s'assombrissaient que l'obscurité se refermait silencieusement au-dessus des cuisses nues et des mollets qui l'enfonçaient de plus en plus profondément dans le sol, il pensa : ce n'est pas le mensonge mais la vérité qui tue l'espoir et quand il l'eut pensé l'obscurité se fit en lui et au-dessus de lui, il ressentit comme de l'épouvante puis une peur plus grande que ne l'était auparavant l'épouvante, serrant toujours la main de Jacques dans la sienne et avançant du même pas que lui vers les ténèbres de la nuit, enveloppés tous deux dans le grand chant choral, Alexis dit, quand il sentit trembler la main de Jacques : si tu l'ordonnes, nous marcherons toute la nuit, marchons — dit Jacques.

Et ils marchèrent toute la nuit.

Jerzy Andrzejewski.

(*Traduit du polonais par Georges Lisowski*)

(*Septembre 1959*)

TERRES DE NIJAR

(fin)

VI

Après la Venta de las Canteras, la route longe une zone montagneuse et dénudée. Les ondulations de Sierra Alhamilla se perdent au loin, comme les vagues d'une mer. Un lièvre traverse à toute allure le chemin et disparaît dans les ronces, comme s'il avait une meute à ses trousses. C'est un endroit rêvé pour la battue et j'aperçois, surplombant le ravin, une hutte enchâssée dans le roc.

Lorsqu'on arrive au croisement de Rodalquilar — à l'endroit où j'étais passé la veille en camion avec le Sanlúcar —, le paysage prend un certain aspect africain : éboulis, ravines ocres et, par endroits, comme une violente touche de couleur, l'explosion jaune d'un champ de *vinagreras*. Au bout d'une heure et demie de marche, je commence à sentir la fatigue. Sur la route, pas une âme. Le vent souffle, et des aires monte comme une chanson de dépiquage, mais c'est probablement une illusion car je ne l'entends plus lorsque je m'arrête et tends l'oreille.

La route de Gata part des environs de El Alquián; je coupe à travers champs. Vers le sud, derrière les étendues de sable, on devine la mer proche. Le sol est sillonné de sentiers qui s'effacent comme de fausses pistes. J'en suis un, je le quitte, je reviens sur mes pas. Je finis par découvrir un chemin muletier, et je tombe dans une ravine sèche, parsemée de cailloux.

A mon arrivée, une bande de corbeaux s'envole en croassant. Sur la pente, il y a un cadavre décomposé et l'air empeste d'une façon insupportable. J'essaye d'aller vite, mais les pierres m'en empêchent. Le fond de la ravine est resserré entre deux parois. On ne voit pas un seul arbuste, pas un nopal, pas une agave.

Rien que le ciel, obstinément bleu, et le soleil qui vous fond dessus comme un taureau sauvage.

Au bout d'une centaine de mètres, je monte sur le talus. En haut, le regard s'étend sans contrainte sur la plaine et il semble qu'on respire mieux. Le sol est encore pierreux et je surprends plusieurs couleuvres. Mes pieds me font mal et, tout en marchant, je guette la lointaine mer de Gata.

Le sentier passe le long d'un champ de sisals et, brusquement, je me trouve sur la route. Dans le cassis, avance un petit homme portant une besace à l'épaule et j'attends qu'il s'approche pour l'aborder.

— Bonjour.

— Bonjour.

— La route de Gata, s'il vous plaît...

— J'vous en prie. Vous y êtes.

Le petit homme m'observe avec curiosité. Il est atteint de trachome et ses yeux ont l'air de deux boutonnières.

— D'où v'nez-vous?

Je lui tends mon paquet de tabac et nous reprenons la marche. Le petit homme boite légèrement.

— Nous, on est habitués au soleil, mais ceux qui sont pas d'ici...

— Vous êtes du pays?

— D'un pat'lin pas loin. Torre García. Vous connaissez?

Il a l'air un peu offensé quand je lui dis que non.

— C'est un coin fameux. La Vierge d'la Mer y est apparue aux pêcheurs y a dix mille ans.

— C'est pas hier.

— Ah nin! Maint'nant, c'est la patronn' d'Almería, et tous les ans, à l'été, y vient des tas d'gens pour la fête.

Nous montons et descendons un autre cassis. Les bords de la route sont cultivés et mon compagnon les montre du doigt.

— Z'avez-vu?

— Oui.

— L'orge commence à monter.

— Pourquoi sème-t-on seulement au bord?

— V'z'êt' pas passé par la route d'El Alquián?

— Oui. Il y a aussi de l'orge au bord.

— Les côtés, on nous les laiss' pour nous — explique le petit

homme —. Permettez, j'me présente. Feliciano Gil Yagüe, cantonnier.

— Très heureux.

— Tout l'plaisir est pour moi.

Je me souviens du vieux de la route de Rodalquilar et je demande s'il le connaît.

— On l'appelle le Tigre...

— Ah! Le Rodegario... Un brav' type. Dommage qu'y lèv' le coude.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Ici, un typ' qui boit, tout l'monde y trouve à dire. Mais, qu'est-c'que vous voulez? Quand on est vieux et seul au monde...

— Oui, bien sûr.

Feliciano me dit qu'il est veuf et père de quatre enfants.

— Le grand va bientôt partir au régiment. Il est deux fois grand comm'moi.

— Ils habitent avec vous?

— Oui. Chacun travaille d'son côté, mais on dort tous à El Alquián.

— J'y suis passé hier.

— Eh ben, si ça r'trouve, passez donc nous voir. Ma fille est déjà grande, et puis mignonne, elle a des yeux grands comm' ça.

— Merci beaucoup.

— Y z'ont bonn' vue, tous les quatre. Allez pas croire, à m'voir, qu'ils sont comm' leur père.

— Non.

— Moi, j'suis comm'ça d'puis qu'j'étais gosse, et mon frère aussi. Quand on est allés au conseil d'révision, on a été réformés tous les deux.

Tout en marchant, il me raconte que dans son village, il y a quelques années, beaucoup de gars se frottaient les yeux avec de la moutarde et une poudre qu'ils allaient chercher à la mine et que les médecins qui les examinaient, les croyant atteints de trachome, les renvoyaient tout droit chez eux.

— Y en avait un, Eulogio qu'on l'appelait, y s'est mis tant d'poudre dans les yeux, qu'il est d'venu aveugle.

— Il vit encore?

— Non, il est mort. V'savez pas comment?

— Non.

— Y s'est fait écraser par un camion à l'entrée d'El Alquián. Il a agonisé pendant neuf jours.

Feliciano raconte les choses posément, avec une secrète délectation.

— Ici, il en meurt pas mal d'accidents.

— Ah oui?

— L'mois dernier, la truie d'ma voisine a mangé la tête d'son gosse. On en a parlé dans tous les journaux.

Le petit homme me fait un récit de l'événement, sans oublier aucun détail; à titre de consolation, on peut penser que les gens d'Almería doivent trouver un soulagement dans l'humour noir. Bien avant, dans un village de la province, le hasard m'avait fait assister à une représentation de comédiens, et leur macabre ironie, chargée d'allusions à la pauvreté et à la mort — ironie qui eût à coup sûr pétrifié d'horreur le public de tout autre pays — était ici accueillie par de véritables explosions d'enthousiasme. Feliciano appartient à cette Espagne *esperpento* [1] peinte par Goya et Valle-Inclán et pendant qu'il raconte ses histoires, ses petits yeux pustuleux clignotent avec malice et sa bouche pâle et édentée sourit comme une cicatrice ouverte.

— Vous lisez pas *El Caso* [2]?

— Quelquefois.

— Y avait l'portrait du gosse.

La route traverse des jardins potagers clos de haies. Il y a un canal d'arrosage au bord du chemin et les plates-bandes sont encore humides. Nous approchons d'une ferme. Elle a l'air grande, les palmiers et le murmure de l'eau lui donnent le romantisme d'une oasis plantée en plein désert.

— Bon, dit le petite homme. On est arrivés.

— Où sommes-nous?

— A Torre Marcelo. V's'avez qu'à aller tout droit, et vous tomb'rez tout d'suite à Cabo de Gata. Moi j'reste là.

Je fais mes adieux à Feliciano — non sans lui promettre d'abord de passer un jour à El Alquián pour voir ses enfants — et je le suis des yeux pendant que, sans se presser, il traverse l'aire en plein soleil. Par la fenêtre de l'écurie, un âne aussi le

1. *L'esperpento* est une farce d'un humour sinistre et noir. Valle-Inclan est le créateur de ce genre. (N. d. T.)

2. *El Caso* est un hebdomadaire spécialisé dans les reportages et récits d'affaires criminelles ou sensationnelles. (N. d. T.)

regarde, et les chiens l'entourent pour lui faire fête, en sautant pour lui lécher les mains.

Torre Marcelo donne une impression de grande richesse. La paille s'entasse dans les meules. Sous l'appentis, on aperçoit les bâts des mules et une sorte d'énorme meuble où sont rangés les outils. Il y a des poules, des oies, des canards, des porcs et même un bassin dont un enfant pêche les plantes d'eau et remue la vase avec un roseau.

La route borde une terrasse d'eucalyptus et, suivant le tracé du canal, passe à travers un terrain planté d'oliviers, de palmiers et d'arbres fruitiers. Il souffle un vent salé qui annonce la mer proche. Le paysage est à nouveau sec et, au bout d'une demi-heure de marche à travers les marais, apparaît San Miguel de Cabo de Gata.

L'image de l'Afrique s'impose encore au voyageur. Les maisons sont rectangulaires et blanches; on dirait presque des fortins. Le vent fouette les plages du golfe d'Almería, et les figuiers de Barbarie, formant une barrière protectrice, fixent le sable des dunes.

Sans me décider à traverser le village, je fais un détour par les *navazos* [3]. L'étendue de sable est frappée de soleil. Les ensablements cachent la mer et, lorsque enfin je l'aperçois au bout de dix minutes d'une recherche impatiente, je quitte mes vêtements et me jette à l'eau.

Quelques instants plus tard, traqué par la faim, je m'approche lentement du village. Les maisons sont construites dos à la mer et les façades postérieures sont battues par le sable. Les barques échouées sur la plage ont l'air d'insectes jetés là par la tempête, pareilles à de gigantesques papillons sans vie. Il y a des boulines, des sardiniers, des chaloupes, des trois-mâts. A Cabo de Gata, comme à Motril, on pêche à la seine, et on hale les filets de la terre.

A une centaine de mètres, du côté des salines, se dresse une svelte tour en ruine, construite probablement il y a plusieurs siècles pour prévenir les incursions des pirates. La plage est vaste, très propre. Un bateau saunier, à l'ancre à cinq cents mètres de la côte, attend que son chargement soit terminé. Plus loin, l'horizon est brusquement fermé par les falaises du cap.

3. Creux cultivés dans les étendues de sable. (N. d. T.)

Dans le village, les enfants me suivent avec curiosité — les enfants maigres et sombres du Sud, aux cheveux crépus et aux yeux expressifs, mi-nains, ni-diablotins, avec leurs petites mains toujours en mouvement, leurs voix chantantes et leur tristesse d'homme qui se laisse toujours voir sous les traits malicieux et avides.

— Vous cherchez l'auberge?

— Oui.

Aussitôt, ils s'agglutinent autour de moi, discutent, me tirent par la manche.

— Par ici. Par ici.

— V's'êt' français?

— Non.

— Ici, y en a un qui parl' français.

— Je suis espagnol.

— C'est un Espagnol — répètent-ils en chœur. Un Espagnol. Un Espagnol.

Les impatients prennent les devants pour annoncer la nouvelle et reviennent à ma rencontre quand je suis près de la place.

L'auberge est une maison comme les autres, blanche au dehors, fraîche et agréable au dedans, avec un bar plein de caisses de bière, un tonneau de vin et un calendrier-réclame en couleurs.

— C'est ici, disent triomphalement les enfants.

Le patron est un homme jeune, d'aspect agréable, vêtu de blue-jeans et d'une chemisette de fil. Les enfants m'entraînent vers lui puis restent silencieux, à l'affût de nos paroles.

— Pourriez-vous me donner quelque chose à manger?

— Ça dépend c'que vous voulez.

— N'importe quoi. Ce que vous aurez.

Le patron, les poings sur les hanches, répond :

— Y a du pain, des olives, des tomates, des oignons, du poisson frit...

— Ça ira.

— Si vous voulez des conserves, y en a aussi.

— Non.

— Que'qu'chose à boire?

— Un demi-litre de rouge.

Le patron me fait entrer dans la salle à manger. Comme à

Rodalquilar, il n'y a qu'une seule table et, quand j'arrive, deux hommes frisant la quarantaine font honneur à la salade.

— Bon appétit.

— Merci.

Mes commensaux sont bavards et entament immédiatement la conversation avec moi.

— V's'êt' du village?

— Non.

— Nous non plus. On répare l'moteur d'un bâteau d'pêche qui s'est échoué l'mois dernier.

— Où?

— Devant les salines. Mais on vient manger ici. Là-bas on trouv' rien.

Celui qui se trouve à ma droite s'appelle Vitorino Fernández. Il est de Carthagène, du quartier de la Conception et il a été pêcheur toute sa vie avant de travailler comme mécanicien de bateaux. L'autre raconte qu'il habite Alicante. Je ne me souviens que de son nom : Carratalá.

— Moi, j'connais tout l'Sud et le Levant d'Espagne, dit Vitorino. Du Portugal jusqu'au Cap Creus. Mon père est patron d'un sardinier et c'est là qu'j'ai appris à réparer les moteurs.

Je lui parle des villages côtiers de sa province : Mazarrón, Aguilas, San Javier, Los Alcázares...

— V's'êtes allé d'ce côté?

— En passant.

— Pour l'poisson fin, y a qu'celui de Mar Menor. V's'avez été aux passes?

— Oui.

— V's'avez vu comment on l'attrape?

— Oui.

Vitorino est un homme sensuel et, en parlant de nourriture, ses yeux brillent et on dirait que l'eau lui vient à la bouche.

— Ils ont un' de ces manières d'le préparer... J'l'ai toujours dit. Y a rien d'mieux au monde qu'le *caldero* [4].

Carratalá maudit le sort qui l'a amené à Almería.

— Vous sortez à dix heures, et y a pas un chat dans les rues. Tout est fermé.

— Pour la bell'vie, y a qu'Carthagène.

4. Plat de poisson, typique du Mar Menor. (N. d. T.)

— Ou Málaga. Avec lui, on a été réparer des moteurs au mois d'avril. Là-bas, oui, on s'la coul' douce.

Le patron arrive avec un plat de salade, oignons, tomates et olives. A mes compagnons il sert un plateau de poisson frit.

— V'savez l'histoire d'hier soir? dit-il. Et sans leur donner le temps de répondre : les Américains du bateau ont fait un d'ces fourbis.

— Non. Qu'est-ce qu'y a eu?

— Ben, y sont venus trois en taxi, d'Almería, saouls comme des vaches et puis en arrivant ici, y z'ont pas voulu payer l'chauffeur, y disaient qu'y z'avaient pas d'aregnt. Le chauffeur, c'est un costaud, un malabar comme ça, on l'appelle Tarzan. Quand il a vu comment la chos' tournait, le gars les a flanqués k.o. tous les trois et il leur a enl'vé tout c' qu'ils avaient d'sus, les habits, les montres...

— C'était à quelle heure?

— J'sais pas exactement. Vers quat' ou cinq heures. C'matin, le Julio en a vu deux, qui cuvaient leur vin sur la plage. Il dit qu'ils étaient complètement à poil. L'aut' a filé au bateau à la nage.

Le patron va chercher la bouteille de vin et mes compagnons s'en prennent aux marins.

— C'est qu'ils vienn' ici en s'croyant tous les droits. Un' fois, à Alicante, ils ont roué d'coups un cireur. Putain d'types!

Vitorino me demande si j'ai été étudiant à l'Université; je lui dis que oui, alors il se gratte la gorge et me parle de Barcelone, de Madrid, des universitaires qui étaient allés travailler aux chantiers de bateaux pendant les grandes vacances.

— Des gars formidables, dit-il. C'était un plaisir d'les écouter. V'les connaissez peut-être.

Le patron reparaît avec mon poisson, le vin et un petit melon très sympathique qu'il entame pour le goûter avant de le découper.

— Comment est-il? dit Vitorino.

— De première.

Assis tous les quatre, nous parlons des choses qui se passent dans le monde, et nous nous excitons à tel point que le ton s'élève, que nous crions, et que le patron doit fermer la porte. Quand je sors, je retrouve les enfants qui m'attendent sur la

place d'un air détaché; je serre la main à mes trois amis et je continue vers le phare.

La route me dirige vers les marais. Derrière je laisse les maisons du village, la tour en ruines, les enfants sombres et maigres. Le soleil n'est pas aussi violent que tout à l'heure et le vent est frais. A ma gauche, les salines couvrent l'étendue de la plaine. Le bateau des Américains attend au large son chargement.

Au bout de vingt minutes de marche, on arrive au hameau des salines. Ses maisons sont plus regroupées qu'à Gata. Il y a une église grise de construction récente, une croix solitaire en souvenir des morts de la Guerre Civile et une montagne de sel blanc, qu'on dirait de neige. L'air a la même odeur que dans les faubourgs des grandes villes et l'ensemble est étrangement asymétrique.

La route continue entre les marais salants et la plage, exposée au soleil et au vent. Les sierras de Gata se rapprochent ou interrompent le paysage de leur vaste masse. A leurs pieds, à un quart d'heure de chemin, se trouve un troisième hameau — La Fabriquilla —, aussi misérable et délabré que les précédents, les rues infestées de chiens affamés et d'enfants qui courent en poussant des cris et se roulent dans l'eau sale.

J'ai soif; j'entre boire un verre au bar Viruta. L'anis qu'on me sert est sec et je l'avale d'un trait. Dehors, les dernières maisons du hameau bordent la sierra. Sur toutes les portes, des gens qui regardent. Dans la montagne, il y a une demi-douzaine de grottes à l'aspect sordide; un homme grimpe vers elles en portant un enfant dans ses bras.

Lorsque je remonte la route du phare, le paysage change. La sierra tombe à pic verticalement dans la mer et les vagues dévorent avec fureur la falaise.

A mesure que la route s'élève, l'horizon s'élargit aussi. Le soleil brille, mais ne chauffe plus. Les courants marins forment des veines qui zèbrent l'étendue bleue immobile et les récifs de la côte émergent comme des morses, festonnés d'écume.

La sierra est ocre, désertique. La végétation se réduit au palmier nain, que les gens d'Almería utilisent pour la fabircation des balais et des nattes, et dont le cœur, blanc et délicat, est consommé, importé d'Afrique, dans tous les pays d'Europe, où il est plus recherché que l'asperge.

Une demi-heure de tournants encaissés, et le phare de Gata surgit brusquement, sans doute un des plus beaux phares du monde. Les montagnes l'isolent complètement de la terre et il se dresse, battu jour et nuit par la mer, solitaire et sauvage, surveillant la côte du maure, fidèle guetteur aujourd'hui, des tempêtes et des naufrages, hier, des débarquements berbères.

On songe avec tristesse qu'un site semblable devrait être un lieu touristique important, en contemplant mélancoliquement la route étroite, poussiéreuse et sinueuse, par où une automobile peut à peine passer, et dont l'accès, pour comble d'ironie, est interdit aux voitures particulières qui — je le lis sur un écriteau — ne sont pas munies d'autorisation préalable.

Aujourd'hui, les seuls habitants, à part le gardien et sa famille, sont les gardes civils et un couple de Suédois dégingandés qui ont débarqué là il y a quelques mois en taxi, avec un enfant blond aux yeux bleus, une tente de camping et une machine à coudre.

— *Do you speak english?*

— *No.*

— Parlez-vous français?

— *No.*

— *Parlate italiano?*

Toute communication est impossible; le mari et la femme se contentent de sourire. Un garde civil, qui va et vient sur la plage avec un air de profond ennui, me dit que l'homme est un passionné de pêche sous-marine, et qu'ici le poisson abonde.

En retournant vers le village, je me dis que les Suédois sont sûrement un peu fous pour venir de chez eux avec toutes leurs affaires; le soir, lorsque je parle d'eux au patron de l'auberge où j'ai mangé le matin, et que je risque mon avis, les yeux de mon ami brillent et il dit simplement :

— Fous, oui; et plus encore qu'vous croyez.

VII

Entre le cap de Gata et Garrucha s'étend sur près d'une centaine de kilomètres une côte aride et sauvage, battue par le vent en hiver, frappée de soleil et de chaleur en été, aussi extraordinairement belle qu'inconnue. On y trouve des falaises,

des rochers, de petites îles, des calanques. Le sable glisse doucement entre les doigts et la mer bleue invite continuellement à se baigner.

Les solitaires peuvent y camper sans risque. Les touristes qui descendent par la Nationale 340 ne s'aventurent jamais au-delà de Garrucha. On n'y voit pas d'estivants du pays et les rares étrangers qui la visitent sont des riches, Français ou Américains, qui débarquent d'un yacht, ou — comme le couple de Suédois que je rencontrai au phare — des amateurs de pêche sous-marine.

Le projet de route de corniche est interrompu au sud de Mojácar et, pour aller jusqu'aux villages riverains — San José, Escuyos, La Isleta, Ermita de Rodalquilar, Las Negras, Aguas Amargas, Carboneras —, il faut emprunter la route départementale de l'intérieur, qui communique avec eux par un réseau de chemins qui partent de Níjar et de l'embranchement de Rodalquilar comme les flèches d'un éventail, en s'écartant les uns des autres à mesure qu'augmente le rayon de la distance.

Le troisième jour de mon voyage, je me mis en marche après avoir fixé d'abord l'itinéraire. Le patron de l'auberge de Cabo de Gata m'avait indiqué un chemin passant en pleine montagne, qui allait des salines à San José; et, lorsque je me levai dès potron minet pour profiter de la fraîcheur du matin, le soleil ne se montrait pas encore sur la campagne.

Le proverbe : tôt levé, est de Dieu aidé, m'a toujours semblé un attrape-nigauds et mon impression se confirma ce matin-là à Gata. Sur la place déambulaient des ombres maigres et mal vêtues, il y avait sur les visages un air de désespoir et tout en m'éloignant du village en direction des marais-salants, je me disais que l'inventeur du proverbe avait dû se lever toute sa vie à onze heures — l'heure justement où voient généralement le soleil ceux que le ciel comble de ses bienfaits — et que ce *tôt levé* était sans doute ironique de sa part.

Le patron m'avait aussi parlé d'une charrette, propriété d'un certain Argimiro, qui tous les matins faisait le trajet des salines à la ferme du Nazareno.

— Dit'lui qu'vous êtes un ami d'Gabriel, c'lui d'l'auberge, et il vous emmènera à Boca de los Frailes. D'là à San José, y a deux pas.

Argimiro habitait à l'entrée du village et, peu après mon

arrivée, je finis par le trouver. Je lui transmis le message de Gabriel, dans ses propres termes, et Argimiro, qui est aussi laid qu'aimable, attela la mule, rassembla les couffins et m'invita à monter dans la charrette.

— Comm'ça, v's'êtes un ami de Gabriel — dit-il quand la voiture s'ébranla. Ça va, les affaires?

— Je crois, oui.

— Et sa femme?

— Aussi.

— V's'étiez chez lui au moment d'l'histoire d'la Suédoise?

— Non.

— Y a un couple avec un gosse, qui campe au phare...

— Oui, je les ai vus hier.

— Eh ben, la Suédoise couchait avec l'Gabriel et sa femm' les a pincés tous les deux sur la plage et a fait un'histoire du tonner'de Dieu.

Argimiro sourit d'un air entendu et montre de grandes dents gâtées.

— Tout comm' j'vous l'dis. Et l'Suédois, il a rien vu.

La charrette qui nous porte est petite et rustique. Ses aideaux sont deux planches renforcées par une claie. Les limonières sont peintes en rouge et quand les roues enfoncent dans les fondrières du chemin, la mule s'arrête et Argimiro doit lui donner un coup de fouet.

Les saliniers parcourent les marais avec leurs petits sacs et leurs chapeaux à larges bords. On dirait une bande d'oiseaux prêts à s'envoler. Pour eux, le soleil brille toujours et ils ont l'air d'ignorer la fatigue. Certains portent des vêtements en loques; en nous croisant, ils répondent au salut de mon compagnon par un mouvement imperceptible des lèvres.

Une fois passées les salines, le chemin laisse de côté les contreforts de la sierra. Le sol est ocre; nous traversons des jachères. Il y a des garrigues, des guérets, des champs d'orge et de blé. Pour ne pas appauvrir la terre, les agriculteurs pratiquent un système d'assolement : après deux récoltes, le champ jouit d'un long repos.

— La s'maine dernière, y a un' moto qui s'est écrasée contre c'talus.

Argimiro raconte qu'on dansait dans une ferme, près d'Alba-

ricoques et le propriétaire de la moto — un ami à lui — conduisait à moitié ivre.

— Chaqu'fois qu'y a un'fête comm' ça, il arrive un' catastrophe.

— Pourquoi?

— Ici, les gens dansent pas en s'tenant serrés deux par deux, comm' à la ville. Dans les fermes, la coutume c'est d'jouer des *fandangos* pour qu'les femm's dansent et les gars inventent les paroles, par exemple, y disent qu'ils préfèrent cell'là, ou qu'cell'ci leur semble la plus jolie. Y a pas longtemps encore, les fiançailles s'faisaient tout's comm'ça. Mais par ici, les garçons, y sont brutes, et quand y en a un qui a deux verr's dans l'nez, y commence à lâcher des vérités et à manquer aux autres, et alors v'là l'bordel qui commence. Toi t'es un voleur, t'es un menteur, et pis toi ton père, et toi l'tien, et ça finit par la bagarre.

La journée s'annonce chaude. Le soleil monte lentement au-dessus des hauteurs et la *calina* commence à troubler le paysage. Au bord du chemin, l'avoine se flétrit, et, après les coups de vent de la veille, l'air est calme, comme stagnant.

— Ça va tomber, dit Argimiro, en plissant les yeux en direction des sommets. Quand y a des nuages sur ces pics-là, c'est qu'le ciel va bientôt s'brouiller.

— Il faudrait bien, dis-je. Depuis combien de temps ne pleut-il pas?

— J'sais pas. D'puis des mois. En mars, l'est tomba quat' gouttes, rien, quoi. L'maire a dit l'aut'jour qu'si ça continuait, faudrait prom'ner le saint.

Le plateau est vaste, de couleur rouge. Argimiro dit les noms des pics et des arbustes qui poussent sur la terre. A notre gauche, il y a des champs de blé dont les épis sont couchés. Le chemin est plein de fondrières, et le bois de la charrette tressaute.

— A qui sont ces champs?

— A don José González Montoya. Tout San José et l'cap de Gata, c'est à lui.

Argimiro parle à voix basse, et je lui réponds de même; tandis que la mule avance à grand-peine, nous échangeons des confidences; nos histoires sont toujours les mêmes et nous finissons par nous taire.

Le soleil s'est emparé complètement du paysage, flambant

là-haut comme un cabri. Il n'y a pas un souffle d'air. La terre fume. Dans le silence du plateau, le bruit de la charrette résonne étrangement. Nous sommes les seuls êtres humains à plusieurs kilomètres à la ronde; un lézard qui a l'air en caoutchouc montre sa tête entre les rocailles et nous observe discrètement. Une demi-heure plus tard, le brun de la montagne devient jaune par endroits et Argimiro m'explique que nous approchons des mines.

— Des mines? De quoi?

— D'plomb.

— On les exploite?

— Non. Ell's sont abandonnées.

D'après ce qu'il me dit, la région a connu une époque de prospérité avant qu'il soit né. Entre Boca de los Frailes et San José, il y avait une demi-douzaine de mines de plomb et de manganèse, et les gens n'avaient pas besoin d'émigrer comme aujourd'hui pour gagner leur bifteck. Mais, au début du siècle, l'une après l'autre les mines fermèrent. Les compagnies étrangères licencièrent le personnel et, depuis lors, les villages ont été désertés.

— Si vous d'mandez aux vieux, y vous l'diront. San José était deux fois plus grand.

Je me souviens de Garrucha, avec ses fabriques et ses fonderies en ruine, et je pense que la crise minière de la province d'Almería a dû être un phénomène assez général. Dans toutes les familles, on s'en souvient comme d'une vraie calamité. Toute l'histoire, dirait-on, se divise en deux époques, une de richesse, l'autre de pénurie, séparées entre elles par le cataclysme survenu au cours de ces années-là. Des nombreuses explications que j'ai pu entendre à propos de son origine et de ses causes probables — incurie des gouvernements, inadaptation aux méthodes modernes d'exploitation, concurrence de l'industrie catalane, etc. — aucune ne m'a paru entièrement satisfaisante; en attendant que quelqu'un de plus qualifié que moi les approfondisse un jour, j'invite les amateurs d'études à parcourir les anciens centres miniers de la province, avec leurs maisons en ruine, leurs places désertes, leurs galeries et leurs puits noyé.s

— Bon, v's'êtes arrivé. Z'avez qu'à prendr' à droite, par

Boca de los Frailes, et en moins d'un' d'mi-heure, v's'êt's à San José. Moi, j'vais à gauche, à la ferme du Nazareno.

La mule s'arrête en arrivant au croisement; je remercie Argimiro et je descends de la charrette. Le paysage rappelle celui d'Albaricoques : la terre est brune, il y a des champs d'orge et de *guayules*, et le vert des figuiers alterne avec celui des nopals.

Boca de los Frailes est à gauche du chemin. C'est un hameau minuscule, formé d'une douzaine de fermes rectangulaires et blanches. J'aperçois des puits ouverts, des palmiers, des femmes montées sur des ânes. Au premier plan, une haie d'agaves nouvellement élagués épouse le bord du fossé.

Il doit être neuf heures du matin à peine, et le soleil chauffe comme en plein midi. La route descend doucement à travers le plateau mais on n'aperçoit pas encore la côte. Les montagnes s'interposent entre la plaine et la mer comme de gigantesques animaux couchés et bouchent l'horizon de leurs fronts hauts, de leurs croupes rondes, de leurs dos massifs et lisses.

A un quart d'heure de descente un nouveau hameau, à droite cette fois. Il s'appelle Pozo de los Frailes, possède une école et a l'air plus grand que le précédent. Au bord du chemin, un âne aux yeux bandés tire le levier de la noria. Le tourniquet tourne peu à peu et les godets émergent du puits, pleins d'eau qu'ils versent dans le bassin.

Les enfants se groupent et certains courent prévenir leur mère. « Un étranger, un étranger », crient-ils. Les femmes paraissent sur les portes des maisons, il y a une atmosphère d'attente. Un peu intimidé, je fais semblant de regarder les petits nuages qui s'amoncèlent sur les sierras et je bats en retraite. L'intérieur des maisons paraît vide; dans l'une d'elles je vois un vieux qui dort par terre. La bande de gosses me suit, attentive au moindre de mes gestes. Sur la route, je croise un homme qui lit le journal; baissant la voix, les enfants m'expliquent que c'est le maire.

— San José, c'est à combien?

— A six heures, dit l'un d'eux.

Mais les autres protestent, lui envoient des bourrades, et du vacarme qui s'ensuit, je ne puis rien tirer.

— Au revoir.

— Vous partez?

— Oui.
— Vous ne r'viendrez pas?
— Plus tard.

Les gamins me regardent m'éloigner. Les plus petits sont complètement nus; un blond, très joli, porte une veste d'adulte, usée, boutonnée comme un manteau.

La route descend et au bord il y a des jardins potagers et des champs d'orge. Trois hommes introduisent des feuilles d'aloès dans une défibreuse et étendent la trame qui en sort sur une claie. Quand je passe, ils me disent bonjour en chœur. Le chemin devient encaissé. Cent mètres encore et voisi tout à coup la mer, baignant une plage de sable noirâtre. Le *terral* [5] cambre la tige des roseaux. San José se tient sur la colline, à droite.

C'est un village triste, fouetté par le vent; la moitié des maisons sont à ciel ouvert, l'autre moitié ont les murs lézardés. Ruiné par la crise minière, il ne s'est pas encore remis de ce coup, et vit, comme tant de villages d'Espagne, renfermé dans le souvenir vain et maladif de sa splendeur passée. Le voyageur qui parcourt ses rues éprouve une pénible impression de fatalisme et d'abandon. Plus qu'en aucun autre endroit de la province, les gens semblent avoir ici perdu le goût de vivre. Hommes et femmes marchent un peu comme des automates, et lorsqu'ils rencontrent l'étranger, ils pressent le pas en lui lançant un regard méfiant. A San José il y a une école construite selon le modèle unique de la région. En passant près d'elle, je découvre qu'elle est vide. L'église est pauvre, mais l'intérieur ne manque pas de charme. Sur la petite place sommeille le car qui fait chaque jour les trente-six kilomètres qui séparent le village d'Almería. En suivant le chemin, au-dessus d'une mer agitée et écumante, on arrive à la caserne des gardes civils, solidement plantée sur le roc.

Ma promenade a duré vingt minutes à peine quand je sors du village. La balade m'a fait abondamment transpirer et, avant de la poursuivre, je traverse des champs de maïs et je vais à la plage me baigner.

La mer est moins agréable ici que dans le golfe d'Almería et, couché sur le sable, je contemple, écrasé de chaleur, une de ces

5. Vent chaud du Sud. (N. d. T.)

tours à signaux construites au siècle dernier, peu d'années avant l'invention du télégraphe et qu'on voit encore — symbole de nos itiniatives, toujours tard venues — sur toute la côte méditerranéenne de l'Espagne.

Puis je remonte la route par laquelle j'étais venu et, à l'entrée de Pozo de los Frailes, je tourne à droite par la ravine. Quelques minutes plus tard, une voiture me suit; j'agite le bras, elle freine brusquement.

VIII

— Où allez-vous?

A la portière arrière de la voiture, apparaît la tête d'un homme entre deux âges, maigre, aux traits secs. Il porte un costume vert foncé, une chemise à raies, une cravate noire.

— Là où vous irez.

— Ce chemin mène à Escuyos, au bord de la mer. Vous connaissez?

— Non, monsieur.

— Alors, montez. Nous ferons le prix plus tard.

Celui qui est au volant ouvre la portière et m'invite à m'asseoir derrière, avec l'autre. Nous démarrons.

— Vous n'êtes pas du pays?

— Non.

— La région est très pittoresque. Vous allez voir. L'an dernier, je l'ai fait visiter à des Français que j'ai rencontrés à la Venta Eritaña, et ils sont revenus enthousiasmés.

Le chauffeur m'examine dans le rétroviseur. Il est roux, couvert de taches de rousseur, il a des sourcils épais et des yeux sombres, à fleur de tête. De tout le voyage il ne dit pas un mot.

— S'il y avait une bonne route, les touristes viendraient comme des mouches. La côte est meilleure ici qu'à Málaga, et la vie est bien plus facile. Pour trois mille pesetas, vous pouvez acheter une petite maison de pêcheur. Les gens émigrent et vendent pour rien.

Les terres blanches se succèdent, nues et lisses. Les cigales bourdonnent, ivres de soleil. Le sol de la ravine est pierreux et l'automobile avance en cahotant.

— Moi, en moins de dix ans, j'ai acheté un village entier. Je vous le montrerai. Il est après Escuyos.

A un des tournants du chemin nous cédons le passage à un troupeau de brebis. Le petit berger a l'air d'un chiot qui a perdu sa mère. Il a un mètre de haut à peine et déjà il gagne sa vie.

— Ici, les gosses commencent à travailler à sept ans, commente mon voisin.

— Ils ne vont pas à l'école?

— Les parents ne veulent pas et ils ont raison, à leur manière. La faim les dégourdit plus tôt.

Tandis que nous nous éloignons du troupeau et de la triste silhouette du berger, mon voisin me parle du retard de la province et se lance dans une diatribe contre les Andalous.

— En Castille et dans le Nord, les gens ont de l'éducation et connaissent la valeur des choses. Ici non. Quand ils ont de l'argent, ils le dépensent tout de suite, comme s'il leur brûlait les doigts. Plus ils sont pauvres, plus ils sont généreux.

Il me demande ensuite d'où je suis; en entendant le nom de Barcelone, l'expression de son visage change, il sourit familièrement et, venant aux confidences, il raconte qu'il y est allé une fois, avec sa défunte épouse, pendant l'Exposition Universelle de mil neuf cent vingt-neuf.

— Quelle ville! J'ai toujours désiré y retourner. S'il n'y avait pas ces maudites affaires...

La sueur ruisselle sur son front; il l'éponge avec un mouchoir. Par la glace baissée de la portière pénètre un vent chaud.

— En Andalousie, on dit que les Catalans sont radins, mais c'est pure jalousie. En réalité, ils travaillent et ils connaissent la valeur de l'argent. Tout le contraire d'ici. Moi, chaque fois que j'en vois un qui fait le généreux je me dis qu'il doit être pauvre.

Mon voisin me regarde et sourit; je lui rends son regard et son sourire.

— En mil neuf cent trente-six, je voulais revenir là-bas, passer les vacances, mais avec la Révolution, je n'ai pas pu. Pensez donc, j'avais même pris mon billet.

La chaleur du soleil s'acharne sur les champs de blé comme un animal affamé et il me parle des « atrocités » rouges et des persécutions dont il fut l'objet pendant la guerre.

— Vous autres, les jeunes, vous ne pouvez pas vous rendre compte. Propriétaires, prêtres, personnalités, les prisons étaient pleines. Mgr l'évêque d'Almería, on l'a obligé à pelleter du charbon.

Dehors, la *calina* embrume les champs. La terre a l'air calcinée et les nuages couronnent les pics de la sierra. L'automobile est aux prises avec la rocaille du chemin, et le chauffeur freine pour traverser un fossé.

Nous approchons d'un village entouré de jardins potagers. La moitié des maisons tombent en ruine; une gamine voilée comme une kabyle vient regarder. Le klaxon effraye la volaille. Les coqs s'enfuient, la queue en bataille, et nous manquons écraser quelques poussins.

Après les fermes, la vue s'élargit. Le sol est de plus en plus pierreux. Les corbeaux planent immobiles dans le ciel. Au-dessus des chaumes, il y a un moulin à vent abandonné. Creux et fondrières empêchent d'aller plus vite et le *terral* cingle les ronces, soulevant des tourbillons de poussière.

Au bout de quelques minutes, nous apercevons la mer. Le chemin se fraye un passage à travers la lande et, tout à coup, Escuyos surgit sur la droite. C'est un village misérable, ravagé par les coups de vent, dont les maisons ont poussé sans ordre ni plan, comme des champignons. Il n'y a pas de rues, même pas des sentiers dignes de ce nom. La voiture échoue dans une petite mare, et nous descendons devant l'école.

— Venez, je vais vous montrer le château, dit mon guide.

Le vent fait presque perdre l'équilibre; nous grimpons à quatre pattes dans les rochers. Les vagues cognent sourdement contre la plage. La mer est frisée comme un champ de scaroles et l'air sent le pourri et la poix.

Le château se dresse sur le roc, au bord de la côte. On dirait le frère jumeau de celui de Garrucha, mais personne ne s'est occupé de lui et il est à demi ruiné. C'est à peine si les grosses tours sont encore debout et ce qui reste du parapet n'est qu'un souvenir nostalgique.

— Quand j'étais petit, dit mon guide, je venais toujours jouer par ici. Le donjon ne s'était pas encore effondré, et les créneaux étaient intacts.

Tout en faisant le tour de l'enceinte, il m'explique qu'il y a

trente ans, les propriétaires y passaient leurs vacances et y donnaient des réceptions et des bals.

— Je me rappelle comme si c'était hier, le jour du mariage de doña Julia. Toute l'esplanade était pleine de voitures et la chapelle était trop petite pour les invités.

Aujourd'hui, l'herbe pousse au milieu de la cour et les lézards prennent le soleil sur les pierres. La chapelle a été transformée en basse-cour; la porte est fermée au cadenas et dedans, on entend caqueter les poules. L'ancienne demeure des maîtres sommeille dans la pénombre, et lorsque je m'apprête à la visiter, mon guide m'en empêche.

— N'y allez pas.

— Pourquoi?

— C'est noir de puces. L'an dernier, j'y suis entré une fois, et je me suis gratté toute la journée.

En sortant, nous tombons sur le caporal de la garde civile. C'est un homme d'une quarantaine d'années, petit et corpulent, à la peau tannée par le soleil et au visage marqué de petite vérole. Il doit avoir escaladé la côte à toute allure, et la sueur ruisselle sur son visage.

— Comment ça va, don Ambrosio?

Mon guide répond que ça va bien.

— J'ai vu vot'voiture d'vant l'école, et Paco m'a dit qu'vous étiez là.

— Nous étions montés faire un tour, nous redescendions.

— Vous v's'êt's vite fatigué, don Ambrosio.

— C'est le château qui ne rend plus.

— Ça, c'est ben vrai.

— Justement, je racontais à ce monsieur comment je l'avais connu quand j'étais petit. Avec les créneaux, le donjon, la chapelle où s'est mariée doña Julia...

— Eh oui, z'avez ben raison.

— J'ai toujours pensé que ça vous aurait fait une magnifique caserne. Au lieu de dépenser de l'argent à en construire une neuve, on aurait bien pu vous le remettre en état, comme on a fait à Garrucha...

— Eh oui.

— Enfin, mieux vaut ne pas en parler. Chaque fois que j'y pense, ça me fait râler.

Les murs du château nous protègent du vent; je sors le paquet de tabac.

— Vous fumez?

— Merci, dit le caporal.

Don Ambrosion hésite, mais finit par accepter aussi.

— *Caray*, une fois en passant, ça ne me fera pas mourir.

Nous revenons à la voiture. Don Ambrosio se plaint du temps, le caporal a l'air soucieux. Deux ou trois fois, je le vois remuer les lèvres comme pour commencer une phrase, mais il n'insiste pas.

— Bon, eh bien, Elpidio... dit don Ambrosio, se préparant à prendre congé.

Le caporal défait la jugulaire du tricorne et sourit.

— Vous vous êt's souv'nu d'ce qu'je vous avais dit, don Ambrosio? Sa voix est plus rauque, un peu forcée.

— Oui, bien sûr. La semaine dernière, j'ai téléphoné à son secrétaire et il m'a promis de me rappeler un de ces jours.

— Merci beaucoup, don Ambrosio.

— Quand je saurai quelque chose, je te le dirai.

— Très bien, don Ambrosio.

— Allez, à la prochaine.

— Au r'voir. Fait's bon voyage.

Nous démarrons; la voiture recule par le chemin où nous sommes arrivés, et traverse la ravine. Le soleil est toujours juché dans le ciel. Les palmiers battent des ailes comme des oiseaux déplumés. Nous laissons derrière nous Escuyos, avec ses baraques grises et son château en ruine et, en haut de la première côte, le chemin s'élargit.

La sierra ne borde pas le littoral comme à San José; elle descend en pente douce, jusqu'à se fondre aux collines. La rigueur du climat réduit la végétation à sa plus simple expression. Il y a des ronces, des palmiers nains, quelques nopals mordillés par les chèvres. Les collines s'alignent, sèches et nues. Le chemin fait de brèves échappées sur la mer et j'entrevois, l'espace de quelques secondes, un voilier prenant le large à l'horizon.

J'offre à nouveau mon paquet de tabac; don Ambrosio proteste mais finit par accepter. Il dit qu'il avait réussi à se débarrasser du vice, et que je vais l'y faire retomber. Par la vitre, je remarque une ferme en ruine. Sur le versant s'éche-

lonnent des terrasses. Les murettes s'éboulent par endroits, et ont l'air à l'abandon.

La route, après quelques zigzags, tourne brusquement en direction de la côte. Au pied de la colline, il y a un hameau de pêcheurs, formé d'une vingtaine de baraques. Les nuages s'amoncellent au sud et le ciel menace de se brouiller.

A notre arrivée, les femmes lavent et remplissent leurs jarres à la fontaine. Les gamins courent à demi nus dans la boue. L'automobile contourne un groupe de baraques et le conducteur freine prés d'un enclos.

Aussitôt, les enfants nous entourent. Ils sont quinze ou vingt, espiègles et sales, un vrai troupeau d'animaux en désordre. Les gens, femmes, hommes, et surtout vieillards, sortent sur la porte des maisons et, avant de suivre l'exemple des gamins, me regardent et se demandent qui je suis.

— Bonjour, don Ambrosio. — Le vieillard se découvre pour lui parler et froisse son béret entre ses doigts. — Comment va madam' vot' mère?

Don Ambrosio explique qu'elle s'est rétablie de sa fièvre et ne garde plus le lit.

— Et vos frères? Ça va toujours?

Don Ambrosio dit que oui, grâce à Dieu.

— Et toi, comment ça va?

— Ni bien ni mal, don Ambrosio.

— Et ta femme?

— Toujours ben forte.

— C'est le principal, Joaquın. Quand on a la santé...

— On est plus jeunes, don Ambrosio. Un'fois qu'on a passé les soixante...

— Que veux-tu?... C'est la vie.

— Je m'dis la mêm'chose.

— Et la Filomena?

— Ell'va pas du tout, don Ambrosio, intervient une femme. La gangrèn' s'est mis' à sa jambe.

— Qu'a dit le docteur?

— Il lui a donné des piqûres, mais ça n'y fait rien. C'est d'plus en plus mal.

— Et le Miguel?

— L'est à la maison, avec elle. Le pauv', il la quitt'pas un'minute.

— Je monterai les voir tout à l'heure.

Don Ambrosio serre les mains calleuses des hommes et des femmes, demande à tous des nouvelles de leur famille; l'un après l'autre, chacun répond que la famille va bien, puis s'intéresse à son tour à celle de don Ambrosio. La scène se répète pendant un quart d'heure; enfin don Ambrosio a terminé ses politesses avec tout le monde. Il sourit et me prend amicalement le bras.

— Venez, je vais vous montrer la colline. On a une très jolie vue.

Les gens s'écartent pour nous laisser passer et nous marchons en silence. Les maisons sont construites au bord même du rivage. Le cap protège la calanque des coups de vent et les vagues ne sont pas fortes comme à Escuyos.

Une demi-douzaine de sardiniers se balancent, ancrés devant les rochers. Les vieux réparent les filets par terre et, en nous voyant, nous saluent. Les porcs grognent à l'intérieur des soues; suspendus à la porte des baraques comme des talismans, il y a des bouquets de sardines qui sèchent au soleil.

— Comment trouvez-vous ça? me demande don Ambrosio quand nous arrivons en haut.

Je réponds, en criant à cause du vent, que je trouve ça très bien. Le hameau répand une beauté triste, inaccessible à beaucoup, qui décevrait à coup sûr les collectionneurs de paysages sentimentaux. Don Ambrosio, les pouces passés sous les bretelles, contemple son domaine, l'air satisfait.

— Le jour où on fera cette fameuse route, les maisons vaudront quatre fois plus. L'été, je pourrai les louer aux touristes.

Le vent étouffe ses paroles, et lorsque nous descendons le flanc du coteau, il me crie que Joaquín est allé préparer le repas et doit nous prévenir avant une demi-heure.

— Je commence à avoir faim, pas vous?

— Oui, moi aussi.

Nous retournons au hameau. Dans le sentier s'avance un homme jeune, avec une barbe de deux ou trois jours et une chemise rapiécée de partout. La lumière le fait cligner des yeux et il sourit en montrant les dents.

— Bonjour, don Ambrosio.

— Bonjour, Juan.

Un instant de silence. L'homme enfonce ses mains dans ses poches.

— Dit's donc, just'ment j'voulais vous voir à propos d'la maison qu'vous avez ach'té au Pascual. Dans la nôt', on y contient pas, don Ambrosio. On est cinq, et y a qu'un'pièce. Alors ma mère a pensé qu'vous pourriez nous la prêter pour deux mois, pendant qu'mon beau-frèr' répar'la sienne... Ça vous coût'ra pas un sou, et ça nous arrang'rait ben.

— Si ce n'était que pour deux mois, comme tu dis, je te la donnerais tout de suite. Mais tu sais parfaitement que ce n'est pas vrai. Vous vous installez, et puis il n'y a plus moyen de vous faire partir.

— Nous, on partira quand vous l'direz, don Ambrosio. J'vous donn' ma parol' d'homme. Just' le temps qu'mon beau-frèr' mett'le toit à sa maison.

— Martín m'a dit la même chose quand il est venu me demander celle d'en haut, et tu as vu le temps qu'il y est resté. Plus de quatre ans, avec des frais de justice et du papier timbré. Non, j'ai été échaudé une fois. J'aime vivre en paix avec les gens, moi, et je ne veux plus d'histoires ni de complications.

Don Ambrosio se tourne vers moi pour me prendre à témoin.

— Ce n'est pas la première fois ni la deuxième qu'ils le font, vous savez? Et non contents d'abuser de votre bonne foi, ils viennent ensuite se plaindre et réclamer.

Juan l'écoute en baissant le front et don Ambrosio secoue la poussière de son pantalon.

— Et puis, même si je voulais te la prêter, je ne pourrais pas. La maison est à ma famille et pour décider quelque chose, il faut que j'en parle à ma sœur et à maman.

Quand nous arrivons au village, les gamins nous suivent à distance. Don Ambrosio tire de sa porche un sac de bonbons.

— Tu en veux un, fifille?

— Oui, m'sieur.

La fillette s'approche et plonge sa petite main sale dans le sac.

— Allez, approchez-vous, dit don Ambrosio aux autres. Il y en a pour tous.

Les gamins font cercle autour de nous, crient et se bousculent.

— Ne poussez pas, *caray*. Chacun son tour.

Le Juan se tient un peu à l'écart de nous et observe la distribution sans rien dire. A la porte des baraques, les gens regardent.

L'attention de l'étranger est attirée par une grosse femme aux traits saillants comme le Juan, qui marche en serrant sa jupe sur ses genoux, pour que le vent ne la soulève pas. La femme se fraye un passage au milieu des gosses et, avant de parler, échange un regard avec son fils.

— Salut, Ambrosio.

— Salut, María.

— Le Juan t'a parlé?

— Doucement. Que chacun prenne le sien, et pas plus.

— On est serrés, on peut plus t'nir, Ambrosio. On est cinq et la Martina en attend un autre.

— Dis donc, toi, rends-lui le bonbon, au petit... Tu disais?

— Rien qu'trois mois, Ambrosio. Le temps d'l'été.

— Ton fils me l'a demandée pour deux mois, toi tu dis trois, bientôt ça sera six, puis un an, puis quinze siècles. Vous vous rendez compte?

La femme me regarde fixement, moi aussi, sans cesser de serrer sa jupe entre ses genoux.

— Le Felipe aura la maison prêt'en septembr'. Rien qu'jusqu'là, Ambrosio, ça t'coût'rien, à toi.

— Je sais bien que ça ne me coûte rien. Mais c'est le principe. Pour résoudre ces questions, il faut que j'en parle à maman et à ma sœur.

— Eh ben, va les voir.

— Tout seul, moi, je ne peux rien. La maison appartient à la famille.

— Tu veux qu'on aill' te voir sam'di, ou tu viendras ici?

— Tiens, le dernier, donne-le à ton frère.

— J'te disais si tu r'viens bientôt ou si tu préfèr's qu'j'aille à Almería.

— Écoute : ces choses, ça ne se règle pas en un jour, ni en quinze. Aie un peu de patience. Quand je saurai quelque chose, je t'écrirai pour te le dire.

Le sac de bonbons est vide; don Ambrosio le gonfle et le fait éclater dans ses mains. Les enfants se dispersent peu à peu.

— Bon. La séance est terminée.

Les nuages se condensent du côté de Gata, menaçants et noirs. Les barques se balancent comme des coques de noix, et je me rappelle la prédiction d'Argimiro.

— Venez, dit don Ambrosio. Nous allons à l'auberge.

Nous quittons la mère de Juan et nous entrons dans une maison un peu plus grande que les autres, aux murs blanchis, qui a un banc de pierre près de la porte. Joaquín et sa femme s'activent à nettoyer le poisson et nous apportent une bouteille de vin. Au mur, il y a un carton jaunâtre avec les drapeaux espagnol, italien, allemand et portugais, et le portrait en couleur de Salazar, Hitler, Mussolini et Franco. Lorsque je pose sur la table mon paquet d'*Ideales*, don Ambrosio sourit et y prend une cigarette.

— Bon, puisque nous sommes empoisonnés...

Quand je lui tends le briquet, il me montre un tube de verre qu'il porte dans la poche de sa veste.

— Justement je ne vais pas au bureau de tabac pour ne pas me laisser tenter, et vous fichez tout en l'air. Le docteur m'avait recommandé ces pilules. Vous en voulez une?

— Non, merci.

— Alors, nous les garderons pour plus tard.

Tandis que Joaquín nous sert un plat de *gachas* [6], il m'explique que le hameau est le refuge idéal des gens qui n'ont pas de grandes ambitions et que ses cent et quelques habitants vivent heureux et en bonne intelligence.

— Moi, chaque fois que j'en vois un qui n'est pas content, je le prends à part et je lui dis : Untel, ta place n'est pas ici. Au village, on s'y trouve bien à condition de ne pas être trop exigeant; si tu es attiré par le bruit et la vie difficile de la ville, le mieux que tu aies à faire est d'aller à Valence ou en Catalogne, parce qu'ici tu seras toute ta vie un inadapté. Ce n'est pas vrai, Joaquín?

— Si, don Ambrosio.

— L'an dernier, j'ai payé à deux le voyage à Barcelone. Un pêcheur, et un autre qui travaillait à la mine. Presque deux mille pesetas.

— J'crois que l'Heredia a trouvé un' fiancée. L'Angelita a r'çu un' lettre de lui, et y dit qu'il s'marie à l'automne.

— Tant mieux. J'ai toujours pensé que c'était un brave garçon. Ambitieux et ne se laissant pas faire, mais brave.

Quand nous avons fini, les vieux de dehors viennent tailler une bavette avec nous et, au risque de passer pour pauvre aux

6. Plat composé de farine, d'eau, de sel, et autres ingrédients. (N. d. T.)

yeux de don Ambrosio, je demande à Joaquín combien je lui dois et je paie l'addition.

Mon guide attend qu'il me rende la monnaie, puis se lève.

— Il faut que j'aille voir la femme d'un de mes locataires. Vous voulez venir avec moi.

— Oui.

— La pauvre femme a fait une fausse couche le mois dernier et sa jambe s'est gangrenée. Vous n'êtes pas docteur, par hasard?

— Non.

— Son mari n'était pas en règle avec la Sécurité sociale. Il avait abandonné la terre pour la pêche et il ne s'était pas donné la peine de changer ses papiers. Je le lui ai dit cinquante fois, mais lui, pensez donc! S'il m'avait écouté, il n'en serait pas là, à présent...

Le soleil a disparu pendant notre repas et le ciel est gris. Les oiseaux volent au ras du sol. La tempête est dans l'air.

— Venez, par ici.

Nous montons la côte, escortés par les gamins. Don Ambrosio fourgonne avec un cure-dents dans ses mâchoires dégarnies. Le chauffeur mange un sandwich à l'intérieur de la voiture et, en passant près de celle-ci, j'y découvre un panier de légumes et un sac de pommes de terre.

— Paco, allez du côté de chez la Filomena. Nous partirons tout de suite.

Après la fontaine, nous tournons à gauche. Un raccourci sinueux mène à un groupe de cinq ou six baraques. Don Ambrosio s'arrête devant la dernière et frappe.

— On peut entrer?

— Oui.

Je le suis. La pièce est pleine de gens en larmes, assis en cercle autour de la malade. Ils se retournent à peine pour nous regarder.

— Comment va-t-elle?

— Mal.

Celui qui a répondu est un homme d'une trentaine d'années, fort et brun. Il tient la paume de la main appuyée sur le front de la femme et il le caresse mécaniquement, comme si elle était une petite fille.

— Qu'a dit le docteur?

— Y lui a donné des piqûr's très fort's mais ell' est toujours pareil. Elle a tout' la jamb' noire, et la fièvre descend pas.

La femme nous regarde sans avoir l'air de comprendre ce que nous disons. Elle est encore jeune et la douleur affine ses traits.

— On lui a payé l'taxi d'puis l'village, la visite et les piqûres, et vous voyez...

— Quand revient-il?

— Ce soir. L'aut'jour il a dit qu'si elle allait pas mieux, faudrait l'opérer.

Les autres gardent le silence. Une femme prie et égrène son chapelet. La pièce n'a pas d'autre mobilier que le lit et les chaises. Au mur, une image de la Vierge éclairée par une veilleuse.

On a l'impression que le temps s'est arrêté; tandis que don Ambrosio prodigue des phrases de consolation, la litanie de la femme reprend, et les sanglots et les caresses fébriles et mécaniques.

— ... D'tout'la nuit elle a pas fermé l'œil.

— Elle nous entend pas.

— Faudrait prév'nir l'curé.

Quand je reviens à moi, je suis à nouveau dans la voiture. Le hameau a disparu derrière les collines et les nuages obscurcissent le paysage.

Je demande à don Ambrosio :

— Vous disiez?

— Rien. Qu'il va tomber de l'eau.

IX

Pendant le voyage de retour, don Ambrosio m'explique le caractère particulier des gens d'Almería.

— Croyez-moi, ils ne sont pas comme nous. A Valladolid, au moins, les gens sont d'une autre sorte. Quelqu'un a quelque chose contre vous, eh bien, il vous le dit franchement, en face. Mais pas dans ce pays. Des démonstrations, des sourires, ça oui, et quand vous avez le dos tourné, ils disent pis que pendre de vous. De vrais esclaves, je vous assure. Ils gagnent quatre sous, et les voilà au bistrot, à chanter et à battre des mains. Ils vivent d'un peu de piment et de sardines et, à les voir, vous

croiriez qu'ils ont mangé du poulet. Pour eux, tout n'est qu'apparence et façade.

Don Ambrosio semble fier de ses origines castillanes et tandis que l'automobile, sur la route qui monte peu à peu, laisse derrière nous Escuyos et Pozo de los Frailes, il me parle d'artistes, de rois, de saints et de conquistadors.

Pour la première fois que je parcours le pays, l'idée me vient que les gens d'Almería n'ont jamais joué de rôle de premier plan dans son histoire, et qu'ils en ont été, au contraire, les comparses résignés et silencieux. Successivement occupée par les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Wisigoths, Almería a connu une courte époque de splendeur pendant les premiers temps de la domination musulmane. « *Quand Almería était Almería*, dit un proverbe que les vieux redisent avec mélancolie, *Grenade était sa métairie*[7]. » Depuis sa conquête par les rois catholiques, la région a subi une décadence ininterrompue et pathétique. La monarchie espagnole lui envoya ses gouverneurs et ses alcaldes, mais Almería ne s'intégra pas vraiment à l'Espagne. Ses habitants ont arrosé de leur sang les possessions d'Europe, d'Afrique, d'Océanie et d'Amérique, et leur sacrifice n'apporta nulle compensation à leur petite patrie. L'abattage des bois, l'émigration, ont fait de son ancien paysage le désert d'aujourd'hui. Colonisée par le pouvoir centralisateur des Bourbons — comme elle le fut ensuite par l'industrie étrangère ou catalane —, Almería fut négligée par les rois, les ministres, les réformateurs, les écrivains. Une légende d'incompréhension et d'oubli devait la maintenir en marge des mouvements de rénovation qui se produisirent en Espagne. Au XVIIIe siècle, elle était déjà la parente pauvre de nos provinces; et lorsque les écrivains de Quantre-vingt-dix-huit se mirent à parcourir les routes et les terres de la péninsule, ils s'arrêtèrent à sa limite et jugèrent indigne de leur talent de prendre la défense de sa cause. Comme toujours, elle continua de donner ses enfants à la patrie — ces hommes d'Almería, petits, aux traits terreux, aux cheveux noirs et au regard de feu, probablement vêtus des mêmes vêtements que portent aujourd'hui leurs descendants. Jamais ils ne furent de grands conquistadors, comme les Castillans ou les Estrémègnes, d'intrépides navigateurs comme

1. Traduction empruntée à Jean Sermet. (N. d. T.)

les Galiciens ou les Basques, ni de riches commerçants comme les Sévillans ou les Catalans. Leur contribution fut toujours anonyme. Ils formèrent le silencieux équipage des galions, le troupe passive des armées, la main-d'œuvre obscure et résignée. Et si le nom d'Almería est rarement mentionné par les manuels d'histoire, dans les endroits où les Espagnols, à une époque ou une autre, prirent pied, les fosses communes du monde entier renferment probablement un bon pourcentage d'enfants de la province.

Tandis que don Ambrosio continue de parler de la Castille et du caractère noble et loyal de ses compatriotes, la voiture suit les courbes de la route, au-delà de la ferme du Nazareno. Le chauffeur fume sans mot dire et, de temps à autre, m'observe dans le rétroviseur.

Les champs de sparte alternent avec les champs de blé sur la terre ocre. Tout à coup, nous voici à Los Nietos. Don Ambrosio a une visite à faire avant de retourner à Almería, et je profite de l'occasion pour pousser jusqu'à Las Negras et Carboneras. Pendant quelques instants, nous zigzaguons à travers la lande que j'ai traversée deux jours plus tôt dans le camion des mineurs de Rodalquilar. Arrivé à Los Pipaces, le chauffeur prend par la plaine et nous parcourons un paysage inconnu parsemé de fermes blanches, de jardins de primeurs, de puits couverts, de figuiers de Barbarie. Un gitan nous croise, monté sur un âne. Le chauffeur donne un coup de klaxon qui effraye l'animal. Par la lunette arrière, à mesure que nous nous éloignons, je le vois trotter, entouré d'un nuage de poussière.

Un peu plus tard, la voiture stoppe. Une double rangée d'eucalyptus mène à une ferme située à trois cents mètres de la route. Le vent agite les feuilles des arbres et le sol du chemin paraît en bon état. Dans le labour, un tracteur travaille. Nous sommes à l'embranchement de la route de Níjar à Las Negras.

— Voilà, dit don Ambrosio. Nous sommes arrivés.

Je fais le geste de tirer mon portefeuille de ma poche, mais don Ambrosio m'arrête.

— Pas du tout, mon cher ami. Vous m'avez invité à déjeuner, ça c'est pour moi.

— Alors, je vous remercie.

— Vous n'avez pas à me remercier. Je regrette de ne pouvoir vous conduire plus loin, mais je dois aller voir un ami. Un type

de Salamanque, qui a été Délégué Provincial après la Croisade... Il y a quelques années il s'est mis dans les affaires et il a ramassé une grosse fortune. A présent, il se consacre à l'achat de terres.

Don Ambrosio me serre la main et l'automobile disparaît sur la route, derrière l'épais rideau d'arbres. Sur la terre de Níjar, les poteaux électriques se succèdent, de plus en plus petits, comme les dents espacées d'un peigne. La plaine est échiquetée de fermes, avec leur inévitable décor : outils, citernes, agaves, figuiers de Barbarie. Il y a des labours ensemencés de sparte et d'orge, et les champs de blé commencent à brûler. Insensiblement, la route monte vers les cordillères de la côte. Les ânes cheminent au bord des précipices, au flanc de la montagne. Le versant est escarpé, et les nuages entourent d'un turban gris et sale les pics de la sierra.

Au bout d'une demi-heure à peine de marche, on arrive à Fernán Pérez. Le village est à droite de la route, sur une pente où s'échelonnent des murettes; les dômes blanchis à la chaux et les palmiers lui donnent un aspect très africain. Découpé sur le ciel, en haut d'une colline, on aperçoit un moulin à vent, pareil à ceux qui tournent dans la campagne de Carthagène, entre la Unión et Los Alcázares. Jadis il y en avait beaucoup dans la région, mais actuellement presque tous tombent en ruine. Celui de Fernán Pérez marche encore, avec un craquement sourd et, de loin, il a l'air d'une fleur aux immenses pétales recourbés. La population vit ici de l'agriculture et de la mine d'or de Rodalquilar. A la sortie du village, près d'un ruisseau bordé de peupliers, une file de femmes, avec des ânes chargés de paniers à jarres, vont chercher de l'eau à la source.

Le chemin traverse un terrain accidenté et désertique, avec des oliviers rabougris et rachitiques, et des terrasses couvertes de figuiers de Barbarie. Puis la végétation disparaît à mesure que l'altitude augmente. Tout est uniformément ocre, et les nuages laissent passer une lumière dure et jaunâtre. Une charrette va devant moi, son conducteur vautré dessus. La haridelle connaît le trajet par cœur et avance sans se troubler. Brusquement, on débouche sur une vallée étroite. Sur le chemin sinueux, j'aperçois plusieurs hommes en veste et chapeau, et jen déduis qu'il doit y avoir une foire dans les environs. Je vais à grandes enjambées, profitant de la pente et, à un tournant, je vois un nouveau village. Sur la carte je trouve son nom : Hortichuelas.

Il se compose d'une vingtaine de baraques rectangulaires et blanches, parmi lesquelles se détache seul l'édifice moderne de l'école. Les palmiers poussent dans la vallée cultivée et, au-delà des moulins en ruine et des norias en mauvais état et à l'abandon, on devine — c'est une sorte de pressentiment — la présence de la mer.

La descente conduit à un croisement. A gauche, le chemin mène à Las Negras; à droite à La Ermita et Rodalquilar. Je prends à gauche, derrière un groupe d'hommes endimanchés et bientôt apparaît la mer, veinée de stries blanches. Nous traversons une ravine, devant une rangée de fermes démantelées ou à ciel ouvert. Les hommes marchent vite, comme s'ils craignaient d'être en retard; près de moi, l'un d'eux tient son chapeau pour l'empêcher de s'envoler. Sans m'en rendre compte, je suis arrivé au village. Las Negras se trouve au centre de la baie et son aspect désolé et délabré me rappelle Escuyos ou San José. Dans la seule rue tracée, il y a un bistrot et un bureau de tabac, les porcs grognent dans les soues, et la mer frappe avec b,uit la plage. Les gens de Fernán Pérez s'engouffrent sous la porte d'une maison; je m'approche aussi.

— Bonjour.

C'est un garçon d'une vingtaine d'années qui m'adresse la parole, blond, le visage terreux. Il porte une chemise déchirée par-dessus son pantalon et un béret incliné sur le front.

— C'est vous l'gars catalan qu'est allé en camion à Los Pipaces?

— Oui.

— J'ai vu tout d'suite qu'c'était vous. Moi j'ai continué jusqu'à Aguas Amargas avec les aut's. J'm'appelle Juan Gómez. Vous permettez? J'vous invit' à boire un verre.

— Avec plaisir. Ici?

— Non, d'l'aut'côté d'larue. Ici, y sont d'enterr'ment. L'fils est mort avant-hier.

Le garçon m'entraîne au bistrot en me prenant le bras. Une femme s'affaire derrière le comptoir. Quand elle se tourne vers nous, sa beauté me fouette le sang. Comme bien des femmes du pays, elle a les cheveux noirs et le teint très blanc, la bouche au dessin régulier, et des yeux bleus imprégnés d'une mélancolique tristesse. Elle est encore jeune et on distingue je ne sais quoi, dans sa perfection même, qui annonce qu'elle est en train

de se faner. Le travail quotidien, la maternité, en feront dans quelques années une de ces nombreuses femmes d'Almería, résignées et silencieuses qui, à l'entrée des maisons regardent passer les gens avec une expression furtive et désenchantée. Le destin est dur pour elles. Leur beauté se flétrit avec le mariage et avant qu'elles aient eu le temps de comprendre pourquoi, elles sont déjà des vieilles en deuil comme leurs mères, fruits ridés et secs, qui ne peuvent rien attendre de la vie.

— Qu'est-c'qu'ça s'ra? dit-elle. Elle plante son regard droit dans mes yeux.

— Donnez-nous une demie de vin.

Juan et moi, nous buvons accoudés à la barred u comptoir, sous l'œil soupçonneux d'un petit homme chauve et de l'adjudant de la garde civile. Sans s'occuper de nous, la femme disparaît dans l'arrière-boutique.

— V's'êt's riche? Enfin, j'veux dire, v's'avez été aux écoles?

Juan me regarde en face et passe fébrilement sa langue sur ses lèvres.

— Ici, on est pas fort sur la chose écrite, v'savez? Moi qui vous caus', j'sais ni lir'ni écrire, mais j'suis un homm' comm' vous, et j'me disais qu'en Catalogne...

Le petit homme chauve de la table et l'adjudant entament la conversation avec nous et, après quelques secondes d'hésitation, me demandent si je ne suis pas d'ici.

— Non.

— Eh ben, v's'avez mal choisi vot'jour. Si l'vent tourn'pas, y va tomber des cordes.

— Au mois d'août, y a d'l'animation, dit l'adjudant, en passant une main blanche sur les taches de graisse de sa vareuse. C't'année, on va fair' l'concours national d'pêche sous-marine et y va mêm' venir des gens d'l'étranger.

— La côte est magnifique, explique le petit homme. C'qu'y faudrait, c'est un p'tit coup d'épaule, un peu d'réclame. Ici, on vit bien. Si on faisait enfin c'te route, vous verriez c'qu'y nous viendrait comm' Français. Y a du bon, l'gouverneur s'en occupe, et bientôt, on aura l'électricité.

Je les invite à rouler une cigarette; comme Juan boit et se désintéresse de la conversation, je paie la bouteille à la femme et je décide, bien que n'étant pas invité, d'aller à l'enterrement.

La maison du défunt paraît plus grande et plus cossue que

les autres. En approchant du seuil, je perçois les lamentations des femmes. Les hommes, dignes et roides, sont assis sur des banquettes, et je vois quelques jeunes garçons assis par terre. La famille se trouve dans une autre pièce où elle veille le mort, et un chœur de vieilles s'efforce de consoler la mère. « *C'est la vie* », disent-elles, ou : « *C'que c'est qu'de nous* », ou encore : « *Faudra qu'on y pass'tous, un jour* », et elles vont et viennent, traînant leurs jupes, s'égosillant, manifestant leur douleur par des gestes de théâtre.

Un des hommes de Fernán Pérez m'explique que le garçon s'est tapé cinq ans dans la Légion à la suite d'un chagrin d'amour et il était revenu au village vivre avec sa famille, quand une maladie l'emporta en cinq jours.

— Vous parlez d'un'façon d'mourir... Vous l'connaissiez?

— Non, je ne suis pas du pays.

— C'lui-là, dans l'coin, c'est l'père.

Suivant la direction de son doigt, je vois un homme déjà âgé, qui fait tremper un croûton dans une assiette de vin. A côté de lui, une fillette trie des haricots dans son tablier. On y voit suffisamment, mais les vieilles préparent déjà les crassets pour le soir.

Lorsque arrive le prêtre, tout le monde se lève, et, après un bref conciliabule avec la famille, les jeunes chargent le cercueil sur leurs épaules. De la rue, on entend les gémissements des femmes. Le cortège se met en marche par le même chemin où je suis passé en arrivant : hommes vêtus de noir, amis du défunt, gamins. Le ciel est maintenant couleur de suie et le vent souffle, humide et salé.

Le type de Fernán Pérez est un parent éloigné de la famille et, tout en marchant, il me fait une biographie du mort : « Il a jamais eu d'chance. Ses parents ont c'qu'il faut. Qui lui disait d'aller dans la Légion? » Je lui dis que l'homme n'est pas toujours responsable de ses actes, mais il me regarde sans comprendre : « Lui, oui. L'est allé là-bas parc'qu'ça lui a plu. Un'têt'brûlée, qu'c'était. »

Au moment où nous tournons par la route de La Ermita — vers la palmeraie, le hameau et les ruines du vieux château —, brille le premier éclair. L'orage s'amasse au-dessus de nous et, d'un commun accord, nous pressons le pas. Le cimetière est à deux cents mètres au milieu des labours : quatre

murs blancs et une grille de fer. Il n'est pas beau comme celui d'Almuñécar — avec ses niches décorées de bouteilles de bière et ses dalles couvertes d'inscriptions écrites conformément à la phonétique andalouse — ni tragique comme celui de Gérgal — où les croix noires sont couronnées de petits arcs blanchis à la chaux, comme dans une image de film expressionniste; c'est un cimetière aussi nu que le paysage qui l'entoure, sans fleurs, sans croix, sans dalles, où les tombes sont creusées à même le sol et se distinguent à un simple petit tas de pierres. A Las Negras, la mort aussi est anonyme. La seule niche qu'il y reste n'a pas d'inscription et une dalle que je finis par découvrir près d'une fosse date de la guerre et est partagée en deux.

La cérémonie est célébrée à la lueur des éclairs; dès qu'elle est terminée, c'est la débandade. Les gens courent, par peur de la pluie; le prêtre et la famille restent en arrière et personne ne s'en soucie. En traversant la ravine, le type de Fernán Pérez me propose de m'emmener à motocyclette. J'accepte, parce que je veux attraper le car de Carboneras; quand nous arrivons au village, Juan sort du bistrot et se plante devant moi.

— Où qu'tu vas? dit-il.

Il est ivre.

— Je m'en vais. L'ami m'a proposé de me conduire en moto et je dois partir.

— Tir'moi d'ici.

Le type de Fernán Pérez met le moteur en marche, mais Juan ne bouge pas.

— Je reviendrai, un autre jour, dis-je.

C'est un épouvantable pieux mensonge.

— Non, tout d'suite. J'suis un homm' comm'toi. A Barcelone...

Il veut ajouter quelque chose, mais sa langue s'embrouille.

— Allez, on est pressés, dit le type à la moto.

Juan me regarde dans les yeux, sans l'entendre.

— J'ai qu'mes mains, dit-il. R'garde-les.

Du bistrot sort un autre homme qui le tire par le bras.

— Ça, laiss'tomber. Tu vois pas qu't'embêtes?

— L'gars est mon ami.

— C'est pas ton ami, coupe l'autre. Il s'en va, et tu sais mêm'pas comment quy s'appelle.

— Mes mains.

Le type de Fernán Pérez démarre. Je m'écarte de Juan. Ses mains, je ne les regarde plus.

X

Le car de Carboneras part d'Almería à cinq heures et demie du soir. Le gars de Fernán Pérez m'avait laissé à l'embranchement de Níjar et de San José, et je restai près d'une heure à l'attendre, près du fossé. L'orage s'amassait sur les pics de la Sierra de Gata et j'éprouvais de mon côté une sensation de totale saturation, la conscience d'être parvenu à la limite — comme une corde qui casse lorsqu'on tire trop dessus. Assis au bord de la route, je guettais les nuages rébarbatifs. Le ciel ressemblait à un océan déchaîné et il régnait dans la campagne un de ces silences lourds d'attente qui précèdent l'explosion de la tempête : des bandes d'oiseaux volaient à ras du sol, l'air était imprégné de luminosité. Tout laissait prévoir le déchaînement imminent et, à mesure que le temps passait, je sentais grandir en moi le besoin d'éclater.

Je me remémorais les épisodes de mes trois jours de voyage, et la pensée de ce que je n'avais pas encore vu — ou qui peut-être m'était passé inaperçu — m'accablait. J'avais commencé à descendre allégement la pente, et brusquement je découvrais qu'elle était sans fin. Don Ambrosio, le vieux aux figues de Barbarie, Sanlúcar, Argimiro, la liste pourrait encore s'allonger. Dans chaque village, j'en rencontrerais de semblables. Les uns me parleraient en haussant la voix, les autres en la baissant. Et la scène serait toujours la même — et ma colère et son désespoir.

Quand l'autocar parut à l'horizon, il commençait à pleuvoir. Je me levai en agitant les bras; le chauffeur freina et ouvrit la portière.

— A Carboneras.

— Oui.

— Montez.

Je m'installai à une place du fond et le véhicule démarra. Les voyageurs me regardaient avec curiosité. Ils étaient dix

ou douze, et leurs visages me paraissaient vaguement familiers, comme déjà vus dans d'autres autocars de province, en route vers d'autres villages.

— V'l'avez échappé belle.

— Pardon?

— Vous voyez pas c'qui tombe?

La trombe d'eau se déchaînait avec fureur; je la regardai à travers les vitres éclaboussées de boue. Le ciel était jaune, les oiseaux avaient disparu, et l'eau transformait la plaine en une immense flaque crépitante.

— R'gardez un peu d'quell' couleur qu'est la pluie...

— C'lui qui s'trouv' dehors là-d'ssous, il est propre.

— C'est la poussièr' qu'est d'dans. Vous voyez un peu?

Je restais le nez collé à la vitre — j'avais peur de pleurer aussi, et que mes larmes glissent sur ma joue, sales et poussiéreuses. Le car s'arrêta à l'entrée de Níjar. Deux jours plus tôt, j'avais fait le chemin à pied avec José et ses camarades et il me semblait que deux siècles s'étaient écoulés depuis. Je voyais la guérite des gardes civils, le poste d'essence, les blés couchés par l'orage, et j'avais l'impression d'avoir rêvé.

— Vous voyez c'ravin? me dit mon voisin. Y a quelqu's années, l'car est tombé d'dans en prenant l'virage et y a eu un tas d'morts. On dit qu'l'chauffeur était soûl.

Le car avançait prudemment et le paysage défilait, triste et livide, éclairé de temps à autre par la lueur des éclairs. Entre Níjar et Carboneras, il y a plusieurs kilomètres de terres rouges, dont on tire la *granatille* [9]. Lavé et passé au crible, le minerai est ensuite placé dans des dépôts qui rappellent de loin, par leur couleur, ces champs de Murcia et du Levant où, en été, on met à sécher les piments. Le chauffeur avait freiné pour prendre le contremaître de la mine, et le voyage se poursuivit, plus irréel que jamais, à travers les montagnes lunaires et grises, les landes et les éboulis.

— Los Arejos!

Personne n'est descendu. L'autocar ressemblait au Vaisseau Fantôme; un Vaisseau Fantôme qui voguait au milieu des pics de la sierra, prisonnier de la boue et des nuages. La radio donnait à pleine puissance et émettait un étrange vacarme de

9. Minéral qui sert pour faire des miroirs.

bruits qui couvraient jusqu'à l'étouffer un air d'opéra italien. Plusieurs minutes passèrent.

— Voilà. On est arrivés.

A Almería, lorsqu'on parle de Carboneras, les gens touchent du bois et se signent. Beaucoup évitent par superstition de prononcer ce nom et désignent le village au moyen de périphrases : « *Ce port qui est entre Garrucha et Aguas Amargas* », « *Cet endroit qu'on ne peut pas dire* », et autres formules du même genre.

Comme pour prouver le bien-fondé de la légende, l'image qu'il offrait après la trombe d'eau convenait exactement à celle que lui attribue l'imagination populaire. La plupart des maisons étaient fermées, les habitants se glissaient dans les rues comme des ombres et la mer, noire et démontée, donnait l'assaut à la plage.

L'autocar passa le long du cimetière et du monument aux Morts pour Dieu et pour l'Espagne [10]. Deux gardes civils faisaient leur ronde, le mousqueton en bandoulière. Je vis une femme goitreuse avec un petit enfant obèse, et un garçon long comme un échalas qui donnait la main à un aveugle. La pluie avait cessé et quelques vieux mettaient le nez à la porte des cabanes.

Le chauffeur stoppa sur la place, devant le Dispensaire anti-trachomateux. Contournant les murs du château, je m'avançai pour voir la mer. La plage était déserte et le vent fouettait la carcasse échouée des barques de pêche. La côte s'éloignait en raccourci vers les falaises du phare de Mesaroldán et de Playa de los Muertos. Du côté de Garrucha, les récifs émergeaient, festonnés d'écume. Le village paraissait replié sur lui-même, comme un escargot dans sa coquille; en retournant à la place, je cherchai un bistrot et je commandai un litre de vin.

— Jumilla?

— Oui, Jumilla.

Il y avait là seulement deux hommes entre deux âges, petits et comme ridés; en m'entendant parler au patron, ils s'approchèrent de ma table et se présentèrent aussitôt. L'un était porteur d'eau, l'autre charron, et ils voulaient savoir où j'allais,

10. Ainsi sont désignés les morts du parti franquiste tombés pendant la Guerre Civile. (N. d. T.)

si j'avais de la famille dans le pays, et combien de temps j'avais l'intention de rester.

— L'pays est pauvre, mais il est beau, disait le charron.

— En Espagne, on est pas avancés comm' dans d'aut' pays, mais on vit mieux qu'ailleurs.

— Les étrangers, dês qu'y peuv'nt, y vienn'nt par ici.

— En Andalousie, avec l'soleil et un p'tit rien du tout, on s'arrange et on s'en tire...

Ils parlaient d'un ton monocorde, comme s'ils psalmodiaient une litanie, et je devais faire effort pour écouter. Je voulais leur dire que si nous étions pauvres, ce que nous pouvions souhaiter de mieux était d'être également laids; que la beauté nous servait d'excuse pour nous croiser les bras et que pour sortir de nous-mêmes, nous devions résister à la tentation de nous prendre pour des cartes postales ou des pièces de musée.

— Voilà pourquoi j'aime Almería. Parce qu'il n'y a ni Giralda ni Alhambra. Parce qu'elle n'essaye pas de se couvrir de draperies et d'ornements. Parce que c'est une terre nue, authentique...

Mais eux continuaient à parler de *cante* et de taureaux, du soleil et des gonzesses; j'empoignai la bouteille de Jumilla. La tempête avait déchaîné sa colère, et je portais toujours la mienne, mon cœur battait avec force et la soif brûlait ma gorge.

Je bus un verre, un autre; le patron du bistrot me regardait et lorsqu'il s'approcha pour m'apporter une autre bouteille, je m'essuyai le visage et je lui dis :

— C'est une goutte de pluie.

Tout l'après-midi, j'errai dans le village sans savoir où me conduisaient mes pas. Le ciel était gris, les rues paraissaient vides et je me souviens que je restai plusieurs heures, sans bouger, étendu sur la plage.

Des enfants rôdaient autour de moi à distance respectueuse; quand je me levai, j'en entendis un qui disait :

— Y doit avoir quelqu'un d'mort. Ma mèr'l'a vu qui pleurait.

XI

Trente-six heures plus tard, convenablement lavé et rasé, je retirai mes bagages de la consigne et je pris le car de Murcía.

Au kiosque de la gare routière, j'avais acheté *El Yugo* [11], et l'*A.B.C.* du dimanche. Le soleil brillait sur la ville et la journée s'annonçait chaude.

Tandis que nous nous éloignions des faubourgs d'Almería, je m'amusai à donner un coup d'œil aux nouvelles : *La sélection espagnole de basket-ball remporte sa septième victoire consécutive sur la sélection portugaise. Première Foire Régionale de la Province de León. Régression du marché de l'espadrille...*

La veille, j'avais dormi toute la journée et je me sentais de nouveau en forme et prêt à recommencer. L'univers raisonnable des journaux me rassurait et me berçait de quiétude. Les photos de la reine de la Foire de Burgos et de la jeune fille sculpturale qui servait de modèle aux *Maillots Jantzen* me rappelaient opportunément que l'angoisse est une affection passagère, qu'il existe un ordre secret des choses et que le monde appartient et appartiendra toujours aux optimistes.

Quand je sortis de ma rêverie, Tabernas était loin derrière nous, et Sorbas, et Puerto Lumbreras, et le car se dirigeait à toute allure vers Totana, au milieu d'une double rangée d'arbres. Mon voisin m'avait demandé de lui prêter *El Yugo*, et remarquait :

— Vous avez vu?

— Non.

— Il paraît que la récolte des olives sera meilleure, cette année.

(Traduit de l'espagnol par Robert Marrast.) Juan Goytisolo

11. *El Yugo*, journal phalangiste local. (N. d. T.)

A NOS LECTEURS

Le 30 septembre au matin, le numéro 173-174 des Temps Modernes *a été saisi en totalité par la police. Aucune raison ne fut alors invoquée pour essayer de justifier cette mesure exceptionnelle : l'opération avait été décidée antérieurement à toute lecture.*

Après trois jours de démarches seulement, on voulut bien nous informer que la saisie avait été effectuée à la demande du Ministère des Armées et que trois articles étaient visés : La mort de mes frères, *par Zohra Drif, témoignage d'une étudiante algérienne condamnée à 20 ans de travaux forcés ;* Le génocide en Algérie, *ensemble de documents précis (avec noms, lieux et dates) sur des assassinats d'Algériens par des officiers français ; et une importante étude historique de Patrick Kessel :* Le pouvoir civil, l'armée et la torture en Algérie, de 1954 à 1960. *Nous décidâmes donc de supprimer ces articles.*

Le lendemain matin, un nouveau coup de téléphone nous pria d'ajouter à cette liste un quatrième article : Le premier congrès de « Jeune Résistance », *reportage d'un de nos correspondants, sur ce congrès, tenu « quelque part en Europe » en août dernier. Nous le supprimâmes à son tour en demandant si la liste, cette fois, était close. « Je le pense, nous répondit-on, mais nous ne savons pas très bien où nous en serons dans quelques jours... ».*

Voici pourquoi nous mettons aujourd'hui sous presse un numéro amputé de 82 pages, sans même être certains qu'il pourra voir le jour.

Le 6 Octobre 1960.

T. M.

ANNEXE A LA LISTE DE LA PAGE 197

Depuis la saisie de notre numéro, une liste additionnelle de quarante-six noms nous a été communiquée :

Dr Bernard Abramowicz, Pierre Asso,

Yves Berger, Claude Besnault, Roger Boussinot,

Simone Collinet, Es Caro,

Jacques Danos, Anatole Dauman, Marcel Degliame, Michel Delahaye, Geneviève Dormann, Annick Driollet, Jean Driollet,

J.-L. Garnaud, Yves Gibeau, Georges Goldfayn, Hubert Gonnet,

Francis Halbwachs,

Maurice Joyeux,

Daniel Lacombe, Jean-Clarence Lambert, Georges Limbour, André L. Loeven, Pierre Loizeau,

Clara Malraux, Marc'O, Marie-Thérèse Maugis, Gilles Mayoux, Simone Minguet, Jeanne Modigliani, Gustave Monod, Robert Morel, Annick Morice, Raoul-Jean Moulin,

Jean Noaro,

Roger Parmentier, Robert Postec,

André Raymond, Henri Raymond, Georges Rino,

Hélène Salmona, Léon Schirmann, Laurent Schwartz, André Schwarz-Bart,

Laurent Terzieff.

Adam Schaff.

SUR LE MARXISME ET L'EXISTENTIALISME

Adam Schaff, professeur de philosophie à l'Université de Varsovie et membre du Comité Central du Parti Ouvrier Unifié Polonais, nous a adressé l'étude suivante, consacrée aux rapports de l'existentialisme et du marxisme. Nous ne pensons pas que le professeur Schaff réponde suffisamment aux problèmes posés par Jean-Paul Sartre. Mais sa franche reconnaissance des lacunes du marxisme, la volonté de compréhension qu'il manifeste, font de son travail une contribution intéressante à la discussion ouverte par Questions de méthode; *et c'est dans cet esprit que nous le publions. Précisons d'autre part que le professeur Schaff, au moment où il écrivait cette étude, n'avait pas encore connaissance de la* Critique de la Raison dialectique.

T. M.

1. — Pourquoi l'existentialisme est-il devenu a la mode en Pologne?

Parmi les phénomènes qui ont marqué notre vie intellectuelle au cours de ces dernières années, l'un des plus intéressants a sans doute été l'« explosion » soudaine des influences existentialistes. Pour interpréter la subite apparition et le succès d'une tendance philosophique absolument inconnue et étrangère à un milieu donné et à ses traditions, il convient de la replacer, en premier lieu, dans son contexte social et psychologique. En premier lieu, mais pas uniquement. Car ce phénomène présente également un aspect philosophique *sensu stricto*, dont l'élucidation peut contribuer à en expliquer l'ensemble.

Au cours des controverses philosophiques, engagées dernièrement en Pologne — pas uniquement dans celles qui, depuis quelques années, sont axées sur le problème de l'objet de la philosophie, bien que ces dernières soient particulièrement acerbes —, deux conceptions différentes de la philosophie s'affrontent. Pour les uns, la philosophie est la science des lois les plus générales régissant toute la réalité. Pour les autres c'est, par contre, un domaine

particulier de l'étude de la vie de l'homme, qui se propose de déterminer le comportement de l'individu par rapport à lui-même et par rapport aux autres. Ils ne réclament même pas que l'on tienne ces considérations pour une science. Ces différences de points de vue ne s'expriment pas toujours très manifestement, sous forme de définitions directes et précises de la philosophie et de ses tâches. Elles peuvent — et c'est plus fréquent — apparaître indirectement et implicitement, dans certaines questions plus restreintes et concrètes; et elles relèvent de conceptions philosophiques différentes.

Si nous citons les deux antagonistes principaux, c'est que non seulement la différence de leurs concepts est importante à l'heure actuelle, mais qu'elle est en outre consacrée par une longue tradition. Cette tradition remonte en effet à l'école ionienne, dans le premier des cas, et à l'école socratique, dans l'autre. Et c'est dans ce sens que l'on peut parler d'une ligne ionienne et d'une ligne socratique dans l'histoire de la philosophie.

Il est pleinement justifié que les antagonistes remontent à ces traditions lointaines et estimables. C'est dans les traditions des philosophes ioniens, bien que dans leurs spéculations philosophiques ils aient allié le reflet spontané de la réalité au mythe religieux, qu'il faut rechercher les racines de toutes les tendances contemporaines, suivant lesquelles la philosophie, étant donné les tâches qu'elle se propose, se rattache étroitement aux recherches effectuées dans les autres secteurs de la science alors que son domaine spécifique est celui de la recherche des lois les plus générales qui régissent le monde. Socrate, lui, a été le philosophe qui, selon Ciceron, a fait descendre la philosophie du ciel sur la terre et l'a ramenée au niveau des préoccupations humaines.

A côté de la division principale des systèmes philosophiques qui oppose le matérialisme à l'idéalisme, on peut introduire un certain nombre d'autres classifications dichotomiques telles que l'empirisme et le rationalisme, le rationalisme et l'irrationalisme, la vision statique et dynamique du monde, etc. Toutes ces divisions sont liées entre elles d'une manière quelconque; cependant elles ne sont pas toujours subordonnées à la division délimitant le problème principal de la philosophie, à savoir à la division entre le matérialisme et l'idéalisme. Il s'agit plutôt d'un enchevêtrement des diverses divisions. Aussi serait-il vain de vouloir enfermer l'histoire de la philosophie dans un schéma « noir et blanc ».

Le matérialisme, tout comme l'idéalisme, admettent en effet diverses conceptions de l'objet de la philosophie et, en particulier, diverses solutions à la controverse qui oppose la ligne ionienne à la ligne socratique. D'autant plus que, dans cette question comme dans les autres, la division, au cours de l'histoire, n'a jamais été stricte. C'est seulement dans les cas extrêmes que les partisans de la large interprétation ionienne des tâches de la philosophie ont refusé de s'intéresser aux problèmes moraux. Les cas où les partisans de la philosophie socratique se sont désintéressés des problèmes ontologiques et épistemologiques sont également exceptionnels. On en trouve la confirmation dans l'exemple de tendances aussi opposées que le sont, dans le monde contemporain, le néopositivisme et l'existentialisme.

L'explication de ce phénomène est aisée : c'est une nouvelle confirmation de la thèse, bien connue, selon laquelle on n'écarte pas les problèmes théoriques réels en leur opposant une négation doctrinale. Je n'en citerai pour exemple que le néopositivisme, avec sa doctrine de soi-disant pseudo-problèmes, qui voulait démontrer, entre autres, que les propositions typiques de la science morale largement comprise n'ont de la proposition que la construction grammaticale, alors qu'elles sont, à proprement parler, dénuées de sens, qu'elles sont vides de sens. Pourquoi les néopositivistes ont-ils mis, entre autres, les problèmes spécifiques de l'existentialisme dans la catégorie de l'émotion poétique et leur ont-ils refusé tout caractère scientifique? C'est sans doute parce qu'il est impossible de répondre aux questions que posent la vie et la mort de la même manière qu'à celles qui traitent, par exemple, de la température des liquides. C'est impossible, bien sûr. Mais est-ce que cela veut dire que ces problèmes ont disparu, ou qu'ils ne sont pas des problèmes philosophiques?

Le néopositivisme n'est malheureusement pas le seul à avoir des péchés sur la conscience à l'égard de ces problèmes. Le marxisme, bien que d'une manière et pour des raisons différentes et partant d'autres principes, en a commis lui aussi, ce qui a d'ailleurs eu de sérieuses conséquences sur le développement de la lutte idéologique.

Rien dans sa doctrine n'empêche le marxisme, comme c'est le cas pour le néopositivisme, d'aborder les problèmes de la place et du rôle de l'individu, monopolisés par l'existentialisme. C'est que le marxisme est, dans une large mesure, directement issu de

cette sphère d'intérêt, bien que, dès sa genèse, ses conceptions en la matière aient différé de celles de l'existentialisme. C'est à cette catégorie de questions qu'appartiennent les problèmes de l'aliénation, tels qu'ils ont été posés au début par le marxisme, bien que Marx les ait présentés d'une manière diamétralement opposée à la manière existentialiste. Le marxisme est donc parfaitement « armé » pour aborder ces problèmes. Il n'a besoin ni d'élargir son « vocabulaire », ni, à plus forte raison, de demander à l'existentialisme de le « compléter ». Cela ne change rien au fait que ce problème ait été négligé ultérieurement par le marxisme et que, parce qu'il a été repris par d'autres — en partant généralement de concepts absolument erronés, idéalistes —, il ait été reconnu étranger et hostile au marxisme.

Pourquoi en a-t-il été ainsi, pourquoi le marxisme a-t-il négligé ces problèmes et s'en est-il éloigné par la suite? Tout d'abord parce que le marxisme, étant lié au mouvement ouvrier révolutionnaire, a dû s'attacher au problème des lois du développement social, au problème des lois régissant le passage à la formation socialiste et à son édification, aux problèmes posés par les mouvements et la lutte des masses. Les préoccupations pratiques, politiques du marxisme ont nécessairement repoussé au second plan celles qui avaient directement trait à l'homme et à ses problèmes spécifiques. Plus tard, lorsque le prolétariat eut remporté la victoire et que la possibilité de se préoccuper de ces problèmes fut devenue objectivement plus grande, on se trouva devant un obstacle de plus en plus difficile à franchir : d'autres tendances s'étaient emparées de ces problèmes et les avaient monopolisés, des tendances étrangères et parfois même hostiles au marxisme en faisaient un instrument de lutte idéologique contre le mouvement ouvrier révolutionnaire. Par contrecoup, cette situation s'est retournée contre les problèmes que les tendances adverses utilisaient et rendaient étrangers et hostiles. S'il était erroné et faux, ce processus était néanmoins psychologiquement compréhensible. Et c'est là ce qui est à l'origine de la lacune qui s'est historiquement formée dans les problèmes philosophiques du marxisme et que Jean-Paul Sartre nous fait pertinemment observer dans son article *Le marxisme et l'existentialisme* (*Tworczosc* 1957, nº 4)[1].

Il est possible d'expliquer, sans craindre de tomber dans le

1. Cet article constitue la première version de *Questions de méthode* (N.D.L.R.).

« sociologisme » plat, la genèse et le développement de l'influence des courants existentialistes, au XIXe et au XXe siècle, par l'action du facteur social. La liaison qu'il y a entre ces courants et la crise morale et politique, caractéristique des périodes de bouleversement qui accompagnent le passage d'une formation sociale à une autre, n'est en effet que trop évidente. Ces périodes engendrent d'une part un intérêt accru pour les lois du développement social et incitent aux études dans ce domaine. D'autre part, elles stimulent les réflexions sur l'individu et ses expériences, des réflexions qui s'imposent, du fait des perturbations et des crises qu'elles entraînent. Car si l'homme se trouve de tout temps en proie à des déchirements et à des problèmes (tel celui de la mort et du sens de la vie), il est des périodes où la vie même pousse ces problèmes au premier plan. Il s'agit des périodes où la confiance générale en la stabilité et en la sécurité des bases sociales établies s'ébranle, où la lutte en cours entraîne une crise morale et politique, où il faut faire un choix, alors que le cadre des critères traditionnels de ce choix éclate. C'est ce qui explique, entre autres, l'extraordinaire succès de l'influence de l'existentialisme après la Seconde Guerre mondiale. Cela n'était pas dû seulement aux problèmes qu'il posait mais également (et peut-être surtout) au sentiment de dépression, de résignation, de désespoir qui gagnait l'homme en proie à des forces puissantes et irrationnelles. L'existentialisme était en quelque sorte le reflet de ce que les gens, souvent, ressentaient et il en était d'autant plus convaincant qu'il représentait leurs propres pensées, leurs propres sentiments.

Si les choses se sont présentées de cette façon dans les circonstances que nous venons d'examiner, l'influence de ces facteurs a eu des répercussions plus violentes encore dans les conditions spécifiques que nous avons connues en Pologne au cours des années 1956-1957. Il ne s'agissait plus uniquement d'un ébranlement général des critères, d'une crise générale des valeurs, d'un sentiment général d'incertitude et de la conviction que toute action consciente était vaine, réactions qui accompagnent très fréquemment les grands bouleversements — guerres ou révolutions — et engendrant des crises morales profondes. Chez nous il y a eu, du moins dans un certain milieu, des tempêtes plus violentes encore. La révélation faite par le mouvement communiste international de ce que, dans notre jargon, nous appelons « les erreurs et les déformations de la période passée », a été pour beaucoup comme un

tremblement de terre moral et politique, qui a entraîné des crises morales plus ou moins profondes et très diverses quant à leur forme.

Est-il étonnant, dès lors, que, devant la révélation des abus et des déformations, ceux qui auparavant se soumettaient à toutes les décisions parce qu'ils les croyaient justes, se soient posé des questions sur la responsabilité de l'individu pour ses actes, sur le conflit entre la conscience et la discipline, sur la place et le rôle de l'individu dans les mouvements de masse, sur la décision à prendre lorsque l'on se trouve en face de normes de comportement contradictoires, sur les conflits moraux qui en résultent, etc.? Non, bien sûr, il n'y a rien d'étonnant à cela. Ce phénomène est absolument normal et compréhensible. Je dirai plus : celui qui n'a pas été bouleversé d'une manière ou d'une autre par cette situation, celui qui n'a pas repensé ces problèmes (à condition toutefois de les avoir déjà pensés), ou bien est absolument primitif, ou bien souffre d'une désensibilisation morale au dernier degré. Non seulement on avait le droit de poser ces questions, mais il fallait le faire.

Est-il étonnant, dès lors, que dans leurs recherches les gens se soient tournés là où ils pouvaient trouver une analyse des problèmes qui les préoccupaient, une réponse aux questions qui les poursuivaient? Le fait qu'ils se soient adressés précisément à l'existentialisme est regrettable, et ses conséquences désatreuses. C'est néanmoins parfaitement compréhensible, si l'on considère le climat dans lequel s'effectuaient ces recherches, le profond bouleversement moral et la désorientation politique. Comme nous l'avons déjà dit, la lacune théorique qui s'est formée au cours du développement philosophique du marxisme dont parle Sartre et que l'on ne peut pas nier, s'est avérée importante et lourde de conséquences. Ne serait-ce que parce que les absents ont toujours tort.

Le but de tout ce qui précède n'est pas de justifier les tendances révisionnistes orientées vers l'existentialisme. L'analyse du succès remporté par l'existentialisme dans nos propres rangs, c'est en premier lieu l'analyse de nos erreurs et des lacunes qui ont permis ce succès. Nous essayons donc, en définitive, de rechercher les moyens qui nous permettent de surmonter cette situation, et les formes de lutte les plus appropriées. D'autant plus que l'exis tentialisme qui, après la dernière guerre, est devenu, dans la version de Jean-Paul Sartre, une sorte de mode philosophique, était non seulement attrayant par sa forme, mais aussi facilement accessible à un large public par son fond. Cet existentialisme athée,

et lié aux tendances sociales progressives de ses porte-parole, constituait une nouveauté dans l'histoire de ce courant aux orientations multiples. Pour des hommes venant de la gauche, il était bien plus acceptable que d'autres tendances, nettement bourgeoises. Tout ceci permet de répondre à la question de savoir pourquoi c'est précisément l'existentialisme qui est devenu la philosophie « à la mode » du révisionnisme en Pologne. Cela explique l'« explosion » soudaine de l'existentialisme et sa rapide carrière.

On ne peut en tirer qu'une seule conclusion : il nous faut entrer en lice au plus tôt. C'est-à-dire qu'il nous faut reprendre ces problèmes que nous avons négligés, apporter notre réponse aux questions qu'ils contiennent, combler la lacune.

Il nous faut donc analyser de plus près les causes de l'attrait exercé par les questions de l'existentialisme, voir celles qui sont *valables* et qu'il convient par conséquent d'aborder sous l'angle du marxisme. Il ne s'agit pas d'apprécier l'existentialisme en tant que doctrine, ni d'analyser toutes ses thèses. La tâche est bien plus modeste, mais plus précise aussi : il s'agit d'analyser les thèses, en particulier celles relatives à la théorie de l'individu qui, dans l'existentialisme, coïncident avec des questions et des problèmes apparaissant chez nous à l'échelle sociale.

2. — Le marxisme, l'existentialisme et le problème de l'individu

Lorsque l'on compare deux courants philosophiques aussi différents et aussi manifestement opposés que le marxisme et l'existentialisme (nous parlons toujours de l'existentialisme de Sartre, car c'est celui-là qui joue un rôle chez nous), ce qui importe tout d'abord, c'est de déterminer le point essentiel qui les oppose. Par rapport au marxisme, non seulement les problèmes que pose l'existentialisme, la terminologie dont il se sert et sa conception du monde sont différents, mais il représente aussi et surtout un autre monde de pensée et de sentiments. Si l'on ne saisit pas le point qui prête le plus à la controverse, toute discussion devient vaine.

Ce point central autour duquel s'agglomèrent, comme autour d'un axe, toutes les autres différences d'opinions entre l'existentialisme et le marxisme, c'est la manière d'aborder la conception de l'*individu*, problème central de toute tendance existentialiste. Ce ne sont ni des problèmes ontologiques ni des problèmes épisté-

mologiques, mais précisément ceux qui ont trait à l'individu : les problèmes humains.

Le fond de l'opposition entre la conception existentialiste et la conception marxiste peut, dans la question qui nous intéresse, être ramené à ceci : lorsque l'on analyse les problèmes humains faut-il choisir pour point de départ l'individu autonome, qui agit selon son entendement et *crée* ainsi ce que nous appelons la vie sociale, ou bien au contraire faut-il partir de la société qui forme l'individu et détermine sa manière d'agir ? Cette manière de poser le problème est, bien entendu, très générale, et exige non seulement des détails mais aussi des commentaires; c'est néanmoins là que réside l'essentiel. Le reste — y compris le problème de l'essence et de l'existence — n'en est que la conséquence.

Il faut, semble-t-il, souligner que s'ils partent de concepts différents cela ne signifie pas pour autant que l'existentialisme rejette entièrement le rôle de la société et le marxisme celui de l'individu. Il s'agit ici d'une *méthode* d'analyse, mais cette méthode (comme c'est la règle dans les questions de méthode) est strictement liée à une conception *théorique* déterminée.

Tous les courants de l'existentialisme (d'ailleurs très divers de Kierkegaard à Sartre) ont ceci de commun que le problème central qui les préoccupe consiste non seulement dans le sort de l'individu et ses déboires, mais aussi (et peut-être surtout) dans le fait qu'ils considèrent l'individu isolé, solitaire, tragique dans ses démêlés avec les forces irrationnelles du monde qui l'entoure. Il s'agit là de questions difficiles à saisir, plus difficiles encore à exprimer avec précision.

C'est ce que l'on appelle tout simplement du subjectivisme et c'est réellement du subjectivisme, bien que les existentialistes protestent lorsque l'on qualifie ainsi leur concept.

Seul le subjectivisme peut aboutir à cette conception bizarre, et en même temps intérieurement contradictoire, de l'individu souverain (si l'on en croit les assurances selon lesquelles il est entièrement maître de ses décisions et qu'il dépend entièrement de lui-même) tout en étant désarmé et tragique dans sa lutte désespérée contre la malignité du *destin*. Il y a cependant là, ai-je dit, une contradiction interne entre le subjectivisme à nuance volontariste et la conception objective du destin indépendant des agissements de l'homme, sans laquelle le charme exercé par la philosophie de l'angoisse et du désespoir sur bon nombre de ses

adeptes, cesserait d'agir. Ce n'est d'ailleurs pas là la seule contradiction interne de l'existentialisme.

L'existentialisme de Sartre est un cas particulier, du fait de l'évolution des conceptions de son auteur et des contradictions qui en ont résulté entre les diverses étapes de cette évolution.

Sartre doit sa célébrité au fait qu'il a su exposer sous une forme attrayante ce qui constitue le problème central de tout existentialisme, à savoir le problème de l'*individu* dans ses relations compliquées avec le monde extérieur. A ce point de vue, l'existentialisme de Sartre s'en tient à la plus pure tradition. Non seulement s'il s'agit de l'ambiance d'angoisse et de désespoir qui baigne toute sa philosophie, mais aussi s'il s'agit des causes plus profondes qui conditionnent cette ambiance : la conception asociale de l'individu qui, solitaire et isolé, doit, seul, choisir ses actes et venir à bout de la malignité des choses mortes ou animées, avec pour seule perspective l'angoisse et le désespoir. Cette conception n'est pas nouvelle, mais elle impressionne dans la période de chaos moral typique de l'après-guerre, alors que le système des valeurs traditionnelles se désagrège et que le système des valeurs nouvelles n'en est qu'à son stade de formation sociale, qu'il prend corps dans la souffrance et la douleur. Cette conception a d'autant plus de prise que — comme nous l'avons déjà dit — elle bénéficie des excellents moyens d'expression du grand écrivain qui est en même temps un excellent psychologue.

Mais ce n'est là que l'un des aspects de Sartre. Il y a un autre Sartre, celui qui, à *l'encontre* du premier, se rapproche du socialisme, dans son activité pratique, et du marxisme, dans son activité théorique. Et il est curieux de voir que, dans une étude consacrée à ce sujet (*Le marxisme et l'existentialisme*), Sartre, l'existentialiste se rapprochant du marxisme, fait remarquer à nos marxistes qui se rapprochent de l'existentialisme et qui ont perdu en route ce qu'ils savaient de la philosophie marxiste et de ses valeurs, que le marxisme est la *seule* philosophie vivante de notre temps, la *seule* philosophie possédant des perspectives de développement. J'ai dit que c'était curieux, mais je m'empresse d'ajouter que c'est tout à fait compréhensible. Lorsque deux tendances adverses (l'une qui se *rapproche* du marxisme et l'autre qui s'en *éloigne*) se coupent en un point donné, ce point n'en est pas pour autant un point *d'accord*. Il faut tenir compte du dynamisme de leur développement qui les oppose l'une à l'autre,

et qui décide de leur opposition. L'existentialiste qui se rapproche du marxisme en comprend parfois mieux le sens que le marxiste qui abandonne le marxisme en faveur de l'existentialisme. Entre l'adepte de l'existentialisme traditionnel et l'existentialiste acceptant les concepts philosophiques du marxisme, il y a une contradiction qui ne disparaîtra qu'avec l'abandon de l'une des conceptions contradictoires qui partagent actuellement son esprit. Et c'est dans la manière d'aborder le problème de l'individu que cette contradiction apparaît dans toute sa complexité.

Dans sa jeunesse, Marx, dont certains de ses admirateurs d'un genre très particulier veulent absolument faire un existentialiste, a dit dans ses célèbres thèses sur Feuerbach :

« ... l'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu pris isolément. Dans sa réalité, elle est *l'ensemble des rapports sociaux.* » (Souligné par nous, A. S.)

Cet aphorisme visait Feuerbach qui, de l'avis de Marx, ne comprenait pas le caractère social de l'individu et commettait de ce fait un double péché :

a) contre le conditionnement *historique* de l'individu parce qu'il concevait l'individu de manière abstraite, en tant qu'individu *isolé ;*

b) contre son conditionnement *social*, du fait qu'il le traitait selon une manière *naturaliste*, sous l'angle des caractéristiques communes propres aux différents spécimens d'un même *genre.*

Pour conclure sa critique de la conception de l'individu selon Feuerbach (il s'agissait là pour Feuerbach du problème spécifique de la croyance religieuse de cet individu), Marx écrit :

« Feuerbach ne voit donc pas que le sentiment religieux est lui-même un *produit social* et que l'individu abstrait qu'il analyse appartient à une forme sociale déterminée. »

Il ne faut pas une clairvoyance et une science particulières pour remarquer que ces paroles de Marx ne visent pas seulement Feuerbach mais, avec une vigueur et une actualité non moindre, les erreurs du naturalisme et de l'existentialisme, dans leur conception du problème de l'individu.

Marx dit que « l'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu pris isolément. *Dans sa réalité, elle est l'ensemble des rapports sociaux* ». C'est là — abstraction faite de la formule inusitée à l'heure actuelle — que réside le fond du problème. L'homme, en tant qu'« individu », constitue un ensemble de « rapports sociaux », c'est-à-dire que pour comprendre sa genèse

et son développement il faut le replacer dans un contexte social et historique, qu'il est le *produit* de la vie sociale. Cet angle social et en même temps historique sous lequel il aborde l'étude de la vie spirituelle de l'homme et de ses actes est une contribution théorique irréfutable du marxisme, dont la portée est immense.

Il est nécessaire de souligner cette idée non seulement pour *opposer*, dans ces questions, le point de vue marxiste à l'existentialisme, mais aussi pour repousser toute vulgarisation dans l'interprétation des opinions exprimées par Marx dans sa jeunesse.

L'enthousiasme débordant manifesté par certains de nos milieux intellectuels (ce phénomène est d'ailleurs bien plus étendu, et sa portée est internationale) pour les problèmes posés par Marx à cette époque, s'explique logiquement par le fait que ces milieux cherchent une réponse aux questions qui les préoccupent au sujet du fait humain, par leur désir d'humaniser les problèmes posés par la théorie marxiste, le désir de les imprégner d'un sens humanitaire, de rattacher le marxisme au destin de l'individu. On retrouve, il est vrai, ces problèmes et cette inspiration dans les œuvres de jeunesse de Marx. Il serait effectivement fort intéressant et fort louable, du point de vue théorique, d'en entreprendre l'étude en tenant compte de l'évolution de Marx et de ses opinions théoriques. Mais l'intérêt d'une telle étude ne se limiterait pas uniquement au fait qu'elle toucherait à des problèmes sociaux qui en ce moment sont d'actualité. Car il importe surtout, à l'heure actuelle, de savoir *comment* aborder ces problèmes, *comment* les étudier et les interpréter. Ainsi, si les mêmes causes sociales et les mêmes bouleversements spirituels ayant attiré certains milieux intellectuels, auparavant liés au marxisme, vers l'existentialisme, ont donné lieu à une interprétation des opinions du jeune Marx sous l'angle de l'existentialisme, le caractère des études sur le jeune Marx s'en trouve modifié de fond en comble.

Mais revenons *ad rem*. C'est précisément dans les opinions exprimées par Marx dans sa jeunesse que l'on peut trouver une opposition nette et violente aux positions de l'existentialisme en ce qui concerne le problème de l'individu. L'attitude de Marx en cette matière, cette attitude qui apparaît dans les thèses sur Feuerbach et qui a été développée dans toute son œuvre théorique ultérieure, signifie le rejet de l'existentialisme, de ses fondements théoriques, de sa conception subjective, anti-sociale et anti-historique de l'individu.

Il est impossible, sans tomber dans l'éclectisme et les contradictions, de se référer en même temps aux concepts de l'existentialisme et à ceux du marxisme dans les problèmes philosophiques en général et dans ceux de l'individu en particulier. Si l'on aborde les problèmes de l'individu sous l'angle marxiste, c'est-à-dire historiquement et socialement, il faut rejeter les fondements de la conception existentialiste, idéaliste (subjective), il faut rejeter la thèse selon laquelle l'individu, étant donné qu'il lui faut prendre lui-même ses décisions lorsqu'il se trouve placé devant des conflits moraux (ceci est vrai et renferme un problème réel), est condamné à la solitude et par conséquent au désarroi et au désespoir. Le marxisme démontre, au contraire, que l'individu en prenant des décisions en un certain sens indépendantes, en choisissant un certain comportement, le fait toujours socialement, en ce sens que ses modèles personnels sont socialement conditionnés, que ses attitudes sont, comme l'a dit Marx, un *produit social*, que de ce point de vue également l'individu appartient en réalité à une forme sociale déterminée. Sous cet angle, s'il est vrai que la philosophie du désespoir garde sa valeur de reflet des dispositions de certains groupes sociaux dans une période de crise, elle perd néanmoins ses fondements philosophiques soi-disant « séculaires ».

Il faut voir nettement que même l'existentialisme athée est beaucoup plus proche de la conception religieuse s'il s'agit du destin et de la responsabilité de l'individu que cela ne pourrait paraître au premier abord. C'est le tribut qu'il faut verser pour avoir renoncé à l'analyse historique et sociale des problèmes humains.

Nous avons déjà dit que l'existentialisme se caractérise par l'antinomie intérieure entre le principe de la souveraineté de l'individu, qui est soi-disant maître absolu de sa destinée (c'est là le sens le plus profond de la thèse de la primauté de l'existence sur l'essence), et tout le sens de la philosophie du désespoir qui proclame, en effet, que l'homme n'est qu'un jouet entre les mains du destin aveugle et que, comme Sartre le dit d'une façon suggestive, surtout dans ses pièces, quoi que fasse l'homme, le mal est toujours vainqueur. (C'est dans *Le Diable et le Bon Dieu* que cette conception est le plus explicitement exprimée). C'est une antinomie propre à la morale religieuse, en premier lieu à la morale issue de la religion judaïque dont le christianisme est la transcription. Le Jéhovah judaïque est tout aussi astucieux que les existentialistes :

il est vrai qu'il crée l'homme à son image, qu'il lui donne (assez malicieusement) la capacité de distinguer le bien du mal, mais ceci uniquement pour pouvoir le condamner, car le misérable vermisseau, doté de ces manuels scolaires que sont les dix commandements, se creuse l'esprit pour savoir comment se comporter en face des conflits moraux auxquels il se heurte dans l'existence pour aboutir finalement, et de toute manière, à la damnation. Qu'il est misérable et désespéré, qu'il incite à la pitié tout autant qu'au mépris cet être, tel que nous le présente la religion, créé par Dieu, perfectionné à l'extrême ! Et si l'on songe en outre que ce démiurge raffiné attend la chute de ce qu'il a créé et par avance condamné, qu'il le menace cruellement : « Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en ont été agacées », si l'on songe qu'il étend la vengeance, pour ses *propres* actes, à des générations de pécheurs *latents*, on peut en conclure que la Bible est une lecture hautement amorale. Cependant les existentialistes, tant athées que croyants, défendent pratiquement le *même* point de vue, répétant les menaces et les horreurs du vieux Jéhovah. Eux aussi créent leur *individu* soi-disant souverain et ceci pour en faire un solitaire, pour l'isoler de la société, pour jeter dans le plus morne désespoir ce misérable vermisseau ridicule qui, avec son ridicule diadème de « souveraineté » sur la tête, se débat dans la toile d'araignée d'un féroce destin. Car il est évident qu'en détachant *l'Individu* de la société ils ne lui donnent aucune souveraineté. Bien au contraire, ils le privent de toute indépendance réelle. Cela ne fait plus de doute lorsqu'on lit *Le Procès* ou *Le Château* de Kafka, ou lorsqu'on voit se dérouler sur le plateau les destinées du héros du *Diable et du Bon Dieu* de Sartre. La philosophie du désespoir est une moralisation *à rebours*, c'est en réalité une moralisation *amorale*, c'est un humanisme anti-humaniste.

Répétons une fois encore qu'il est possible de *choisir* entre la conception du marxisme et celle de l'existentialisme, mais il est certain qu'il est impossible de les *réunir* en un tout. D'où la conclusion s'impose que, tôt ou tard, ceux qui sont déchirés entre ces deux conceptions devront, eux aussi, faire un *choix* entre les éléments contradictoires de leurs opinions.

Est-ce à dire que pour être marxiste il faille renoncer aux problèmes que traite l'existentialisme? Absolument pas. Tout notre raisonnement tend précisément à démontrer le contraire.

Dans *Marxisme et Existentialisme*, que nous avons déjà cité,

Sartre souligne que son existentialisme ne fait que combler la lacune qui existe actuellement dans le marxisme et qu'à partir du moment où cette lacune sera comblée, l'existentialisme perdra sa raison d'être en tant que tendance autonome.

Tout dépend de la manière dont on comprend cette déclaration. Si l'on se propose de compléter le marxisme par la théorie et la méthode de l'existentialisme, la proposition porte à faux, car le feu n'a jamais complété l'eau. S'il s'agit par contre pour le marxisme d'aborder, sur la base de sa propre méthode, les problèmes humains qu'il avait négligés et que, pour diverses raisons, l'existentialisme a historiquement monopolisés, cette idée est d'importance, et mérite d'être sérieusement analysée.

Il faut donc mettre les choses au point et voir concrètement de quoi il s'agit. Quels sont les problèmes nouveaux qui, théoriquement, demandent à être étudiés à partir du marxisme? Quels sont, parmi les problèmes avancés par l'existentialisme, ceux qui sont valables, dignes d'être abordés sous l'angle de conceptions théoriques différentes ?

Si l'on analyse attentivement ce u , dans les problèmes de l'existentialisme, est particulièrement attrayant, deux groupes de problèmes viennent en tête :

a) le problème de la responsabilité personnelle de l'individu pour ses actes, y compris ses actes politiques, particulièrement dans les situations où diverses normes morales se trouvent en conflit;

b) le problème de la place et du rôle de l'individu dans le monde, ce que l'on désigne sous la formule peu explicite : le sens de la vie.

Ces deux groupes de problèmes appartiennent au domaine des sciences morales, largement comprises. Malheureusement, ils ne figuraient pas dans le développement traditionnel du programme de l'éthique marxiste. C'est pourquoi on ne peut se contenter de la thèse générale de la nécessité du développement de l'éthique marxiste. Il faut savoir avec précision et d'une façon concrète en quoi doit consister l'objet, la portée, etc., de cette éthique.

Lorsqu'un existentialiste aborde le problème de la *responsabilité* de l'individu, il le fait d'une manière verbale et abstraite. Il ne peut d'ailleurs pas en être autrement du fait qu'il détache le problème de l'individu, le problème de sa liberté de décision et ce qui en découle — celui de sa responsabilité, de son contexte social et historique. Pour lui, l'*Individu* et la *Responsabilité* sont des

abstractions. Sartre comprend, il est vrai, qu'il peut y avoir dans la vie des conflits où il faut se décider pour une manière d'agir (il en a donné la preuve théorique dans *L'existentialisme est un humanisme*, ainsi que dans ses œuvres littéraires), mais selon lui ce choix dépend de la volonté propre de l'individu.

Il n'est pas question d'emprunter aux existentialistes leur manière de poser le problème. Au contraire, il faut la combattre radicalement. Mais la force d'attraction de l'existentialisme ne vient pas de la manière *pertinente* dont il a posé ce problème mais du fait qu'il l'a *posé*.

Le marxisme, il est vrai, n'a jamais nié la pertinence de ce problème, cependant il ne l'a jamais posé jusqu'au bout et ne l'a pas développé.

C'est cependant un problème important, surtout à l'heure actuelle et, en particulier, dans les milieux de gauche. Le problème de la responsabilité de l'homme pour ses propres actes s'est posé non pas dans l'abstrait mais dans la pratique. Il s'est posé dans le contexte du conflit possible entre la discipline du parti et la conscience individuelle, dans le contexte du problème de la responsabilité personnelle d'hommes qui, sans agir à des fins personnelles, et convaincus de remplir leur devoir social, ont objectivement fait du mal, etc. Le problème de la responsabilité, c'est la vie même qui l'a posé concrètement, en découvrant les conflits qu'elle pouvait engendrer.

L'existentialisme ne pouvait pas trouver de réponse à des problèmes posés de cette manière. Et cependant c'est à eux qu'il doit sa « carrière ». Il faut se souvenir que, premièrement, les conceptions subjectives et volontaristes de l'individu et de sa liberté (ce sont là des questions indissolublement liées entre elles) ont germé dans l'existentialisme pour réagir, entre autres, contre les difficultés d'interprétation de la *liberté* humaine dans un système déterministe; en second lieu, comme nous l'avons déjà dit, les marxistes étaient absents du champ de bataille.

Les problèmes que nous avons mentionnés sont extrêmement complexes et impliquent tout un ensemble de questions. En premier lieu le problème sociologique de *l'individu dans la société* et ce qui s'y rattache, la dialectique de la liberté individuelle et des nécessités découlant des déterminantes sociales. C'est là une question qui a, dans le marxisme, des fondements théoriques

solides. Puis viennent des questions très négligées et où tout reste à faire. Il s'agit surtout du problème de la responsabilité qui comporte un aspect sociologique, psychologique et moral, *sensu stricto*. Il s'agit enfin du problème le plus difficile, celui des situations de conflits et des modifications du problème de la responsabilité, qui s'y rattachent.

Normalement, la morale ne remarque pas le fait que, généralement, les situations créées par la vie et impliquant une appréciation morale du comportement de l'homme sont des *situations de conflit*. Plus encore : normalement, la morale admettait, par une simplification délibérée de ses tâches, la solution absolue des problèmes moraux, en ce sens que ces solutions étaient indépendantes du temps, de l'espace et du milieu social. C'est sur cette base que toutes les religions ont fondé leurs systèmes moraux, c'est généralement sur elle que les divers systèmes de ce que l'on appelle l'éthique athée, fondent leurs conceptions.

Il s'agit donc de deux questions liées entre elles : l'explication de l'éthique historique, en évitant de tomber dans le relativisme, et l'explication, à partir de là, du problème des situations susceptibles d'engendrer des conflits.

Tous les systèmes d'éthique « absolue », c'est-à-dire ceux qui se fondent sur des bases morales soi-disant éternelles et immuables, sont désemparés en face du problème le plus fréquent dans la vie — celui des situations impliquant un conflit des normes morales, et dans lesquelles faire le bien signifie, en même temps et irrémédiablement, faire le mal. Normalement, le problème ne consiste pas dans le fait que, par exemple, le pécheur ne sait pas quelle norme morale adopter dans un cas donné, parce qu'il ne connaît pas cette norme (c'est en partant de cette pieuse conviction que la morale se présente avec ses commandements et ses interdictions absolus) mais parce que plusieurs normes *contradictoires* se rapportent à cette situation donnée et qu'il ne sait pas à laquelle il doit accorder la priorité. C'est une situation que l'on pourrait qualifier de *situation d'Oreste*. Des situations de ce genre mettent hors de combat toutes les morales « absolutistes », qu'elles soient religieuses ou athées. L'existentialisme a le mérite d'avoir posé ce problème théorique, bien qu'il ne sache pas le résoudre. Potentiellement, c'est le marxisme qui est le plus apte à le faire. Mais, po[ur] l'instant, ce n'est qu'une possibilité.

Le second grand groupe de problèmes fait partie de ceux que le tendances philosophiques, qui se targuent d'être scientifiques n'aiment pas aborder. Aussi bien parce que ces problèmes son nébuleux, qu'à cause des lourdes traditions qui les rattachen aux domaines religieux, mystique ou poétique plutôt qu'à la science. (C'est d'ailleurs ce qu'a fait, comme nous l'avons déjà dit le néopositivisme en les plaçant dans la catégorie des pseudo problèmes.) Il y a là, néanmoins, un problème réel qui attire depui toujours l'attention des hommes et qui, dernièrement, a contribué dans une large mesure, au succès de l'existentialisme: Il faut qu ce problème soit résolu dans le cadre de l'interprétation marxiste Essayons de voir ce qui se cache derrière l'ambiguïté de termes.

L'Ecclésiaste a dit : « Vanité des vanités, et tout est vanité. » Ces paroles qui apparaissent sous une forme ou sous une autr dans toutes les philosophies de l'Orient sont très proches de tou homme qui, avec l'âge, se plonge dans des réflexions sur la vie e sur la mort. On pourrait bien sûr, éluder ces problèmes avec u sourire apitoyé, mais cela ne les ferait pas disparaître pour autant Pas plus que les réflexions qui s'imposent à l'homme fatigué pa les adversités de la vie et par ses déboires : dans quel but, pourquoi Pas plus, à plus forte raison, que les réflexions inspirées par l mort : pourquoi tout cela, puisque de toute manière il faut mourir Bien sûr, la mort est absurde, surtout la mort tragique, acci dentelle, etc. Encore faut-il se demander : de quel point de vu est-elle absurde? Du point de vue de la nature, elle est pleine d sens, à supposer toutefois que quelqu'un se réjouisse de pense qu'il alimentera la vermine et les plantes et qu'il contribuera ains à la bonne marche de la nature. Du point de vue de l'individu de son activité, de sa vie, la mort est une absurdité absolue qu met en question tout ce qu'il entreprend. C'est à ce sentimen d'absurdité que les religions ont essayé d'opposer quelque chose les vieilles et sages religions de l'Orient donnaient pour objecti le Nirvâna, donnant à la mort un sens précis : d'autres, beaucou plus primitives, inculquaient la foi en la vie d'outre-tombe, écartan à leur manière l'absurdité de la mort. Mais que faire lorsque la fo religieuse perd son sens?

Il est possible, bien sûr, de se moquer de cette affaire, d'essaye de la nier, mais cela ne mènerait évidemment à rien. Les cas d conversion d'athées sur leurs lits de mort donnent, à eux seuls

suffisamment à penser. Il faut que la philosophie prenne la place de la religion, il faut qu'elle aborde tous les problèmes accumulés sur les décombres de la vision religieuse de la vie humaine : le problème de l'absurdité de la souffrance, des déboires de la vie privée, de la mort et de nombreuses autres questions intéressant directement le sort de l'individu vivant, luttant, souffrant, mourant. Est-il possible de le faire d'une manière scientifique (c'est-à-dire intersubjectivement communicable) et susceptible, d'une façon ou d'une autre (historiquement ou sociologiquement) d'être vérifiée? Il me semble que c'est possible, bien qu'il faille agir autrement qu'en physique ou en chimie. Aussi, tant les positivistes (pseudo-problèmes) que les marxistes, qui ont négligé cette question, avaient-ils tort.

Il n'était pas dans mon intention de donner ici une définition complète du principe : « Développer l'éthique marxiste. » Je me suis uniquement proposé d'en concrétiser certains aspects se rattachant à la lutte idéologique qui se déroule à l'heure actuelle et je me suis efforcé de montrer ce qui, dans les problèmes posés par l'existentialisme, valait d'être repris. Pour éviter tout malentendu, je répète une fois de plus que le fait de reconnaître la réalité et la vitalité de certains problèmes ne signifie absolument pas que l'on adopte le *concept* de l'existentialisme à leur sujet, non plus que sa manière de les poser, et les méthodes qu'il préconise pour leur solution. Bien au contraire, reprendre ces problèmes sous l'angle du marxisme, ce serait s'opposer à l'existentialisme, redonner à ces problèmes leur sens véritable. Il est certain que nous prenons quelque chose à l'existentialisme : les problèmes qu'il a vus, bien qu'il leur ait apporté une solution fausse, et que nous n'avons pas vus ou pas su apprécier à leur juste valeur. Nous les reprenons parce qu'ils se sont avérés valables, qu'ils reflètent certains besoins et certaines questions objectives. Ces problèmes, nous les reprenons donc dans la vie, mais par *l'intermédiaire* d'un autre courant de pensée. Plus encore : nous avons constaté qu'une attitude nihiliste à l'égard d'un problème, uniquement parce qu'il avait été avancé par un autre courant avec lequel nous ne sommes, en principe, pas d'accord, est une lourde faute qui se retourne non pas contre notre adversaire mais contre nous-mêmes. Dernièrement, la vie nous a beaucoup appris à cet égard. C'est la raison pour laquelle il convient d'apporter une généralisation théorique à cette question.

3. — Pour une critique effective de l'idéologie non marxiste

Commençons par une question qui s'impose, à propos de nos raisonnements concernant l'attitude qui devrait être la nôtre à l'égard des problèmes avancés par l'existentialisme : reconnaître qu'un système philosophique que nous critiquons contient des problèmes réels à étudier et les aborder du point de vue marxiste, n'est-ce pas déroger au postulat de la critique de principe des idéologies étrangères au marxisme; n'est-ce pas une concession à l'objectivisme académique? La réponse à cette question est claire : non seulement il n'y a là aucune infraction à la critique de principe, c'est — bien au contraire — la *seule* forme de critique véritablement *effective*.

On sait très bien que, des années durant, dans ce domaine, la théorie aussi bien que la pratique de notre mouvement ont été autres. Aussi le problème des formes et des moyens de la critique effective dans l'idéologie en général et la philosophie en particulier doit-il se poser à nous avec une force d'autant plus grande.

Durant de longues années, la critique de l'idéologie étrangère a eu un caratcère nihiliste. Elle se ramenait à ceci : une fois qu'une doctrine avait été qualifiée de bourgeoise ou d'idéaliste, le problème était clos. Si l'on s'attachait à effectuer une analyse plus approfondie, si l'on examinait des thèses, ce n'était que pour détecter celles qui pourraient illustrer une appréciation générale faite a priori. C'était évidemment facile. Les recherches étaient donc centrées sur les éléments négatifs (du point de vue du marxisme), présentés par la doctrine donnée. Les éléments positifs, par contre, tels que les problèmes réels contenus dans cette doctrine, ou les solutions justes de diverses questions, étaient tout simplement passés sous silence, car ils ne concordaient pas avec l'appréciation générale. Ils étaient donc considérés tacitement comme des « inconséquences » ou des éléments fortuits. Cette manière de pratiquer la critique est devenue une sorte de canon, après la fameuse intervention de Jdanov au cours de la discussion philosophique de 1947, contre ce que l'on appelait l'objectivisme académique, et qui était en premier lieu la recherche d'éléments positifs dans les conceptions critiquées. Par la suite, personne n'osa pécher contre l'idée de la critique de principe ainsi comprise. Et comme il arrive

généralement dans ces cas-là, la pratique a rapidement dépassé la théorie. On a vu fleurir la critique par étiquetage. On se dispensait de présenter les opinions de l'adversaire (« c'eût été donner une tribune à l'ennemi ») et de leur opposer une critique pertinente. Puis la sociologisation vulgarisée est venue en renfort, qui dotait avec la même facilité et avec la même absence d'arguments, les opinions critiquées de l'étiquette « bourgeois » et aussi « idéaliste ». Un vrai paradis pour la plate critique, sans qu'elle ait besoin de connaître les conceptions qu'elle critiquait, ou en les connaissant par ouï-dire.

Si nous rappelons cette pratique, c'est qu'elle a causé du tort dans la lutte contre l'idéologie bourgeoise, et que — dans l'intérêt de cette lutte — il est indispensable d'y mettre définitivement un terme.

La nocivité de la critique nihiliste — ses résultats en font foi — est évidente. Tout d'abord parce que — en dépit des opinions contraires — elle ne permet pas de vaincre les opinions critiquées. Une *telle* critique peut convaincre des convaincus, mais *jamais* elle ne convaincra les *partisans* des conceptions critiquées. Et c'est pourtant d'eux qu'il s'agit avant tout. En outre, nous nous ridiculisons à leurs yeux et nous nous compromettons en faisant figure d'ignorants qui ne connaissent pas ce qu'ils critiquent, qui ne sont pas capables de comprendre les problèmes contenus dans les conceptions critiquées, qui les falsifient, etc. Ce sont là des reproches — hélas, souvent fondés — que l'on avançait chez nous à l'adresse d'une *telle* critique marxiste.

Dans nos conditions, où les conceptions idéalistes sont largement connues parmi nos intellectuels qui, bien souvent, s'en réclament ou qui sympathisent avec elles, les résultats de la critique nihiliste sont déplorables sur le plan de l'idéologie. De quoi s'agit-il, en somme? Il s'agit d'arracher les adeptes des conceptions idéalistes, anti-scientifiques, à l'ambiance des préventions irrationnelles et de les obliger à une confrontation concrète et logique des arguments. C'est précisément là que la critique a une grande chance de porter. Mais pour ce faire, il faut qu'elle remplisse trois conditions fondamentales au moins :

1° Il faut qu'elle soit fondée sur une bonne connaissance et une présentation convenable des points de vue de l'adversaire, auquel il faut opposer des contre-arguments valables.

2° Il faut qu'elle dégage ce qui, dans les conceptions critiquées,

constitue une base de recherches réelle, qui explique l'attraction exercée par la théorie en question et qui subsistera, même si l'on admet que la solution proposée est fausse;

3° Il faut qu'elle propose une *autre* solution positive de ce problème. La critique est effective uniquement si elle ne se borne pas à ébranler les convictions de ceux à qui elle s'adresse, quant à la justesse des points de vue qui étaient les leurs jusque-là (côté destructif de la critique), mais si elle parvient à démontrer en même temps la supériorité des solutions de rechange que l'on propose (côté constructif de la critique). A vrai dire, il s'agit plutôt de deux côtés indivisibles du même processus. Si l'on ne présente pas une solution meilleure du problème que notre interlocuteur considère comme important, il est en effet impossible d'ébranler jusqu'au bout ses convictions fausses. Si, en outre, non seulement nous ne sommes pas en mesure de lui proposer cette solution nouvelle et positive, mais nous nions purement et simplement l'existence du problème, montrant ainsi que nous ne le comprenons pas, ou que, dans le meilleur des cas, nous n'en apprécions pas la signification, nous sommes perdus d'avance. Le seul résultat que nous obtenons est un raidissement chez celui qui considère que le problème est d'importance, nous provoquons généralement un acharnement émotionnel, le pire ennemi du bon sens et de l'aptitude à accepter une argumentation logique.

Mais la nocivité de la critique nihiliste ne consiste pas seulement en son manque d'efficacité, qui se traduit par le fait qu'elle n'atteint pas son but, lequel est de convaincre l'adversaire ou l'hésitant. Elle a également pour conséquence un appauvrissement de nos propres conceptions dont elle freine le développement.

L'un des effets de la critique nihiliste et de la sociologisation vulgarisée dans l'idéologie est le principe *dogmatique* selon lequel *a priori* un système faux ne peut contenir aucun problème réel, et à plus forte raison aucune solution positive de ces problèmes. Cela est suivi par le rejet nihiliste de problèmes de cette sorte, du fait qu'ils sont impliqués dans un système faux ou parce que la solution proposée est fausse. Cette politique de l'autruche, qui consiste à considérer que le problème disparaît si on refuse de le voir, ne comporte — bien entendu — aucun danger pour *l'adversaire.* Les paroles ne parviendront évidemment pas à masquer le problème, s'il est véritablement *réel.* Cette politique est par contre dangereuse pour celui qui la pratique, car elle lui enlève un pro-

blème réel, une impulsion pour ses idées, car elle *appauvrit* ses idées. En définitive, si on nie l'existence du problème uniquement parce qu'il a été avancé par un adversaire idéologique, on le rejette pratiquement de son propre bagage théorique et on se ferme soi-même la voie de développement qui mène à ces problèmes. Et que se passe-t-il si ces problèmes sont vraiment importants? En barrant le chemin qui pourrait y mener, on restreint son champ de vision et on freine son développement théorique. Je citerai, à l'appui de cette thèse, quelques exemples précis. Nous avons critiqué la philosophie sémantique — et nous avons eu raison de le faire — pour son subjectivisme. Mais cette philosophie fausse a posé le problème extrêmement important du rôle actif de la langue dans le processus de la connaissance. A qui a servi le fait que tous les problèmes soulevés par cette philosophie soient devenus *tabous*, parce qu'ils partaient de principes faux? Pas à nous, bien sûr. Et à l'heure actuelle il nous faut rattraper le grand retard dans les recherches sémantiques du domaine de la logique, de la philosophie et de la sociologie. Il en a été de même avec la logique mathématique, la cybernétique, les recherches sociologiques d'opinion, les problèmes de l'individu traités par l'existentialisme, dont nous avons parlé précédemment, etc., etc. Dans chacun des cas, nos réserves à l'égard des conceptions philosophiques de ces théories étaient plus ou moins justifiées. Mais si la critique de principe était ainsi comprise qu'elle devait nier *tous* les problèmes soulevés par ces théories et ces méthodes, uniquement parce qu'ils reposaient sur des bases fausses, c'était là un grave malentendu qui se retournait violemment contre nous-même : il restreignait les possibilités de développement de notre propre théorie.

Le système marxiste est, de par ses fondements, « ouvert », c'est-à-dire qu'il juge nécessaire de soumettre à des révisions ses diverses affirmations, à la lumière des faits nouveaux et des découvertes. Il considère que la théorie est en développement constant et créateur. Le marxisme est toujours prêt — du moins dans ses principes — à absorber les faits nouveaux, les nouvelles découvertes, les nouvelles acquisitions de la pensée théorique, à les généraliser et — si besoin est — à modifier, à la lumière de ces généralisations, les thèses défendues jusque-là. C'est dans cet esprit qu'Engels disait en son nom et au nom de son grand ami, que leur théorie n'était pas un dogme, mais une méthode pour l'action. C'est précisément la raison pour laquelle il faut considérer

la déviation dogmatique du marxisme comme un révisionnisme *sensu stricto*, comme un révisionnisme du plus mauvais type, car il soumet à une révision constante la thèse fondamentale concernant le caractère *créateur* du marxisme, et en conséquence son caractère *scientifique*.

Il s'agit là de postulats de caractère non seulement théorique mais aussi pratique (du point de vue de la pratique du développement de la science marxiste). En développant le marxisme, en se préoccupant du développement constant et créateur de la pensée marxiste, il faut — bien entendu — puiser en premier lieu au riche trésor de la *pratique* du développement de la société, du développement de la science. Il faut constater nettement que la *pratique* largement comprise porte en soi la pratique du développement de la science également. Il ne fait de doute pour personne que, pour développer la théorie, non seulement on a le droit, mais on a le *devoir* de puiser aux nouvelles acquisitions théoriques d'un Einstein, d'un Planck, d'un Bohr, etc. Mais à celles-ci seulement? Et les branches de la science qui portent un caractère de classe très net sont-elles exclues *a priori?* Le problème est plus délicat, bien sûr. Il faut agir autrement. Mais qui peut s'arroger le droit de décider *a priori* qu'après Marx aucune de ces disciplines n'est susceptible de découvrir un *problème* réel, une solution positive de tel ou tel autre problème partiel? La pratique dit autre chose. Cette thèse ne découle pas de la compréhension créatrice du marxisme, mais d'une déformation dogmatique de sa pensée et de ses intentions. Une telle interprétation de l'attitude du marxisme à l'égard des autres tendances de la pensée ne peut avoir qu'une seule conséquence : l'appauvrissement de la pensée marxiste et, en définitive, l'affaiblissement de son influence sur les masses.

Cette dernière considération a une portée *politique* et est décisive pour les hommes politiques. La force d'attraction intellectuelle du marxisme, son caractère révolutionnaire scientifique a été — particulièrement dans les milieux intellectuels — l'un des atouts importants dans la lutte de classe. C'est là ce qui a attiré les meilleurs parmi les intellectuels et les a amenés au mouvement ouvrier. Cet atout, nous n'avons pas le droit de le perdre. Il a trop d'importance dans la lutte menée à l'heure actuelle également. Tout raidissement de la théorie, provoqué par le rétrécissement des horizons scientifiques, la chute dans le dogmatisme pour de prétendues raisons de « doctrines », enlève sa force d'attraction à

notre idéologie. Ne serait-ce que parce que nous ne répondons pas à des problèmes qui préoccupent les gens, et que nous les obligeons ainsi nous-mêmes à chercher des réponses dans d'autres systèmes théoriques. C'est d'autant plus dangereux que cela donne des arguments à ceux qui prétendent que notre théorie est « dépassée ». Nous en avons l'expérience, ne serait-ce que dans notre lutte contre notre propre révisionnisme.

Revenons, pour terminer, à la question que nous nous sommes posée au début : notre attitude met-elle en danger, en quoi que ce soit, la critique de principe ? Entraîne-t-elle dans une mesure quelconque un affaiblissement de la critique de l'idéologie étrangère? La réponse négative découle de tout notre raisonnement. Non seulement elle ne nous fait courir aucun de ces dangers, mais — au contraire — c'est sous cette forme seulement que le critique devient véritablement *effective*. Les grondements de la critique nihiliste ne sont pas une preuve de force mais une preuve de faiblesse. Ils viennent de la crainte de livrer un combat à découvert, avec pour toute arme des étiquettes idéologiques. Les expériences de ces dernières années ont prouvé la faiblesse et l'insuffisance de cette critique. Elles ont prouvé en même temps que dans la lutte idéologique, on ne peut être victorieux que si on livre un combat ouvert, si on parvient à *convaincre* l'adversaire à l'aide d'arguments valables. Sommes-nous en mesure de le faire? Bien sûr. Les fautes tactiques commises dans la lutte contre l'idéologie bourgeoise ont été causées, en premier lieu, par la conception fausse de la politique culturelle. Nous sommes suffisamment forts pour ne pas craindre le combat à découvert, pour ne pas craindre les nouveaux problèmes et ne pas avoir peur d'avouer que des problèmes ont été soulevés par l'adversaire, bien qu'il ne sache pas les résoudre convenablement. Alors seulement nous aurons les coudées franches pour combattre cet adversaire. Notre position dans cette lutte sera renforcée. C'est à ce moment-là seulement que notre critique de principe sera non seulement acerbe mais aussi efficace. Elle frappera à bon escient et — ce qui importe — elle aura de plus grandes chances de *succès* dans ce secteur si important de la lutte de classe, qu'est l'idéologie.

Adam Schaff

La traduction de cet article est dûe à la rédaction de la revue Perspectives Polonaises.

Adel Montasser

LA RÉPRESSION ANTI-DÉMOCRATIQUE EN ÉGYPTE

L'Égypte réelle, profonde, vit aujourd'hui derrière un véritable « mur de silence ». Une censure efficace, rigoureuse, implacable et bornée, protège les approches du pays, à la fois de l'intérieur (pour la consommation locale) et de l'extérieur (pour les journaux étrangers). Un appareil d'État véritablement écrasant, et en tout cas *hors de proportion* avec la puissance du mouvement populaire démocratique et progressiste, sature l'ensemble du pays, jour et nuit, d'une propagande centrée sur un certain nombre d'idées-forces, souvent fondées dans l'histoire des années récentes, mais aussi d'un nombre plus grand de sophismes, de préjugés, de fausses vérités. La technique, l'appareil, les hommes, sont d'inspiration nazie. La conjoncture historique est telle, cependant, qu'il a été possible à l'Égypte de se doter d'une certaine structure économique et politique, après avoir chèrement conquis son indépendance.

Vue de Paris, la situation est encore plus confuse. La grande presse ignore systématiquement les problèmes arabes, et l'Égypte, depuis Suez, est devenue maudite, après cent cinquante ans d'amitié, c'est-à-dire d'influence française et anglaise subies sous les régimes d'occupation et de force. Rien, dans la presse française, qui ressemble, fût-ce de très loin, à l'information des grands organes britanniques, du *Times* au *New Statesman*, en passant par l'*Observer*, le *Guardian* et l'*Economist*. Rien non plus qui fasse, à ce pays, devenu le premier en Afrique et dans le Proche-Orient et l'un des premiers dans le bloc afro-asiatique, la place qui est sienne dans des presses aussi diverses que celles de l'Italie et de

l'Union Soviétique, des États-Unis et de la Chine, de l'Allemagne Fédérale et de la République Démocratique Allemande.

Aucune information régulière; des spécialistes qui, trop souvent, nourrissent à l'égard de l'Égypte et des pays de l'Orient arabe un ressentiment qu'ils ne songent plus à déguiser; puis, de temps en temps, des bribes de phrases insolites — (je pense à ce « *Vive le doux Nasser!* », « *Vive Nasser, le plus doux des Arabes!* » diffusé par les soins de la U.P.I. et reproduit généreusement par les journaux à l'occasion de la visite du président Nasser en Grèce) — des nouvelles inexplicables, telle la nationalisation de la presse présentée par tel rédacteur comme une mesure de « socialisation », comme si la nationalisation de la « Reichsbank » ou la prise en main de la presse allemande par Goebbels étaient des mesures de gauche...

Le problème est au fond celui de la *vision* par l'Occident des anciens pays colonisés, « sous-développés », En d'autres termes : comment peut-on être Égyptien, en 1960 ?

Tel n'est pas cependant notre propos aujourd'hui.

Cette Égypte du silence est aussi celle de la douleur. Depuis 1952, sans discontinuer, plus même, depuis 1946, l'aile démocratique du mouvement national égyptien est persécutée, bannie la plupart du temps de la vie publique, ses dirigeants sont internés, emprisonnés, privés de travail. Depuis le 1er janvier 1959, cette répression a pris des proportions jamais vues auparavant. Des milliers parmi les meilleurs sont soumis à un régime d'internement d'une cruauté raffinée, la torture alternant avec les mauvais traitements et les périodes de calme apparent, afin de mieux venir à bout de la gauche égyptienne. Plusieurs sont morts. D'autres agonisent.

Qui sont ces hommes et ces femmes ? Quelles sont les raisons profondes de ce déchaînement de haine et de terreur contre ceux qui ont toujours été à la pointe du combat libérateur ? Que faire pour eux ? Comment expliquer la volte-face de Nasser contre la gauche, après Bandoeng et Suez, *malgré* Bandoeng et Suez ?

Autant de questions que nous voudrions éclaircir dans les pages qui vont suivre. Trois étapes :

a) Les années de préparation (1952-1955).

b) La période de Bandoeng (1956-1958).

c) Le tournant à droite (1959-1960).

Les années de préparation (1952-1955)

Sans reprendre en détail l'histoire du coup d'État militaire du 23 juillet 1952, nous voudrions en éclairer certains aspects insolites. Il sera possible de bien voir ensuite la nature de classe du régime nassérien, et de comprendre son attitude à l'égard de la gauche.

La date-clé de l'histoire égyptienne contemporaine n'est pas le 23 juillet 1952, mais le 26 janvier 1952. Le 26 janvier 1952, c'est-à-dire l'incendie du Caire. Le gouvernement au pouvoir était alors le Wafd de Moustapha El-Nahas et de Fouad Serag Eddine. Depuis 1919, le grand parti de Saad Zaghloul avait joué, en fait, le rôle d'une coalition électorale (c'est un peu le cas du Congrès indien), avec comme programme la réalisation des aspirations nationales — en fait celles de la bourgeoisie nationale, des classes moyennes, des villes et des campagnes — alors que la grande bourgeoisie terrienne, ralliée autour du palais, s'exprimait par voix du parti Libéral-constitutionnel, la grande bourgeoisie industrielle en formation ayant son propre parti, le parti Saadiste. A l'extrême-droite, des groupes fascistes : les « chemises vertes » de Ahmed Hussein, formé à Nuremberg, mais surtout les « Frères Musulmans » de Hassan El-Banna, dont les rapports avec le général Clayton, ci-devant conseiller « oriental » à l'ambassade britannique du Caire, furent déterminants, puisqu'ils mirent l'idéologie religieuse islamique des F.M. au service de la lutte menée par l'ensemble de la droite égyptienne et arabe, alliée aux Anglais, contre l'aile démocratique et progressiste du mouvement national.

Le Wafd de 1952 n'était plus celui de 1919. L'influence des grands terriens, et notamment du secrétaire-général, Fouad Serag Eddine, se faisait sentir dans la direction politique. Mais le parti devait tenir compte du bouillonnement des masses égyptiennes au lendemain de 1945. Les groupes marxistes notamment, qui avaient alors réussi à s'implanter sérieusement à l'Université et dans l'intelligentzia, et qui étaient les seuls à avoir un programme national et démocratique cohérent et constructif au lendemain de la dernière guerre, réussirent à s'allier durablement avec l'aile gauche du Wafd, dirigée par Aziz Fahmy, assassiné depuis par le palais, Ahmed Aboul-Fath, le rédacteur en chef du journal *Al-Misri*, en exil depuis 1954, le professeur Mohamed Mandour,

d'autres encore. Le résultat ne devait pas se faire attendre. Malgré la guerre désastreuse en Palestine — l'affaire tout entière ayant été conçue par les services secrets britanniques comme une gigantesque tentative de diversion du conflit central entre les Arabes et l'impérialisme britannique, en un conflit entre juifs et Arabes — le mouvement national et démocratique prit un élan nouveau en 1950, à la suite du triomphe électoral du Wafd. En octobre 1951, après d'infructueuses négociations, le gouvernement Nahas dénonçait au Parlement du Caire le traité de 1936. Aussitôt après, la guerilla commençait contre la base britannique du Canal, et, dans les villes du Delta, une véritable insurrection populaire armée était en gestation, communistes, progressistes et wafdistes de gauche contrôlant pratiquement la rue et le Wafd laissant faire, débordé, vieilli, face au Palais qui manœuvrait pour maintenir ses privilèges.

C'est ainsi qu'eut lieu l'incendie du Caire, le 26 janvier 1952. Des groupes d'incendiaires appartenant aux formations fascistes — Frères Musulmans, Chemises Vertes (devenues depuis peu le « parti socialiste »), « jeunesses de Mohamed », jeunesses du parti Nationaliste — des groupes de *lumpenproletariat*, encadrés par les jeunes de ces partis, se mirent en devoir d'incendier, en plein jour, le centre d'affaires et de tourisme de la ville. Les cadres supérieurs de l'armée, invités par le roi au palais d'Abdine, justifiaient l'inaction des forces armées, jusqu'à 5 heures du soir. Le chef de la police politique et les cadres de l'appareil de sécurité étaient eux aussi absents. Mais, le soir venu, Le Caire incendié et les grands magasins au pillage, tout rentrait dans l'ordre de la conspiration : état de siège, couvre-feu, renvoi du cabinet Nahas, suspension du Parlement et de la Constitution, internement de plusieurs centaines de militants de gauche, dissolution des groupes armés de résistance. Sept lampistes, arrêtés en plein pillage, se voyaient infliger de lourdes peines de prison, cependant que l'enquête officielle avec Ahmed Hussein, le chef du « parti socialiste », était brusquement classée sur ordre du procureur général, quelques mois après la venue de Nasser au pouvoir...

L'élan populaire devait cependant s'avérer beaucoup trop fort pour être endigué par le gouvernement Hilaly. Et c'est à la faveur de l'état de siège et du pouvoir royal moribond que le mouvement de l'armée prit le pouvoir, le 23 juillet 1952, s'avérant ainsi, historiquement, objectivement, comme l'héritier du 26 janvier. C'est

là un aspect des choses que l'on n'a pas suffisamment mis en lumière. Disons que c'est Gamal Abdel-Nasser, ministre de l'intérieur puis président du conseil, qui fit classer l'enquête sur l'incendie du Caire, libérer Ahmed Hussein, puis, devenu président de la R.A.U., ouvrir à nouveau l'instruction en janvier 1959 contre les sept lampistes, qui furent remis en liberté à leur tour, presque en catimini, à la suite d'une session-express des instances judicaires suprêmes...

Les premières mesures antidémocratiques ne se firent pas attendre. Ce sont les dirigeants syndicalistes, Khamis et El-Bakary, et non les grands terriens ni les hommes de l'ancien régime, qui furent exécutés les premiers par la junte militaire pour avoir dirigé, à Kafr El-Dawar, une importante grève qui eut de profonds retentissements dans la campagne avoisinante en automne 1952. L'état de siège est maintenu ; il devait continuer, après une courte pause de quelques mois, à l'occasion de la convocation en octobre 1957 du « Conseil de la Nation ». Communistes, progressistes et syndicalistes sont internés par centaines de 1952 à 1955. Contrairement aux promesses de la charte des « officiers libres », il n'est pas question de Constitution ni de Parlement. Les revendications démocratiques atteignent leur point culminant en mars 1954, mais la tentive est écrasée, le général Mohamed Neguib démis, Gamal Abdel-Nasser nommé président de la République, l'armée devenant ouvertement l'instrument et le bénéficiaire du pouvoir. Simultanément, Nasser sévissait contre la résistance larvée des grands terriens, mais dans le seul cas du gamin Lamloum. La réforme agraire de 1952 avait pour but, tout en préservant la grande propriété foncière jusqu'à 200 feddans, d'amener l'aile terrienne de la grande bourgeoisie égyptienne à réorienter ses capitaux en direction de l'industrie. En politique extérieure, l'Égypte regardait du côté de Washington. Le gouvernement Nasser, nationaliste et anticommuniste, pro-américain, comptait sur l'allié américain pour contrebalancer la présence britannique. L'accord sur l'évacuation était signé en 1954, et Gamal Abdel-Nasser récoltait ainsi les fruits de toutes les luttes passées du peuple égyptien, dont l'histoire — soit dit en passant — est passée sous silence ou complètement tronquée, et notamment entre 1919 et 1952. La gauche demeurait cependant influente et active, quoique fortement atteinte à la fois par ses divisions intestines et par la répression continue. Plusieurs jour-

naux la représentaient : *Al-Malayin*, organe d'une fraction qui voyait en Nasser le représentant de la bourgeoisie nationale, prélude au socialisme; *Al-Kateb*, organe du mouvement de la paix; *Actualité*, hebdomadaire progressiste en langue française à forte diffusion, sans parler de la presse et des publications clandestines. Les communistes demeuraient influents au sein du mouvement syndical. En général, la lutte contre l'occupation ne permettait pas à Nasser de justifier une offensive en règle contre les forces de gauche, les seules véritablement militantes dans la lutte contre l'impérialisme. D'autant plus qu'il avait été amené, dès 1954, à détruire l'appareil politico-militaire des « Frères Musulmans », prêt à prendre la succession du régime militaire si les choses se gâtaient avec Londres.

Deux éléments nouveaux devaient cependant précipiter la rupture — temporaire — avec l'Occident. En 1954, John Foster Dulles refusa d'équiper l'Égypte en armes modernes, afin de faire équilibre à Israël. Abdel-Nasser y vit le signe le plus certain du double-jeu américain, et décida de chercher ailleurs. Fin 1954, début 1955, la Grande-Bretagne mettait sur pied l'alliance du « pacte de Baghdad » (Irak, Jordanie, Pakistan, Iran, Turquie, Grande-Bretagne, avec, plus tard, les États-Unis comme observateur). Du coup, les dirigeants égyptiens se sentirent directement visés. Non seulement on leur refusait l'instrument de leur force (et de leur pouvoir), les laissant dangereusement démunis face à Israël, mais encore on implantait dans le Proche et le Moyen-Orient un appareil militaire dominé par les Anglo-Américains et dont ils s'étaient exclus eux-mêmes.

Période de flottement, de recherche. Nationaliste et anti-démocratique, la junte militaire, orientée dès l'abord vers l'industrialisation, cherchait une représentativité sociale cohérente et une politique qui en serait la manifestation extérieure.

La période de Bandoeng (1956-1958)

Amené ainsi, à son corps défendant, à se dissocier de l'Occident, des États-Unis notamment, Gamal Abdel-Nasser ne pouvait refuser les alliances nouvelles qui s'offraient à lui. Il faut se rendre compte que la junte militaire était alors, au lendemain de mars 1954, profondément impopulaire en raison précisément de sa haine de la démocratie et de ses tractations avec l'impérialisme. La menace

était double : de l'extérieur, la nouvelle alliance militaire du « pacte de Baghdad », sans parler d'Israël; à l'intérieur, l'opposition de la gauche, de la bourgeoisie nationale ci-devant wafdiste, de l'extrême droite fasciste des F.M., des partisans du général Neguib dans les cadres de l'armée.

Les années 1955-1956 devaient marquer le tournant du régime.

Le 10 avril 1955, Gamal Abdel-Nasser se rend à la Conférence afro-asiatique de Bandoeng. On a su depuis l'influence exercée sur lui, alors, par Chou En-Lai. Il se rallie aux principes du « panshila » conjointement élaborés par Nehru et Chou En-Lai en 1955. Il découvre la réalité des pays colonisés ou ex-colonisés, et décide d'en être le héraut en Afrique et dans le Proche-Orient, s'assurant ainsi une marge de manœuvre et des appuis notables à l'O.N.U. et dans ses rapports avec les pays impérialistes. Le jour même de son départ, cependant, il fait arrêter plusieurs dizaines de personnalités de gauche, qui iront rejoindre, au bagne d'Abou Zaabal, leurs camarades déjà détenus depuis des années. De retour en Égypte, Abdel-Nasser accentue le cours nouveau de sa politique. Il décide d'accepter l'offre d'armes tchèques, commence à réorienter ses exportations de coton vers l'U.R.S.S., la Chine et la Tchécoslovaquie, parle de coexistence pacifique, promet même une Constitution et un Parlement. De janvier à juin 1956, il remet en liberté les 250 détenus d'Abou-Zaabal. En juillet 1956, pour l'anniversaire du Coup d'État, il promulgue la Constitution de la République d'Égypte, autoritaire, de type présidentiel, basée sur le parti unique de l'Union Nationale, mais qui contenait aussi plusieurs dispositions valables, notamment sur le plan des droits sociaux.

Un référendum écrasant consacre Gamal Abdel-Nasser président de la République d'Égypte et adopte la Constitution. Le 20 juillet, les États-Unis et la Grande-Bretagne annoncent leur décision de ne plus financer le Haut-Barrage « *Sadd el-Aali* ». Le 26, l'Égypte riposte en nationalisant le Canal de Suez. Les préparatifs des puissances impérialistes redoublent d'intensité. Partout, on sent l'agression imminente. Les fonds égyptiens sont gelés, les escadres s'apprêtent à appareiller, l'état-major conjoint se concerte. Le nouveau cours adopté par Nasser depuis Bandoeng lui permet de compter sur un soutien populaire important. La sympathie générale, encore réticente et douloureuse, entoure ses timides ouvertures vers une forme limitée de démocratie à l'intérieur et

applaudit sa politique extérieure, enfin conforme à la volonté de la nation. Faisant preuve d'une grande maturité politique et d'un dévouement plein d'abnégation pour les intérêts de l'Égypte, les détenus politiques de gauche prennent sur eux d'apporter leur appui au gouvernement dès novembre 1955; sous leur influence, les organisations communistes de l'extérieur prennent peu à peu des positions similaires, et, en juillet 1956, leur ralliement va permettre au président Abdel-Nasser de proclamer la formation de l'armée de libération, composée de volontaires, le 9 août 1956, sans craindre la rue. Communistes et progressistes en sont bientôt les cadres et les inspirateurs, et les jeunes officiers patriotes se sentent enfin délivrés de leur mauvaise conscience. Le 26 octobre, l'agression anglo-franco-israélienne contre l'Égypte a lieu. L'armée en déroute, sous l'impact de l'aviation et de la flotte anglo-française, trouve le peuple mobilisé dans les rues du Caire, d'Alexandrie et des villes du Delta. C'est ce qui va permettre à l'Union Soviétique de lancer son fameux ultimatum, aussitôt suivi, le 6 novembre, de la décision de cessez-le-feu du Conseil de Sécurité.

Scellée dans le sang, à l'heure du plus grand péril, l'alliance tacite entre le mouvement de l'armée et la gauche égyptienne devait bientôt s'amplifier. Le gouvernement crée le quotidien du soir *Al-Missaa* qui, sous la direction du major Khaled Mohieddine, jadis exclu du « Conseil de la Révolution » pour ses opinions progressistes, va permettre à toutes les tendances démocratiques, du centre à l'extrême-gauche, de s'exprimer légalement, sous le manteau de la censure d'État. Rapidement, ce journal devient le cerveau de la vie publique égyptienne et le point de ralliement de la pensée marxiste égyptienne et arabe. Des maisons d'édition sont créées, après les persécutions qui avaient tari la source des publications de gauche de l'époque 1944-1946 et 1950-1952 : *Dar al-Nadim*, *Dar al-Fikr*, *al-Dar al-Misriyya lel-Koutoub*, *al-Mouassassa al-Kawmiyya lel-Nachr wal-Tawzie*, *Dar el-Dimokrateyya al-Gadida*, *Dar al-Salam*, d'autres encore. D'innombrables brochures, certes, mais aussi plusieurs ouvrages de grande valeur donnent au socialisme égyptien les éléments de sa pensée propre, de sa propre analyse de la réalité égyptienne. Dans les autres journaux, et notamment à *Al-Goumhouriya* et à *Al-Chaab*, de nombreux publicistes de gauche épaulent le travail d'équipe de *Al-Missaa*. A la radio, et notamment au nouveau « deuxième programme » culturel, les penseurs et les écrivains de gauche

fournissent un travail de premier plan, qui vient se fondre dans le courant général libéral et ouvert à gauche de l'intelligentzia égyptienne. Enfin, et ceci est capital pour qui connaît l'histoire du mouvement communiste en Égypte, les trois grandes organisations communistes égyptiennes fusionnent en 1958 pour former le Parti communiste égyptien.

Les développements sur le plan de l'État ne sont pas moins importants. L'agression impérialiste durcit à bon droit le nationalisme nassérien. Elle l'assure, certes, de la neutralité bienveillante d'une partie importante de la bourgeoisie nationale, qui ne se console pourtant pas d'avoir perdu le libéralisme du Wafd. Mais, surtout, elle lui fait clairement comprendre que la structuration économique du régime après Suez n'est guère possible sans donner la priorité à l'industrialisation, et en premier lieu à la création d'une base d'industrie lourde, condition de l'indépendance politique et militaire, ce que la gauche n'avait cessé de proclamer depuis 1944. Mais la grande bourgeoisie industrielle hésite encore, effrayée par Suez. Il faut donc que l'État prenne l'initiative. Les nationalisations des avoirs et des sociétés étrangères se succèdent : banques, assurances, sociétés industrielles, sociétés commerciales. Dès lors, le groupe Misr, le plus puissant de la finance et de l'industrie éguptienne, prend place aux côtés du gouvernement, et de l' « Organisme Économique » comme gérant du patrimoine hier encore exploité par les puissances étrangères. Le groupe Abboud puis l'ensemble de la « Fédération de l'Industrie » suivent. Le ton est à l'alliance armée-industrie, pour faire face, et conduire le peuple en armes, dangereusement. De plus en plus, la politique de la junte militaire apparaît aux grands industriels et banquiers monopolistes comme conforme à leurs intérêts, encore que le front national tacite avec la gauche les inquiète fortement. Mais à qui se fier, si ce n'est à l'armée, seule capable de contrebalancer la « menace » socialiste ?

Le 18 mai 1957, les élections ont lieu, qui vont installer un « Conseil de la nation » où les différentes sections de la bourgeoisie égyptienne pourront se faire entendre. En décembre 1957-janvier 1958, la « Conférence de Solidarité des Peuples Afro-Asiatiques » se tient au Caire, déclenchant un mouvement d'enthousiasme qui inquiète les autorités. Au Conseil de la Nation, les questions et les interpellations se succèdent, souvent peu conformes aux prévisions du gouvernement. Début 1958, une véritable unani-

mité se fait, à la fois dans la presse gouvernementale et au parlement, contre la nouvelle loi qui entendait faire de l'Université une véritable caserne. Nasser donne l'ordre formel de s'incliner. Deuxième alerte : un député interpelle le ministre de l'Intérieur sur les camps d'internement et dénonce le régime policier. La presse manœuvre pour élargir le débat. Nasser sent que l'influence grandissante de la gauche n'est plus limité aux seuls cercles de gauche. Il voit son appareil de propagande — la presse, la radio, l'Université, l'édition — sous l'influence des marxistes. Malgré la marge très étroite que l'État leur consent, ceux-ci, les seuls à être dotés à la fois d'une *philosophie* et d'une *expérience politique* suffisamment longue — depuis que la bourgeoisie nationale à été écartée et démoralisée en 1952-1954, et que les Frères Musulmans ont été démantelés en 1954 — sont les seuls à constituer un pôle d'attraction idéologique et politique suffisamment cohérent pour constituer, un jour, une véritable force politique autonome capable — en d'autres termes — de constituer une équipe de remplacement.

Tels sont les arguments que font valoir les hommes de droite, porte-parole de la grande finance, notamment Zakaria Mohieddine, ministre de l'Intérieur, et Abdel-Latif Boghdadi, vice-président de la République.

Presque au même moment, la Révolution en Irak, déclenchée avec la violence que l'on sait le 14 juillet 1958, venait illustrer avec force la signification exacte de l'alliance armée-communistes et proposer aux peuples arabes un *autre* modèle de révolution de libération nationale, un modèle *national-démocratique.* Les partis démocratiques irakiens se voyaient octroyer une grande liberté d'action et notamment ceux qui avaient été jusque-là bannis et persécutés (P.C.I., parti démocratique Kurde). Cette révolution, saluée tout d'abord par Nasser comme le pendant du 23 juillet égyptien, ralliait bientôt les sympathies ardentes des libéraux et des progressistes égyptiens et réveillait dans la bourgeoisie nationale égyptienne la nostalgie de ce qui aurait pu être. Pour la première fois depuis 1952, la thèse de Nasser selon laquelle on ne pouvait défendre les conquêtes de la révolution de libération nationale que par la dictature, en l'occurrence celle du mouvement de l'armée, pour la première fois cette thèse se voyait disputer le terrain, par une autre thèse, une autre expérience *concrète,* celle de l'Irak. Du coup, la révolution du 14 juillet 1958 se voyait

muée, objectivement, en rivale, en modèle rival, du coup d'État du Caire, menaçant ainsi le régime nassérien par le dedans.

Troisième élément nouveau : l'unité de la Syrie et de l'Égypte dans le cadre de la République Arabe Unie, le 1er février 1958. On se souviendra que cette unité a été l'œuvre du parti socialiste de la Renaissance Arabe « Baath » qui avait supplié Nasser de prendre en mains la Syrie, pour la sauver du péril communiste, le P.C. syrien de Khaled Bakdache devant, selon les « Baathistes », devenir l'arbitre du parlement après les élections de juillet 1958. L'unité devait se révéler lourde de problèmes. L'abolition des partis et de la Constitution, l'imposition de l'état de siège, l'implantation de l'appareil policier et militaire nassérien, puis, à la faveur de cette protection, la pénétration de toutes les branches de l'économie syrienne, et notamment de la banque, du commerce extérieur et de l'industrie, par le groupe Misr et les grandes sociétés égyptiennes, suivies de près par l'« Organisme Économique » — autant de griefs aux yeux de la bourgeoisie nationale syrienne, qui venait ainsi rejoindre l'opposition des syndicats et de la gauche, dont la conception de l'unité arabe était celle d'une *fédération démocratique*, respectant les particularités nationales de chaque peuple. L'opposition à l'« impérialisme égyptien », comme on dit à Damas et à Alep, était d'autant plus grave qu'elle se mit à regarder en direction de Baghdad au lendemain de la prise du pouvoir par le général Kassem. 800 kilomètres de frontières communes syro-irakiennes ont toujours fait de ces deux pays une entité économique où la bourgeoisie mercantile d'Alep trouvait son compte. Désormais, il lui fallait se passer du marché irakien, sur l'ordre du Caire, soucieux d'annexer économiquement le marché syrien. On comprend que l'expérience de la révolution nationale-démocratique en Irak ait eu, et continue d'avoir, un si profond retentissement en Syrie. Nasser y vit une menace de sécession, et donc une rupture de la R.A.U., d'autant plus que les dirigeants irakiens, Kamel el-Jaderji président du parti national-démocrate notamment, avaient refusé l'unité avec la R.A.U. et proposé une fédération de type démocratique.

Pour tout dire, le mouvement du nationalisme arabe, dont Nasser s'était voulu le héraut, lui posait en retour et dans les deux pays arabes les plus importants du Proche-Orient — Irak et Syrie — des problèmes fondamentaux touchant à la nature même de son pouvoir.

L'année 1958 est celle où se posent ces trois problèmes politiques de première importance pour comprendre l'évolution du nassérisme par la suite : inquiétude grandissante devant l'influence de la gauche égyptienne; menaces de rupture de l'unité avec la Syrie; apparition dans l'Orient arabe d'un pôle d'attraction national-démocratique.

Face à ces menaces, quelle est l'attitude de la gauche égyptienne ?

L'initiative de l'appui politique conditionnel au président Nasser — appui de la politique extérieure en réclamant la restauration de la démocratie à l'intérieur — avait été pris, fin 1955, par l'organisation « *Avant-garde des ouvriers* », plus tard « *Parti communiste égyptien ouvrier et paysan* »; le « *Parti communiste unifié* » devait se rallier à cette attitude au début de 1956; enfin le « *Parti communiste égyptien* » s'alignait en été 1956. Depuis, le « *Parti communiste unifié* » en était venu à une attitude droitière, exemplifiée notamment par le groupe de la maison d'éditions *Dar el-Fikr*. Mais l'unité des trois partis dans le P.C.E., en 1958, assurait la prééminence aux thèses de l'appui conditionnel, d'autant plus que la liquidation de la démocratie syrienne, des vestiges du parlementarisme dirigé en Égypte, ainsi que la nouvelle expérience irakienne, venaient solliciter un durcissement de la part des communistes et progressistes égyptiens.

Tout au long de 1958, le souci constant de la gauche est celui de sauvegarder les acquisitions de la lutte de libération nationale, et tout d'abord la politique de neutralisme positif et d'amitié avec les pays socialistes, condition de l'indépendance nationale face à l'hostilité des impérialistes. La critique se fait modérée et constructive, attirant l'attention du gouvernement sur les aspects négatifs de sa gestion dans tel ou tel domaine, au nom de l'intérêt national et populaire. Pas de campagne systématique d'opposition. Une polémique courtoise et parfois ferme, et beaucoup de travail constructif. Les « *docteurs* », comme les appelle Nasser, mettent au point et publient de nombreuses études, projets, plans, dans un grand nombre de domaines de l'économie et de la culture, sans parler de leur action politique.

Dès l'automne 1958, cependant, les premiers signes de la répression se manifestent : arrestation de plusieurs dirigeants syndicalistes influents; reprise des procès contre les communistes; durcissement de la censure sur la presse et l'édition; plus grave encore

était la remise en liberté des « Frères Musulmans », et le pacte conclu, fin 1958, avec leurs dirigeants pro-nassériens, afin de les remettre dans le jeu politique, mais seulement dans le cadre de l'Union Nationale, et sans leur permettre une existence autonome.

L'heure était au renversement des alliances. Manifestement, Nasser allait prendre le virage de Chiang Kai-Chek en 1927.

Le tournant a droite (1959-1960)

Il fallait trouver un prétexte, plus même : préparer l'opinion publique à voir les plus fermes soutiens de la politique d'indépendance nationale et de progrès, — dont un grand nombre avaient conquis par ailleurs l'estime et le respect de larges secteurs en Égypte et dans les pays arabes, — dénoncés comme traîtres.

En réalité, la nature de classe du pouvoir nassérien, surtout depuis les événements de 1955-1956, ne pouvait que le pousser dans la voie qu'il a finalement choisi d'adopter en janvier 1959. L'unité avec la Syrie avait servi de tremplin à une propagande effrénée pour le « nationalisme arabe », conçu à la fois comme idéologie et comme programme politique. Comme *idéologie*, c'est-à-dire comme rejet formel à la fois de la culture occidentale, derechef et dans son intégralité « impérialiste », et du marxisme « oriental » athée et totalitaire, tous deux « étrangers » au corps de la *umma* arabe, dont le seul Islam pouvait constituer l'armature philosophico-politique. Comme programme *politique*, c'est-à-dire comme cadre d'expansion du grand capital égyptien sur l'ensemble du marché arabe, et comme cadre de récupération par ces mêmes forces des ressources pétrolières situées dans les pays arabes périphériques, pour le plus grand malheur de l'Égypte en proie à la surpopulation.

Il était dès lors aisé de dénoncer la gauche égyptienne comme ennemis de la *umma* arabe et islamique, de l'espace vital nassérien. Ennemie sur le plan idéologique, le marxisme internationonaliste et athée étant un corps étranger au pays. Ennemie sur le plan politique, puisqu'elle s'opposait à l'expansionnisme impérialiste du grand capital égyptien. Ennemie de classe à l'intérieur, puisqu'elle ne cessait de défendre les intérêts des classes populaires contre l'exploitation effrénée qui se déroulait désormais derrière

le voile de l'autorité et de la dictature militaire, et de réclamer une constitution démocratique, un parlement et le fonctionnement libre des partis politiques et des syndicats, au moment où Nasser se sentait menacé par le triple danger que nous disions plus haut, — notamment par l'apparition de l'Irak et la désaffection de la Syrie aux marches nord de la R.A.U.

Le signal est donné le 24 décembre 1958, par le discours incendiaire du président Gamal Abdel-Nasser, à Port-Saïd, haut-lieu du front national anti-impérialiste de 1956-1958. Pour la première fois, Nasser attaquait ouvertement et solennellement les communistes arabes, agents de l'impérialisme, puisque leurs demandes impliquaient la restructuration de la R.A.U. sur des bases fédérales et donc le démantèlement de la forteresse du nationalisme arabe. Mais il attaquait aussi l'Irak de Nassem, accusé de couvrir les communistes « agents de Moscou ». Ce faisant, Nasser se faisait le champion de l'anti-communisme aux yeux de l'Occident, reprenant ses thèmes de 1952-1955, un instant camouflés par l'impérieuse nécessité qui devait lui imposer le « nouveau cours » de Bandoeng.

Le 1er janvier, en pleine nuit du réveillon, 280 dirigeants et cadres du P.C. égyptien étaient arrêtés. L'équipe de rédaction de *Al-Missaa* fait alors savoir à Nasser qu'elle continue d'appuyer la politique générale de l'État, mais qu'elle refuse d'attaquer l'Union Soviétique, l'Irak et les communistes arabes. Nasser fait dire qu'il souhaite conserver ce journal comme carte de réserve, en cas de nouveau changement tactique. En janvier-février 1960, le Deuxième Bureau égyptien prépare la contre-révolution militaire en Irak. Ce sera le coup d'État avorté du colonel Chawaf à Mossoul, en mars, sous la protection du colonel Aref, alors vice-président du conseil. Les tribus Chamar à la frontière syro-irakienne, les partisans du « *Baath* » irakien, les réseaux de l'ancien régime de Noury El-Saïd, devaient donner l'appoint et faire la preuve de l'unanimité pro-nassérienne. Mais, en quelques heures, le peuple de Mossoul, mobilisé par les communistes, et l'aviation irakienne, brisent dans l'œuf la tentative de Chawaf. Les cadres de la contre-révolution sont massacrés, mis en jugement, détruits. L'Irak peut respirer. Et Nasser compte ses morts.

Alors se déchaîne, en Égypte et en Syrie, la plus grande opération de répression contre la gauche jamais vue en pays arabe. Les 12-13 mars, l'équipe de *Al-Missaa* est limogée. Dès le 20 mars,

plusieurs milliers de communistes, progressistes, syndicalistes sans parti, démocrates de gauche, libéraux, sont arrêtés et parqués dans des bagnes en plein désert, tel celui de Maharik dans l'oasis de Kharga. Dans les villes, la campagne de haine bat son plein, et des funérailles silencieuses parcourent les grandes artères pour mobiliser la foule autour des victimes du communisme, du sionisme et de l'impérialisme. *Tod dem marxismus!* devient le cri de guerre, d'une guerre qui se veut « *djihâd* », guerre sacrée de l'Islam contre les agents de l'étranger. Nasser perd toute mesure et attaque violemment l'U.R.S.S. dans ses discours publics. Dans les prisons et les bagnes, près de 6.000 personnes sont soumises aux traitements les plus cruels, fouettés, battus, torturés, réduits à une ration alimentaire de 5 piastres (0,70 nouveau franc) par jour, isolés du monde, sans courrier, sans lecture, sans visites, sans soins médicaux. Au camp de Fayoum, un tortionnaire d'élite, le lieutenant Helmi Issa, s'acharne sur les détenus. Au bagne de Maharik, en plein désert, les lieutenants Ali Belal et Hassan Khalil se signalent. Souvent, des détenus sont flagellés quinze jours de suite. Pour la première fois depuis 1924, quand Antoun Maroun, secrétaire-général de la Fédération des Syndicats égyptiens, mourut en détention, des hommes de gauche meurent sous la torture. C'est l'ouvrier Mohamed Osman, que la police nie avoir arrêté, puis le Dr Farid Haddad, médecin connu du Caire, suivi d'un lieutenant de l'armée. En mars, l'ingénieur Fawzi Habachi, Ali Bayoumi et Chawki, meurent à leur tour sous la torture. En Syrie, quatre détenus sont assassinés de la même façon, et les services secrets nassériens font arrêter Farajallah El-Helou, secrétaire du P.C. libanais, lui aussi torturé sauvagement, encore que sous un nom d'emprunt. Le 27 août, on annonçait, de Londres, l'assassinat de M. Rouchdy Khalil, lui aussi torturé à mort.

Depuis, Nasser, désormais champion de l'anti-communisme dans le monde arabe, opère un tournant à droite dans le domaine de la politique étrangère; les relations se rétablissent avec Londres, mais c'est au rapprochement avec les États-Unis que s'emploie Le Caire. Des prêts américains, allemands, italiens, japonais viennent contrebalancer les effets des nouveaux rapports économiques noués à partir de 1955 avec les pays socialistes. Mais il demeure que c'est l'Union Soviétique qui finance le Haut-Barrage d'Assouan, que les pays socialistes sont les principaux acheteurs du coton égyptien, que l'industrie moyenne et lourde égyptienne

s'édifie avec des fonds, des machines et des techniciens des pays socialistes, que les forces armées égyptiennes, après Suez, sont armées et équipées par la Tchécoslovaquie. Malgré la campagne de haine, l'opinion publique égyptienne demeure *profondément* attachée à l'amitié entre l'Égypte et les pays socialistes. Tout ceci contraint Nasser à une extrême prudence tactique, d'autant plus que l'Occident ne semble pas modifier fondamentalement son attitude à l'égard de la R.A.U., toujours en flèche sur le plan du nationalisme anti-impérialiste.

Sur le plan intérieur, les contradictions syro-égyptiennes passent au premier plan, s'enveniment, menacent l'unité de la R.A.U. Le « Baath », champion de l'unité, est suspect de crypto-démocratisme. Le vice-président de la République, Akram Hourani, suivi de quatre ministres baathistes, démissionne en janvier 1960. En avril, deux autres ministres, les colonels Nafoury et Abdel-Krim, partent à leur tour. Il ne reste plus désormais qu'un seul ministre syrien au gouvernement central, et la tournée de Nasser en Syrie, en février 1960, lui montre qu'il n'est plus un seul homme politique syrien qui accepte de collaborer à l'œuvre de destruction de l'indépendance syrienne qui se déroule depuis 1958, sous le couvert de la R.A.U. Les manifestations d'hostilité se multiplient dans les villes de Syrie contre le *nouvel impérialisme.* Au Caire, Nasser s'occupe de rebaptiser son appareil et son régime. La prise en main par les monopoles de l'appareil d'État, l'identification de la junte militaire et du grand capital est désormais appelée *social-démocratisme coopérativiste.*

Dans les camps, les meilleurs et les plus connus parmi les syndicalistes, écrivains, journalistes, étudiants, intellectuels, militants paysans, connus pour leur activité au service de la cause nationale, de la paix, du progrès, sont livrés aux tortionnaires. Le silence se fait, le silence qui tue mieux que la torture. Le silence dans la presse d'Égypte bien entendu, sauf une fois quand il fut décidé d'annoncer les procès d'Alexandrie (les 62, puis les 48, tous condamnés depuis à de très lourdes peines de travaux forcés). Mais aussi le silence d'une grande partie de la presse occidentale — la gauche égyptienne n'est-elle pas responsable de Bandoeng et de Suez ? Au surplus, comment peut-on être de gauche dans un pays sous-développé ? — et d'une partie de la presse socialiste, tenue au « réalisme » qui régit les rapports entre États. La Bulgarie et la Chine font cependant exception.

Le cas du Dr Farid Haddad montre bien la véritable nature du nassérisme sur le plan intérieur. Docteur en médecine, spécialisé en médecine interne, le Dr Farid Haddad dirigeait une polyclinique pour les ouvriers dans le quartier populaire de Choubrah, en plus de sa clinique d'Héliopolis, dans la banlieue résidentielle au nord du Caire. Le 20 novembre 1956, les officiers de la police politique perquisitionnent chez lui, sans résultat. Il est arrêté, *pour quelques heures* dit-on. Le 26 novembre, Mme Ada Haddad est convoquée par la police. Un officier lui montre du doigt un cercueil plombé et scellé et lui dit : « *Voici ton mari, qui est mort d'un arrêt du cœur. Nous t'avons convoquée pour te demander dans quel cimetière tu désirais qu'il soit inhumé afin que nous assurions son enterrement.* » Malgré ses supplications, Mme Haddad ne peut obtenir l'autorisation de faire pratiquer une autopsie. Elle doit suivre le cercueil jusqu'au cimetière le plus proche, le cortège entouré par des policiers armés de mitraillettes. Jusqu'à la mi-janvier 1960, la tombe de Farid Haddad est continuellement gardée par des policiers en armes; personne ne peut s'en approcher sauf sa femme et ses très proches parents. L'Ordre des Médecins égyptiens et la communauté protestante d'Égypte ont tous deux protesté auprès de Nasser contre ce crime.

Une autre tragédie récente a mis en deuil le mouvement national et démocratique. Le 1er janvier 1959, Chohdi Attia El-Chafei était arrêté, au cours de la première vague de répression. Né en 1911, licencié de philosophie (Le Caire), puis Master of Arts (Exeter), Chohdi Attia El-Chaféi avait été tout d'abord professeur de philosophie dans les lycées égyptiens, puis inspecteur d'anglais au ministère de l'Instruction Publique. En 1944, il fonde la *Maison des Recherches Scientifiques*, principal centre politico-culturel où se forment les cadres du marxisme égyptien. En 1945, il publie, avec l'un de ses collègues, *Nos aspirations nationales*, qui devient la charte des progressistes égyptiens au sein du mouvement national. Rayé des cadres du ministère en 1946, il devient directeur de l'hebdomadaire progressiste *Al-Gamahir* en 1946-1947 et en fait le premier organe de masse de gauche dans l'histoire égyptienne. En 1947-1948, il prend la tête d'un mouvement d'épuration et de rénovation du mouvement communiste égyptien. Il formule la théorie du parti de la classe ouvrière contre les conceptions droitières et liquidatrices, et travaille à épurer la plus grande des organisations communistes

en vue de préparer l'égyptianisation et l'unification du mouvement communiste égyptien.

Arrêté en 1948, il est condamné à sept ans de travaux forcés. Au bagne de Tourah, son attitude exemplaire et courageuse force le respect des criminels de droit commun qu'on lui impose comme compagnons. En 1955, il est remis en liberté et placé sous surveillance policière. Il collabore aux premiers numéros du journal *Al-Missaa*, et publie un ouvrage important, *L'évolution du mouvement national égyptien* (*1882-1956*), en 1957. Il joue un rôle important dans l'organisation de la résistance populaire contre l'agression anglo-franco-israélienne de Suez. Plusieurs manuscrits sont repris et mis au point, en attendant d'être publiés : un manuel de philosophie marxiste sous forme de dialogues, un essai sur la pénétration américaine au Moyen-Orient; il dirige en même temps un bureau de publications et de traductions.

En 1958, l'unification des trois organisations communistes et la fondation du nouveau parti communiste égyptien porte Chohdi Attia El-Chafei au comité central, puis au bureau politique du parti. Il est arrêté le 1er janvier 1959. En prison, il rectifie son orientation politique des années 1958-1959, droitière vis-à-vis du gouvernement Nasser, et se rallie à la ligne officielle du parti. Il devient rapidement l'âme de la résistance aux tortionnaires dans les très dures conditions que l'on sait. Inculpé dans le procès d'intention dit « des 48 » d'Alexandrie, il est condamné en juin 1960 à une lourde peine de travaux forcés. Transféré au bagne d'Abou Zaabal, il est soumis, dès son arrivée, à une séance de tortures à laquelle préside le major Hassan Mounir, commandant du bagne, assisté des lieutenants Marei Younès et Abdel-Latif Rouchdy. Les tortionnaires s'acharnent sur l'homme qui leur semble être l'un des dirigeants les plus efficaces de la gauche égyptienne. Chohdi Attia El-Chafei, affreusement mutilé, succombe le 15 juin 1960. Malgré les tentatives du major Mounir pour étouffer l'affaire, le parquet militaire a ouvert une enquête, et le gouvernement s'est vu contraint de présenter des excuses à la famille du défunt. Vers le 20 juin, le père de Chodhi pouvait même publier une notice nécrologique dans le quotidien *Al-Akhbar*, dans laquelle il est dit que Chohdi est mort en héros. Un poème de circonstance a également été autorisé par la censure, visiblement prise de court.

Amis et ennemis, partisans et adversaires, tous s'accordaien

pour reconnaître en Chohdi Attia El-Chafei l'une des plus belles figures du marxisme égyptien et arabe. Une très vaste culture doublée d'un humour vif et perçant, un esprit synthétique et conciliateur qui secondait une très grande fermeté de principes, une ouverture à tout et à tous, une immense curiosité, une authentique connaissance du monde paysan dont il était issu et dont il ne s'était jamais coupé, le courage, la modestie, l'optimisme et la maturité de l'âge relativement avancé parmi les cadres du marxisme égyptien, mais, par-dessus tout, une très profonde humanité, un refus de tout schématisme, un magnétisme exceptionnel — tout concourait à faire, de cet homme qui n'est plus, un maître et un dirigeant de tout premier plan. Ceux qui ont travaillé auprès de lui et lutté pour que vive l'avenir du peuple égyptien savent qu'ils viennent de perdre l'un des fils les plus authentiques de la terre millénaire d'Égypte.

Quant aux procès d'Alexandrie ils ont été des procès d'intention, d'opinion. Trois questions :

— *Quelles sont tes opinions politiques?*
— *Quel est le degré de ton admiration pour l'U.R.S.S.?*
— *Que penses-tu du Mouvement mondial de la paix?*

Huis-clos. Pas d'avocats. Condamnations prononcées après un nombre minimum de séances par un tribunal militaire spécial qui juge à la fois selon la loi anticommuniste et des considérations spéciales. Aucun pourvoi possible en cassation. Puis, à nouveau, la torture au bagne.

De nombreuses organisations et personnalités ont protesté, soit pour l'ensemble des détenus, soit pour telle ou telle catégorie. Notons, entre autres : La Ligue internationale des droits de l'homme de New York et de Paris; l'Association Internationale des Juristes Démocrates; la C.G.T. et les organisations démocratiques françaises, le Secours Populaire Français, le comité de coordination des syndicats d'Irak, les partisans de la paix en Syrie, au Liban, en Jordanie, au Soudan, en Arabie Séoudite, en Irak; le comité de défense de la femme libanaise, de l'Ex-Service Movement for Peace en Angleterre, l'Union des Femmes Italiennes; la Fédération Internationale Démocratique des Femmes, l'Organisation Internationale des Journalistes, l'Association du Clergé Socialiste britannique, la Fédération Syndicale Mondiale, etc.

Il est important de noter que, loin d'ignorer ces protestations, le président Nasser marque les coups, se défend, répond. Contrairement à ce que pensent certains, c'est en déchirant la conspiration du silence, en attaquant les tortionnaires, en parlant haut et clair, en faisant appel à la conscience mondiale, qu'on peut espérer sauver les démocrates et les progressistes égyptiens, menacés dans leur existence même.

C'est en les sauvant qu'on assure la relève et l'avenir. Ces hommes et ces femmes constituent la génération qui a eu le temps et la possibilité de se doter d'une formation et d'une expérience politique démocratique et socialiste. Les intellectuels surtout, pour qui nous lançons aujourd'hui un appel spécial puisqu'ils n'ont encore été défendus — sauf les journalistes — par aucune association internationale spécialisée, les intellectuels sur lesquels on s'acharne avec une haine non dissimulée constituent le levain, le seul levain, capable demain de préparer une génération empreinte de libéralisme et capable d'œuvrer efficacement et intelligemment pour le socialisme. Point d'équipe de remplacement, vu l'étau de la dictature sur les esprits, l'endoctrinement des jeunes, la faiblesse du P.C.E.

C'est pour assurer la présence humaine de l'Égypte dans cette deuxième moitié du XXe siècle qu'il faut dès maintenant, et sans tarder, défendre ceux que l'on torture et que l'on assassine.

Adel MONTASSER

ANNEXE

Voici une liste des principaux écrivains, journalistes et artistes emprisonnés et torturés dans les prisons égyptiennes :

MAHMOUD EL-ALEM, ex-chargé de cours à la Faculté des Lettres du Caire; rédacteur à la revue mensuelle *Al-Rissala Al-Guedida*, philosophe et critique littéraire; auteur de *Sur la culture égyptienne* et d'une thèse non publiée sur *Le hasard dans la physique contemporaine.*

ALY EL-CHALAKANI, avocat à la Cour d'Appel du Caire; journaliste, chef de la section d'études économiques et des reportages, chef p.i. de la section étrangère du quotidien du soir *Al-Missa*; auteur de *La Révolution Algérienne.*

Dr ABDEL-AZIM ANIS, ex-maître de conférences à l'Université de Londres, statisticien; chef de la section étrangère au journal *Al-Missaa*, co-auteur de *Sur la culture égyptienne.*

PHILIPPE GALLAB, rédacteur à la section étrangère du journal *Al-Missaa.*

GAMIL ABDEL-CHAFIE, rédacteur à la section étrangère du journal *Al-Missaa*, écrivain.

AIDA SABET, rédactrice à la section étrangère du journal *Al-Missaa.*

LEILA EL-GIBALI, rédactrice à la section étrangère du journal *Al-Missaa.*

OUMAIMA ABOUL-NASR, rédactriee à la section étrangère du journal *Al-Missaa.*

TAHER ABDEL-HAKIM, rédacteur à la section étrangère du journal *Al-Missaa*, écrivain.

ISMAIL EL-MAHDAWI, ancien professeur de philosophie dans les Lycées égyptiens; chargé de la rubrique livres au journal *Al-Missaa*, traducteur des « Principes de Philosophie » de Politzer

ADEL SABET, homme de science, chef du service documentation au C.N.R.S égyptien; collaborateur du journal *Al-Missaa* et de plusieurs revues scientifiques et culturelles, membre du Conseil National du Mouvement Égyptien de la Paix.

LOUTFY EL-KHOLY, avocat près la Cour d'Appel du Caire, rédacteur au journal *Al-Missaa*; auteur de *Hommes et fer* et d'une pièce de théâtre *Le Café des Rois.*

Dr HUSSEIN KAMAL EDDINE, ex-maître de conférences à la Faculté des Sciences d'Alexandrie; chef du service documentation du journal *Al-Missaa.*

ADLY BARSOUN ABDEL-MALEK, ex-professeur de sciences sociales dans les lycées égyptiens; rédacteur au journal *Al-Missaa.*

FATHY KHALIL, ex-professeur de philosophie dans les lycées égyptiens; rédacteur de l'hebdomadaire *Rose El-Youssef;* auteur de *L'Amérique en 1958, L'impérialisme et la culture nationale.*

GAMAL KAMEL, peintre, chef de la section artistique de *Rose El-Youssef* et de *Sabah El-Kheir*; membre du S.E.J.

ABDEL-SATTAR EL-TAWILA, rédacteur à *Rose El-Youssef* et *Sabah El-Kheir.*

Dr ISMAIL SABRY ABDALLA, ex-maître de conférences à la Faculté de Droit d'Alexandrie; chef du service des recherches à l'Organisme Économique Central. Auteur de *Monnaie et structures économiques* (1952).

Dr FOUAD MOURSI, professeur d'économie politique à la Faculté de Droit d'Alexandrie. Auteur de *Les relations financières anglo-égyptiennes* (1958), *Le système des banques et de la monnaie dans les pays arabes* (1958), *Les relations économiques internationales* (1959).

FAWZI GUIRGUIS, fonctionnaire; auteur de *Études sur l'évolution politique de l'Égypte dans les temps modernes* (1957).

INJI EFFLATOUN, peintre; membre du Conseil National du Mouvement Égyptien de la Paix. Auteur de *La femme en Egypte.*

ZARIF ABDALLA, avocat près la Cour d'Appel du Caire; traducteur de *Premières clés pour la Chine* de Claude Roy.

MOHAMED EL-KHAFIF, pharmacien, directeur des laboratoires « Ecadil », traducteur de *L'histoire de la médecine* de S. et V. Leff (non publié).

RAYMOND DOUEK, ex-directeur de la maison d'éditions du « Vingtième Siècle »; directeur de la maison d'éditions « The National Publishing and Distributing Organisation ».

HUSSEIN TEWFIK TALAAT, ingénieur agronome; directeur de la maison d'éditions « The National Publishing and Distributing Organisation ».

MOHAMED ABBAS SID AHMED, écrivain, auteur de *L'évolution de la situation internationale.*

ELHAM SEIF EL-NASR, directeur de la maison d'éditions « Démocratie Nouvelle ».

LOUTFALLA SOLIMAN, directeur des maisons d'éditions « Dar El-Nadim » et « The Egyptian Book House »; pionnier du surréalisme en Égypte.

IBRAHIM ABDEL-HALIM, directeur de la maison d'éditions « Dar Al-Fikr »; écrivain, auteur de *Jours d'enfance.*

FOUAD HADDAD, poète, auteur de plusieurs recueils.

Dr LOUIS AWAD, ex-professeur de littérature anglaise à la Faculté des Lettres du Caire, puis directeur de la section arabe au service d'information de l'O.N.U.; directeur général du département de la Culture au ministère de la Culture et de l'Orientation Nationale; critique littéraire au journal *Al-Chaab*; auteur du *Théâtre Égyptien Pharaonique.*

MAHMOUD EL-SAADANI, rédacteur à *Rose El-Youssef*, auteur dramatique, critique littéraire.

OMAR ROUCHDI, ex-directeur de l'hebdomadaire *Al-Malayin*, traducteur des lettres hongroises en arabe; collaborateur au journal *Al-Missaa.*

MARY PAPADOPOULO, professeur au lycée Franco-Égyptien d'Héliopolis.

GAMAL GHALI, ingénieur; ancien dirigeant de la Fédération des Étudiants; ancien membre du Comité National des Ouvriers et des Étudiants en 1946-1956; professeur au lycée Franco-Égyptien d'Héliopolis.

MOUSTAPHA BAHIG NASSAR, ex-metteur en ondes à la Radiodiffusion Égyptienne, rédacteur au journal *Al-Missaa*, écrivain.

SAAD ZAHRAN, ex-professeur de mathématique dans les lycées égyptiens, essayiste et écrivain politique.

FAWZI MANSOUR, avocat près la Cour d'Appel. Auteur de *The development of under-developed countries in the framework of the Keynesian theory* (1954).

HASSAN FOUAD, directeur artistique des journaux *Rose El-Youssef* et *Sabah El-Kheir*, peintre.

YOUSSEF HELMY, avocat près la Cour d'Appel.

ADEL HUSSEIN, ingénieur chimiste.

MOIN BESSISSO, célèbre poète palestinien, auteur de plusieurs recueils.

SAAD RAHMI, ex-dirigeant du mouvement estudiantin à l'Université du Caire et du mouvement de guerilla au moment de l'affaire de Suez.

ABOUL-FADL EL-GUIZAWI, ex-député au « Conseil de la Nation » de 1956-1957.

ZOHDI : l'un des caricaturistes les plus célèbres d'Égypte.

Ibrahim Amer : journaliste au quotidien *Al-Goumhouriya;* écrivain et essayiste, auteur de *La révolution nationale égyptienne*, *La Nationalisation du Canal*, *La terre et le fellah*, *la question agraire en Égypte.*

Aly El-Dali, journaliste, ancien rédacteur à *Al-Goumhouriya.*

Magued Atteya, journaliste.

Ahmed Chawki Abdel-Hakim, journaliste, écrivain, auteur de *La littérature des paysans.*

Abdel-Moneim Sobhi, journaliste.

Raafat El-Khayat, secrétaire de rédaction de la revue de la Radiodiffusion égyptienne, *Al-Izaa.*

Saad Abdel-Metaal, directeur de la maison d'éditions « Dar El-Salam » d'Alexandrie.

Mahmoud El-Manasterly, ancien commandant de l'arme blindée; publiciste.

Fakhry Makari, professeur de sciences sociales dans les lycées égyptiens.

Assaad Halim, écrivain et publiciste; ancien dirigeant du « Comité pour la diffusion de la culture moderne » (1944-1946).

Asma Halim : femme du précédent; écrivain; rédactrice à *Rose el-Youssef* et *Sabah el-Kheir.*

Sadek Saad : ingénieur; publiciste, auteur de *Le problème du fellah*, *Le problème de l'approvisionnement*, *Questions et réponses sur la situation actuelle*, etc.

Aby Harari, avocat près la Cour d'Appel.

A dib Dimitri, ex-professeur de philosophie à l'École Normale Supérieure; ex-membre du Conseil du Syndicat National de l'Enseignement; publiciste, collaborateur au journal *Al-Missaa.*

Youssef Darwiche, avocat près la Cour d'Appel; membre du comité directeur de « The National Publishing and Distributing Organisation ».

Saad El-Taeh, secrétaire de rédaction du journal *Al-Missaa.*

P. S.

En 1960, une soixantaine de détenus — sur 6.000 dans la seule Égypte, sans parler de la Syrie — ont été remis en liberté, la plupart affreusement torturés.

En mai dernier, une quarantaine de détenus étaient relâchés, comme « victimes d'erreurs ». Parmi eux, deux personnalités connues, Youssef Hilmy, ancien secrétaire général du Conseil Égyptien des Partisans de la Paix, et Loutfy El-Kholy, membre du Conseil, avocat et journaliste. Ces remises en liberté ont eu lieu sur les instances du major Khaled Mohieddine, ancien membre du « Conseil de la Révolution » et directeur

du journal *Al-Missaa*, qui en a fait état dans son rapport à la session du Conseil Mondial de la Paix, tenu à Stockholm en juillet 1960 :

« *Au cours des mois d'avril et de mai* 1960, a-t-il dit, *trois membres du Conseil Egyptien des Partisans de la Paix ont été remis en liberté, et ce, à la suite de contacts et d'intercessions personnelles, et malgré les conditions par lesquelles a passé le Mouvement de la Paix dans notre pays...* » (*Ittihad al-Shaab*, Baghdad, 11-8-1960).

A l'occasion de l'anniversaire du coup d'État, le 23 juillet dernier, vingt autres personnes ont été relâchées, dont le professeur Louis Awad, l'éditeur Loutfalla Soliman et les journalistes Raafat el-Khayat et Mahmoud el-Saadani.

Simultanément, l'abominable assassinat de Chohdi Attia El-Chafei avait lieu, le 15 juillet, au bagne d'Abou-Zaabal. Et le 27 août, le *Daily Worker* annonçait la mort sous la torture de Rouchdy Khalil, un dirigeant progressiste en vue, détenu depuis 14 mois, ainsi que le transfert d'un grand nombre de détenus au bagne de Maharik, dans l'oasis de Kharga, où ils sont astreints au travail obligatoire, pieds nus, sous le soleil brûlant du Sahara.

Mentionnons encore un dernier fait. Lors de la visite du président Nasser en Yougoslavie, l'une des personnalités présentes porta un toast à la mémoire de Chohdi Attia El-Chafei. Le président de la R.A.U. feignit l'indignation puis la « surprise » et, dès son retour, donna l'ordre d' « adoucir » le sort des détenus. Depuis, Rouchdi Khalil a payé de sa vie la continuité de la politique des tortionnaires du Caire et Mme Inji Efflatoun, peintre et dirigeante féministe bien connue, a dû être hospitalisée, à la suite des mauvais traitements qui lui ont été infligés.

A. M.

Saïd Ben Chekroun

QUE SE PASSE-T-IL AU MAROC?

Un militant marocain, obligé de garder l'anonymat, nous a adressé, sur la situation actuelle au Maroc, la chronique suivante :

Moscou et Pékin ont, il y a deux mois, invité le vice-président du Conseil du nouveau gouvernement marocain, le prince El Hassan, à visiter leurs pays respectifs. Cette invitation, qu'on a d'abord envie d'attribuer à une méconnaissance profonde de la réalité marocaine, pourrait, sans doute, trouver sa justification dans le souci des dirigeants du bloc socialiste de créer ou de renforcer des liens avec les dirigeants du Tiers-Monde, soit pour les sortir du sillage américain, soit pour les maintenir dans un neutralisme plus ou moins sincère.

Cette explication est valable pour la plupart des pays d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique Latine. Elle l'était également pour le cas particulier des présidents turc ou japonais. Mais l'action populaire qui s'est engagée dans chacun de ces pays, la rend, incontestablement, dépassée.

Or, en ce qui concerne le Maroc, personne n'ignore aujourd'hui que ce pays se trouve, depuis quelques mois, engagé dans une véritable épreuve de force entre les organisations populaires et des éléments réactionnaires qui tendent, derrière une façade nationale, à restaurer un régime néo-colonial. On ne s'étonnera donc pas qu'aux yeux du peuple marocain, le voyage dans les pays socialistes de l'animateur des forces anti-populaires, revête presque un caractère de provocation.

Pour comprendre l'évolution de la situation politique au Maroc, il est nécessaire de rappeler brièvement les événements survenus dans ce pays, durant les six ans qui viennent de s'écouler.

Il y a six ans, le Maroc proclamait son indépendance. Tout le peuple marocain avait lutté pour elle : non point au sein des partis

politiques, mais de façon spontanée et sous l'égide de groupes isolés. Parce que leurs chefs, ou bien étaient internés, ou bien menaient une politique hésitante et « compréhensive », pour le retour du Roi qui symbolisait alors, incontestablement, l'unité du pays, les partis politiques étaient absents de la vie nationale.

Issues des masses marocaines, des valeurs nouvelles sont nées pendant cette lutte contre le colonialisme. Spontanées et isolées, au début, elles se sont, peu à peu, groupées au sein d'une organisation désormais historique : la Résistance Marocaine.

Au lendemain du retour du roi, qui consacra le triomphe du peuple marocain, un premier gouvernement a été formé. Il était composé de représentants de tous ces partis politiques désagrégés, voire de partis dont le rôle négatif, dans la lutte pour l'indépendance, était connu de tous.

Les critères qui présidèrent à la formation de ce premier gouvernement étaient inspirés par le désir du roi de limiter la force et la portée de l'Istiqlal, seul parti, alors, qui ait réellement pris une part active à la bataille contre l'impérialisme. Cette force de l'Istiqlal, dont se méfiait le roi, venait de ce que les chefs de la Résistance se réclamaient de lui; c'est en son sein qu'ils avaient acquis leur formation politique, ainsi que les militants de l'Union Marocaine du Travail.

Le roi, à peine l'indépendance proclamée, chercha donc à s'appuyer sur des partis politiques fantoches, afin de freiner l'action de l'Istiqlal qui risquait, avec la Résistance et l'U.M.T., de devenir un parti authentiquement populaire, donc dangereux. Pour quelles raisons l'Istiqlal accepta-t-il alors de faire le jeu du roi ? S'il accepta de participer à la formation de ce premier gouvernement, c'est que, l'indépendance fraîchement acquise, il entendait se battre pour la réalisation des objectifs nationaux, ou du moins l'implantation des premiers jalons concrets de cette indépendance toute neuve; il engageait, par la suite, un autre combat pour démontrer que seul un gouvernement homogène était en mesure de mener à bien une telle mission.

Sur ce plan-là, l'Istiqlal n'a point failli. Mais un autre conflit se produisit, qui faussa les données du problème. Au sein du gouvernement, en effet, s'engagea une lutte pour le pouvoir, menée par ceux qui voulaient justifier leur présence au gouvernement. Ce faux combat — que la manière dont le gouvernement avait été formé rendait inévitable — permit au sultan de s'ériger en

« arbitre »; et ce rôle devint, dès lors, une façade derrière laquelle on vit le roi s'abriter, chaque fois qu'un problème national réclamait de sa part une prise de position claire.

Le premier gouvernement fut destitué. Un deuxième se constitua, fondé sur les mêmes principes que le premier : avec cette différence, toutefois, que le roi avait jugé utile d'y faire entrer, comme ministre des Affaires Étrangères, M. Balafredj, alors secrétaire général du parti de l'Istiqlal. Cette décision du Palais, où les observateurs crurent voir un « coup de barre à gauche », n'était, en fait, qu'une manœuvre. Le roi se rendait compte, en effet, que l'Istiqlal, fort de la Résistance et de l'U.M.T., et réclamant toujours un gouvernement homogène, ne pouvait être traité comme les autres partis. Il fallait donc trouver une solution au sein même de ce parti et agir en fonction de son évolution intérieure. Car la force « monolithique » du parti n'était plus intacte; deux tendances commençaient à s'affronter : l'une, représentant les éléments progressistes, qui réclamait une refonte des cadres en tenant compte des forces nouvelles surgies pendant le combat pour l'indépendance; l'autre, qui représentait les éléments traditionalistes et se prononçait pour le statu-quo pur et simple. Partant de cette situation objective et parfaitement au courant de cet éclatement interne, le roi pouvait « jouer son jeu ». De très fortes sympathies le liaient aux membres traditionalistes de l'Istiqlal. Aussi, devant la nécessité de confier à ce parti les rênes du pouvoir, opta-t-il, sans hésiter, pour la tendance traditionaliste. La présence de Balafredj, représentant authentique de cette tendance, permit au roi de « renforcer » ses liens avec la direction traditionaliste du parti et, par conséquent, de préparer le troisième gouvernement.

Ce troisième gouvernement, enfin « homogène », dirigé par Balafredj et formé uniquement des éléments les plus traditionalistes de l'Istiqlal, se distinguait des deux premiers au moins sur un point : pour la première fois un gouvernement national osa s'attaquer aux forces populaires. Pourquoi? Parce que l'accord entre lui et le roi s'était fait à ce prix. Le roi, en effet, pleinement conscient de la force que représentaient ces deux organisations, n'avait pu, jusqu'à présent, s'en prendre à l'U.M.T. et à la Résistance par l'intermédiaire des deux précédents gouvernements : ils avaient été incapables de briser l'élan populaire en l'endiguant. Le troisième gouvernement présentait au contraire, aux yeux

du Roi, cet instrument tant attendu. Dès le lendemain de sa formation, il se livrait à des tentatives de scission, — vaines d'ailleurs — au sein de l'U.M.T. et de la Résistance.

Le fossé, pendant ce temps, se creusait de plus en plus, au sein de l'Istiqlal, entre traditionalistes et progressistes, sur le choix de la politique à suivre pour la réalisation des objectifs nationaux. Les progressistes réclamaient une libération économique totale, une solution radicale de la question agraire (distribution des terres, coopératives), l'évacuation complète des forces étrangères et, par conséquent, une politique extérieure basée sur le principe de la non-dépendance. Le roi et les traditionalistes, quant à eux, entendaient surtout que la libération économique ne soit pas le résultat d'une mobilisation des masses; ils ne voulaient que des réformes agraires partielles et désiraient éviter de poser le problème de l'évacuation des forces étrangères afin, prétendaient-ils, de ne pas altérer « leur amitié » avec les puissances occupantes (France, Espagne, U.S.A.).

Il faut dire ici que la politique de non-dépendance et de neutralisme positif a été adoptée par le Maroc, et le restera, indépendamment du roi et des conservateurs, parce qu'elle est l'expression de la volonté populaire. — non seulement au Maroc mais dans l'ensemble du pays du Tiers-Monde.

Cette volonté s'exprima clairement, dès l'année 1957, par une résolution de l'Assemblée Nationale Consultative [1] présidée par Mehdi Ben Barka, à la veille du voyage du roi aux États-Unis.

Au moment de ce voyage, le prince El Hassan avait essayé, à l'instigation de ses conseillers étrangers à l'état-major de l'armée royale, de faire avaliser par le gouvernement une déclaration d'engagement dans l'Alliance Atlantique et d'une cession permanente de bases militaires aux U.S.A. C'était l'objet même du voyage du roi dans l'esprit des milieux américains. Mais si le voyage eut lieu, il fut vidé de toute substance par la pression populaire.

Quelques mois après ce voyage — qui se solda ainsi par un échec

1. Cette Assemblée a siégé de novembre 1956 à juin 1959 sous la présidence de Mehdi Ben Barka (l'un des dirigeants de l'Union Nationale des Forces Populaires) et la vice-présidence de Mahjoub Ben Seddik, secrétaire général de l'Union Marocaine du Travail. En raison de ses positions jugées « révolutionnaires » par le Roi et les éléments féodaux, l'Assemblée Nationale Consultative, dont le mandat a expiré en juin 1959, n'a été ni renouvelée ni remplacée par une Assemblée Constituante Délibérative (comme c'était le désir des forces populaires).

pour le roi et pour les Américains —, le Maroc connut une nouvelle offensive, cette fois plus directe. Ce fut à l'occasion de l'escale faite à Marrakech en 1958, par le Secrétaire d'État, feu John Foster Dulles, qui se rendait à une réunion du Pacte de Bagdad. Il rencontra longuement M. Balafredj, alors ministre des Affaires Étrangères et secrétaire général du Parti de l'Istiqlal, et lui expliqua à peu près : « Pour que le Maroc puisse avoir une politique étrangère « efficace » il faut que le roi et la grande bourgeoisie nationale éliminent de la scène politique l'organisation populaire de la Résistance dans les villes et les campagnes, ainsi que l'organisation syndicale de l'Union Marocaine du Travail. »

Au moment de cet entretien, la Résistance venait d'engager l'Armée de Libération Marocaine du Sahara dans une opération armée contre l'occupation espagnole à Ifni. Et c'est à partir de ce moment précis que fut entreprise l'action de désagrégation dans les rangs des forces populaires, et que la direction bourgeoise de l'Istiqlal se convainquit du danger qui pesait sur les intérêts (intérieurs et extérieurs) qu'elle représentait, tant que subsisteraient les organisations populaires. Le refus d'une politique étrangère allait, par conséquent, de soi. Et on peut dire que le Maroc doit cette clarification aussi rapide aux « conseils » de Foster Dulles.

Cela dit, les progressistes, tout en proclamant les grands principes d'une politique authentiquement nationale, ne se méprenaient point sur l'incapacité « chronique » du troisième gouvernement à réaliser ces objectifs. Ils étaient déjà convaincus qu'il n'était, pour ce faire, qu'une solution : doter le pays d'une direction populaire.

Dans ce conflit entre les deux tendances, les progressistes se regroupèrent et devinrent une force de plus en plus cohérente au sein de l'Istiqlal. Ainsi s'amorça l'éclatement interne, les progressistes refusant d'avaliser la politique pro-américaine que M. Balafredj entendait poursuivre au nom du parti tout entier. Ce refus provoqua, du reste, la chute du troisième gouvernement.

Cette évolution ne se produisit pas sans la participation active du roi, dont la politique générale tendait à mettre le peuple marocain au pied du mur : les deux premiers gouvernements n'ayant rien pu faire, faute d'homogénéité, le troisième, pourtant homogène, s'étant montré aussi inefficace, il ne restait plus « pour sauver la patrie » qu'à suivre le sultan, son « sauveur », et à s'en remettre entièrement à lui; on aboutirait ainsi à la consécration, officielle

cette fois, de la réunion extraordinaire des pouvoirs exécutif et législatif, qu'il n'avait jamais, en réalité, cessé de détenir.

Au lendemain de la chute du gouvernement Balafredj, le roi s'apprêtait donc à faire le constat de l'échec des partis politiques. Mais l'attitude des masses populaires ne laissait aucun doute sur ce que serait la nature de leur riposte (grève générale) si la tentative du roi venait à se concrétiser. Et il suffit, en effet, d'une campagne de presse de l'U.M.T. (qui représente 700 000 travailleurs) pour faire réfléchir le souverain.

Que le roi ait battu en retraite devant cette simple menace prouverait, s'il en était besoin, et la force des masses populaires et le désir du roi de ne pas engager ouvertement la bataille avec le peuple. Engager une telle bataille aurait pour conséquence de lui faire perdre son prétendu rôle d'arbitre.

En faisant semblant d'accéder aux revendications des masses qui proclamaient que la seule expérience valable — une direction populaire — n'avait pas été tentée, le Roi crut faire d'une pierre deux coups. Premièrement : ne pas entrer en conflit ouvert avec le peuple; deuxièmement : tenter de discréditer les éléments progressistes en ne leur accordant qu'une caricature de pouvoir. C'est ainsi que se constitua le quatrième gouvernement, sous la direction d'un homme réellement populaire : Abdellah Ibrahim.

Ce faisant, le roi continuait à jouer la carte du parti de l'Istiqlal, espérant que les forces conservatrices empêcheraient les forces progressistes de s'organiser et de s'épanouir. Dans son esprit, il n'encourait par conséquent aucun risque : ce gouvernement dit de gauche qui venait de se former et auquel il déclara confier le « pouvoir », n'avait aucune assise populaire. Cinq portefeuilles seulement étaient accordés aux progressistes (Présidence du Conseil, Affaires Étrangères, Économie Nationale, Agriculture et Travail), les autres étant confiés à des éléments qui étaient « inconditionnellement fidèles » au roi.

Certains se demandèrent, à l'époque, pourquoi les progressistes avaient accepté de participer à ce gouvernement, au risque de se discréditer. S'ils l'ont fait, c'était pour une raison précise : ou bien, en mobilisant le peuple pour la réalisation des grands objectifs nationaux, ils forceraient le roi à opter réellement pour une monarchie constitutionnelle dans le cadre d'une démocratie authentique, — ou bien, dans le cas contraire, ils contribueraient à dissiper

l'équivoque qui n'avait jamais cessé d'exister, en forçant le roi à prendre parti dans un conflit avec le peuple.

Pour atteindre l'un ou l'autre de ces objectifs, les masses marocaines qui soutenaient, sans réserve, l'action de ce gouvernement, ressentirent la nécessité de se regrouper dans une organisation de masse fortement structurée. Ce raz de marée venant de la base provoqua, le 25 janvier 1959, l'éclatement de l'Istiqlal. Le parti, si fort autrefois, sur lequel comptait s'appuyer le roi pour saper le quatrième gouvernement, se trouva scindé en deux : d'un côté, les conservateurs, de l'autre, les masses.

Cet appoint populaire, venu renforcer les progressistes qui pouvaient, dès lors, lutter plus efficacement au gouvernement, n'avait pas été prévu par le roi. Première conséquence de la constitution de ce parti progressiste qui prit le nom de « Confédération Nationale du Parti de l'Istiqlal » : le gouvernement se maintint beaucoup plus longtemps que le roi ne l'avait prévu. C'est ainsi que, durant l'année 1959 et jusqu'au mois de mai 1960, les Forces Populaires reprirent l'initiative sur le plan gouvernemental. D'où l'irritation du roi qui, ne se maîtrisant plus, et ayant directement en main le ministère de l'Intérieur, la police et l'état-major de l'armée, chercha à provoquer précipitamment la chute du gouvernement, par des provocations permanentes de la police et des arrestations de membres de la Résistance. De ces opérations, voici d'ailleurs quelques exemples :

— Étouffement du Congrès de l'Union Nationale des Étudiants Marocains (août 1959) et poursuites contre la presse qui en publia les résolutions.

— Procès d'intention intenté contre le Parti Communiste et qui aboutit à son interdiction (octobre 1959).

— Interdiction du quotidien progressiste *At-Tahrir* et arrestation de son directeur M. Basri et de son rédacteur en chef Me Yousfi (tous deux fondateurs de la Résistance et de l'U.N.F.P.).

— Arrestation des dirigeants de l'U.N.F.P., tous anciens résistants ou chefs de l'Armée de Libération, pour « complot contre le prince ».

— Désarmement et liquidation de l'Armée de Libération Marocaine du Sahara.

L'attitude, en apparence passive, des progressistes, face aux manœuvres du roi était inspirée par le souci de ne pas cesser le combat principal au profit de combats secondaires. Cette attitude

(qui se caractérisait par la référence constante à la nécessité de s'engager clairement sur la voie de l'édification de l'indépendance) permit de poser les véritables problèmes et de permettre au peuple d'en être juge. Aussi peut-on estimer que, même dans ces conditions difficiles, les représentants populaires au quatrième gouvernement n'ont pas failli à leur tâche. En effet, des résultats positifs ont été atteints mettant en péril les positions des forces réactionnaires à l'intérieur du pays. Citons pour mémoire :

— Le retour aux paysans et la distribution, sous forme coopérative, de 44 000 hectares spoliés par la colonisation française.

— La préparation du dossier des autres terres spoliées par les colons.

— L'institution de Banques Nationales d'émission et d'investissements.

— Le contrôle des transferts de capitaux à l'étranger.

— La suppression des émissions radiophoniques étrangères.

— L'annonce de l'évacuation des forces américaines avant la fin de l'année 1963, etc...

Menacé, le Palais se livra, une fois de plus. à un autre jeu. Il chercha à combler le vide créé au sein de l'Istiqlal, par le retrait des forces populaires, en encourageant une coalition des groupements politiques dont la direction conservatrice était, par vocation, hostile à la tendance progressiste née de l'éclatement de janvier 1959. Mais la réponse à cette tentative vint d'elle-même : les bases populaires des autres partis, dont l'enthousiasme et l'élan révolutionnaire s'étaient quelque peu émoussés, décidèrent de se regrouper. On assista alors à la création, le 6 septembre 1959, de l'Union Nationale des Forces Populaires qui vint consacrer l'identité des vues et des besoins des masses marocaines. La constitution de l'U.N.F.P., renforçant le caractère impératif des problèmes nationaux, contraignit le roi à se démasquer. Devant les mesures économiques prises par le gouvernement, notamment l'élaboration définitive du plan quinquennal, il répondit qu'il lui fallait « consulter les représentants de toute la nation », c'est-à-dire les conservateurs. La pression populaire ne l'en obligea pas moins à cautionner ce programme économique et à ne tenir aucun compte — du moins provisoirement — des avis contraires émis par les conservateurs.

La présence des progressistes dans le gouvernement devenait donc de plus en plus « dangereuse », puisque l'unanimité popu-

laire se faisait autour de leur politique. Mais cette unanimité n'avait pas, aux yeux du roi, une valeur décisive. Il attendait les résultats des élections communales et municipales qui devaient, pour la première fois dans le pays, avoir lieu prochainement. Cette attente illustre de manière évidente le doute du roi quant à la force réelle que représentent l'U.N.F.P. et l'U.M.T. dans le pays. De plus il comptait sur les manœuvres du ministère de l'Intérieur et de la police pour saboter les élections. Les faits devaient décevoir son attente et ses espoirs.

Les élections qui se déroulèrent en mai dernier consacrèrent, sans équivoque, l'option des masses marocaines pour l'élection d'une Assemblée Constituante. Devant cette situation critique, le roi jugea indispensable d'agir sans tarder. Une semaine plus tard, au moment même où le gouvernement bénéficiait plus que jamais de l'appui des masses, le président Ibrahim fut convoqué d'urgence au Palais pour s'entendre signifier son renvoi. Un double incident, significatif, coïncida avec ce renvoi du gouvernement Ibrahim.

— Le président Ibrahim venait de notifier au directeur de la Sûreté Nationale la décision gouvernementale de renvoyer tous les policiers français (qui se trouvent toujours à la tête des rouages les plus importants de la Sûreté Nationale).

— Le même président, en sa qualité de ministre des Affaires Étrangères, venait (la veille de son renvoi) de refuser l'agrément d'un groupe d'officiers des bases militaires, que l'ambassadeur américain Yost voulait « transformer » en attachés militaires, — après avoir obtenu l'accord du prince El Hassan pour les nommer « conseillers à l'état-major des forces armées royales ».

La formation de l'actuel gouvernement, ayant à sa tête le prince héritier El Hassan [2], a consacré cette fois de façon claire la cassure définitive entre le Palais et les masses. Depuis trois mois, toutes les réalisations du gouvernement Ibrahim sont remises en question, notamment le plan quinquennal. Mais il est également certain que la conjoncture internationale résultant de l'échec de la conférence au sommet, aussi bien que l'évolution de la situation en Afrique,

2. Nous ne faisons que mentionner le prince El Hassan, sans nous étendre sur son cas, étant convaincu que, seul, le Roi doit assumer ses responsabilités devant le peuple marocain. Parler du prince conduirait, en effet, à parler de tous les personnages obscurs qui l'entourent, et que meut le seul intérêt personnel.

pesèrent sur l'orientation de la politique marocaine — qui agit désormais en fonction des impératifs nouveaux de la stratégie américaine.

Cette dernière est déterminée, non seulement à sauvegarder ses anciennes positions, mais à établir dans cette portion stratégique de l'Afrique nouvelle une tête de pont solide. C'est ainsi que, dès l'installation du prince El Hassan dans les bureaux de la présidence du conseil, le commandant Blair, de la base américaine de Kénitra, dont l'agrément avait été refusé par Ibrahim, fut installé dans l'état-major des forces armées royales pour veiller à la réalisation d'un programme de création d'une armée royale de métier de 100 000 hommes (cinq fois l'effectif actuel) équipée et encadrée par l'armée américaine. Le rôle que l'on fait jouer actuellement à l'armée marocaine au Congo doit éclairer d'une lumière nouvelle cet aspect du néo-colonialisme. Le rappel du commandant Blair, décidé le 23 juillet 1960 par les autorités américaines, est le résultat du scandale qui a été provoqué par son « affaire ». Mais la politique reste inchangée.

Quelle politique le roi entend-il suivre, sur le plan intérieur, avec ce cinquième gouvernement? Dans l'appel adressé au peuple le 23 mai dernier, à la suite du renvoi de Ibrahim, Mohamed V déclarait : « L'année 1962 ne se passera pas sans que soit promulguée une Constitution élaborée avec la participation du peuple. » Cette déclaration indique que le gouvernement actuel va rester au pouvoir jusqu'en 1962 et que, durant ces deux années, le Roi cherchera à détourner la bataille constitutionnelle à son profit exclusif. Pourquoi le Palais s'est-il dangereusement engagé à « doter » le peuple d'une « Constitution », alors que la logique même voudrait qu'il s'en méfie?

De la nature et de l'esprit de cette bataille constitutionnelle, certains événements récents nous rendent compte. C'est ainsi que les élections à la chambre de commerce de Casablanca, qui consacraient la victoire de l'U.N.F.P., ont été purement et simplement annulées. Cela est sans précédent dans les annales du droit et nous édifie sur l'indépendance de la justice, au Maroc, vis-à-vis du roi. Celui-ci encourage aussi la constitution d'une centrale syndicale artificielle, pour tenter de briser l'unité de la classe ouvrière. C'est ainsi encore que l'on assiste au démarrrage d'un large mouvement prévoyant la nomination de militaires à la tête des provinces et des villes. La nomination du colonel Oufkir à la

direction de la Sûreté Nationale est à ce sujet caractéristique [3]. Ce sont là les prémices de l'implantation d'un régime militaire au Maroc.

Le roi a donc délibérément choisi : à l'instauration d'une monarchie constitutionnelle s'appuyant sur les forces populaires, il a préféré un régime autocratique soutenu par les forces réactionnaires, féodales et impérialistes.

Quant à la politique économique et agraire, le roi a également fait son choix. Le plan quinquennal a été totalement remis en cause et remplacé par un pseudo-programme qui se caractérise par le libéralisme, opposé au dirigisme, seul capable pourtant d'assurer à un pays sous-développé sa pleine libération économique.

Le discours du prince héritier, le 12 août dernier, lors de l'inauguration des travaux du Conseil Supérieur du Plan, ne laisse aucun doute à ce sujet : il annonce qu'il y aura plus de chômeurs en 1964 qu'en 1960: L'U.M.T. a, du reste, refusé de cautionner ce « plan quinquennal » imposé par le gouvernement, parce qu'il a été vidé de toute substance. Les orientations nouvelles données au Plan sont toutes favorables aux intérêts impérialistes et bourgeois, mais contraires à ceux du peuple.

Pour arriver à obtenir la Constitution de son choix, il faut maintenant que le roi s'attaque ouvertement aux forces progressistes. L'épreuve de force va commencer. Mais les organisations populaires sont fortes et, durant ces dernières années, elles ont su maintenir, en dépit des tentatives de division, l'unité des masses populaires. La jeunesse, pour sa part, a choisi : les mots d'ordre de la lutte nationale viennent d'être réaffirmés avec force par le congrès de l'Union Nationale des Étudiants Marocains réuni à Casablanca du 16 au 20 juillet 1960.

Saïd Ben Chekroun

3. Le colonel Oufkir, ancien officier d'ordonnance des Résidents Généraux français au Maroc, a remplacé M. Laghzaoui, ancien intendant du Palais en liaison constante avec les services secrets américains (séjour aux U.S.A. de 1952 à 1955).

Maria Brandon-Albini

LA NOUVELLE RÉSISTANCE ITALIENNE

La signification de ce qui s'est passé en Italie en juillet 1960, et qu'une certaine presse cherche à défigurer ou à minimiser, est assez bien définie par un mot de Carlo Levi : Il s'agit d'une nouvelle résistance.

Disons plutôt que c'est une nouvelle vague de la Résistance tout court. Car ce mouvement, le seul vraiment national et vraiment populaire de l'histoire italienne contemporaine — celui de 1943-1945, — est apparu tout à coup comme le point de départ d'une action menée surtout par la jeunesse et finalement par toutes les classes travailleuses. Dès que les chefs du M.I.S. (la nouvelle organisation fasciste qui se réclame de la « République de Salo » de Mussolini), ont osé annoncer leur congrès à Gênes, toute la Ligurie s'est mise en mouvement. Dans les montagnes qui entourent la ville, et où tant de villages furent ratissés par les nazis et les fascistes, commandés par ces mêmes nervis qui dirigent aujourd'hui le M.I.S., même les curés qui furent des résistants parce qu'ils avaient vu leurs ouailles déportées par les S.S., ont relevé le défi. Tous, jeunes et vieux, anciens maquisards et fils de maquisards, ils se sont adressés à leurs anciens chefs, à l'A.N.P.I. (Association des partisans) pour leur demander de s'entendre et d'agir. Ceux-ci ont convoqué le peuple. Et ils ont été surpris, débordés par une réponse à leur appel qu'ils n'imaginaient ni si forte, ni si enthousiaste. Un peu figés dans leur gloire, avaient-ils, comme tous les anciens combattants, perdu le contact vivant avec les nouvelles générations? Toute la Ligurie afflua à Gênes, ville héroïque de la Résistance. Et l'on assista à ce paradoxe : les « chefs » antifascistes étaient moins à gauche que leurs troupes, et celles-ci moins à gauche que la foule; et cette foule était bien plus unie que les syndicats, partis et politiciens ne l'étaient entre eux, même pour cette mani-

festation unitaire. Spontanément, c'est la foule, et avant tout la jeunesse, qui donna son caractère résolu au mouvement.

Comme on sait, les manifestations continuèrent ensuite à Reggio Emilio, à Bologna, à Rome, à Naples et à Palerme, sans oublier Milan et Turin. A Palerme, coïncidant avec des tentatives de fermer certaines usines et d'oublier certaines promesses d'industrialisation de la capitale sicilienne, elles se sont teintées d'une plus nette revendication économique. Les jeunes, affamés, condamnés au chômage avant d'être des hommes, furent les plus acharnés : si bien que la presse baptisa ce mouvement celui des « tricots rayés, » des « *magliette à strisce* », ces tricots de coton que portent les adolescents italiens des classes pauvres.

Partout les manifestants ont été matraqués, foulés au pied, mitraillés par les C.R.S. (les *Celere*), déchaînés, à cheval ou en jeeps. Le gouvernement maintenant démissionnaire, et derrière lui la Confédération du patronat, tentèrent l'épreuve de force. C'est que ces classes, ces forces sociales dirigeantes étaient dupes de désirs qu'elles prenaient pour une réalité; elles comptaient sur l'indifférence, l'apolitisme des masses des grandes villes du Nord où, pensaient-elles, quelques hauts salaires dans les industries avaient ôté aux ouvriers leur mordant. Le tableau d'une classe ouvrière du Nord gavée par quelques privilèges, brimée dans les usines par une tatillonne persécution voilée de « human relations », d'une classe ouvrière gagnée aux idées du néocapitalisme avait fini par devenir pour eux un dogme. Ils durent déchanter. Non seulement ces ouvriers sont restés agressifs et vivants, mais ils savent descendre dans la rue aussi bien pour défendre leurs salaires, que pour faire respecter la Constitution, la Résistance, mots magiques qui ont conservé leur pouvoir.

Cette « nouvelle vague » de la jeunesse italienne avait été cachée par tant de choses! La T.V. italienne ne déverse-t-elle pas ses chansons à la guimauve et ses programmes où leur américanisme de bas étage prend le relais de la presse du cœur et des magazines illustrés (*Maria Grazia*, *Oggi*, etc)? Dans cette œuvre de dépolitisation, l'Église joue un rôle de premier plan; elle laisse s'étendre une presse où la coiffure de Farah Dibah, les maternités de Grace Kelly, les folies de la Callas et d'Onassis sont traitées en affaires d'État. Elle accepte tout pourvu qu'on ne parle pas de socialisme, de syndicalisme et de lutte de classes. Et c'est elle qui, au lieu de lutter pour un véritable christianisme, a lié son sort

temporel aux grands capitalismes étrangers, à la Confindustria, à Franco, à Bonn, rêvant d'un *salazarisme* italien!

Mais la jeunesse n'a pas été dupe. Malgré une école qui arrête l'enseignement de l'histoire à 1930 pour éviter de décrire les luttes de la Résistance et la guerre contre le fascisme, malgré cette école toujours menacée par le cléricalisme et l'obscurantisme, elle s'est révoltée.

Contre la carence des partis de gauche, des centrales syndicales, des organisations populaires trop enclines à s'occuper de stratégie parlementaire ou de propagande, les jeunes ont montré qu'ils voulaient autre chose : un but vrai.

Qu'on lise ces quelques déclarations glanées dans la presse de gauche : « *Un jeune terrassier dans une cave de tuf, 24 ans, dit : « Pour moi, le fascisme, c'est ça : le patron. Je ne m'occupais pas de politique, de manifestations. Maintenant je suis changé parce que la situation, elle, ne change pas. Je suis jeune, je dois vivre. Alors, il faut lutter. Il faut se révolter contre tout ce qui arrive.* » Il déclare que les manifestations des jeunes au Japon l'avaient « avili ». Il sentait qu'il était seul à vouloir lutter. Il découvre tout à coup, à Rome, à Porta San Paolo, qu'il est, qu'ils sont légion. « *Je suis antifasciste et je suis pour la Résistance parce que je veux être un homme moderne ; l'on ne peut pas être moderne aujourd'hui si l'on n'est pas contre cette société vieillie. Nous devons avancer, gagner notre lendemain.* »

Un étudiant dit : « *Comment aurais-je les contacts directs que je voulais? Je venais dans vos sections communistes; j'avais mille demandes dans ma tête, je n'ai pas eu de réponse. Pourquoi ne nous parlez-vous plus du marxisme?* » Pour ce jeune homme sans parti, étudiant lycéen, la manifestation de la porte San Paolo à Rome a été sa première manifestation politique.

Un autre étudiant d'Université de 21 ans déclare : « *Les organisations estudiantines ont trop de formules, trop d'arides schémas en face du mouvement de la dernière génération. Les dirigeants des jeunes sont prudents, dominés par des soucis tactiques. Certains jeunes démocrates chrétiens raisonnent comme de vieux notables : des amis socialistes et radicaux préfèrent les opérations de salon et de couloir entre quelques amis intimes à la lutte claire, politique, idéale. Même les jeunes communistes sont figés dans la recherche d'une certaine unité tandis que celle qui existe vraiment parmi les jeunes est mal appréciée par eux... Nous avons de la peine à nous*

reconnaître en eux... En Italie on ne veut pas du nouveau fascisme clérical, il faut miser sur la révolution démocratique, revenir à la Résistance et reprendre en partant de là le processus interrompu. Je suis content d'avoir été à Porta San Paolo et d'avoir commencé à mûrir dans la pratique les idées que je commençais à me former [1]... »

Ces quelques citations peuvent suffire. A ceux qui s'essoufflent à monter en épingle les exploits de quelques blousons noirs, la jeunesse a répondu : les empêcheurs de danser en rond ont balayé d'un coup les illusions des classes dirigeantes. Les nouvelles générations ne se laisseront ni berner, ni mener dans le havre d'un néocapitalisme paternaliste. Ces mêmes jeunes gens, ces mêmes ouvriers, qui boudent les réunions de parti ou de syndicat, d'organisations qu'ils estiment figées, sont prêts à descendre dans la rue dès que le but leur apparaît. Aujourd'hui, c'est la révolte contre le congrès du M.I.S.; demain ce sera pour d'autres causes. Telle est la leçon de ces événements.

Remarquons aussi que cette révolte « idéologique » est née justement parmi ces classes et dans les villes du « triangle industriel du Nord » qu'on disait désormais assagies et embourgeoisées. La vérité est que leur bien-être (tout relatif d'ailleurs, comme l'ont bien montré les enquêtes de *Nuovi Argomenti* et de *l'Avanti*) n'a pas émoussé leur instinct politique. Il l'a haussé au contraire à un niveau supérieur; celui de la lutte unitaire et nationale. Car le mouvement s'est étendu du Nord au Sud, prenant à Catane et à Palerme des tons dramatiques que la famine et l'impatience ont rendus plus durs.

Et ici se greffent deux grands phénomènes nouveaux du Sud italien : la politisation des luttes et l'émigration en masse vers le Nord. Ils sont capables de bouleverser du tout au tout les données du tableau politique dans les années qui viennent.

Citons notamment une série de grèves bien menées à Naples, des actions de défense à Marigliano, à Torre del Greco, à Manduria. Et, en Sicile, les premières grandes grèves systématiques, bien dirigées par les syndicats, à Palerme et dans la région nouvellement industrialisée de Syracuse.

Car dans la Sicile sud-orientale se déroule maintenant un premier essai de véritable industrialisation, à la suite de la découverte de méthane et de pétrole dans la baie de Gela. L'industrialisation

1. Voir numéro spécial de *Rinascita*, juillet 1960.

qui se déroule ici rappelle la période tumultueuse des débuts du capitalisme. Les grands monopoles privés se sont taillé la part du lion, dans les nouvelles industries (pétrochimiques, matières plastiques, etc), brisant les initiatives siciliennes locales, refusant le droit syndical aux ouvriers, profitant de l'abondance d'une main-d'œuvre misérable qui afflue des villages de l'intérieur, pour imposer les plus bas salaires. Certaines industries en arrivent même à embaucher des terrassiers non qualifiés, à les déclarer aux organismes du Travail et, d'*accord avec eux*, à ne leur donner aucun salaire; ces malheureux se contentent des allocations familiales et de sécurité sociale que leur verse la Caisse (25 000 lires par mois; une aubaine pour des gens qui ne travaillaient, comme journaliers, que 90 jours par an!). C'est dire que, en l'absence totale d'une planification d'État, les grands monopoles du Nord exploitent l'aide de l'État aux nouvelles industries du Sud, reproduisant ici une véritable situation coloniale. Pourtant, même ici, à Syracuse, à Gela et ailleurs, les grèves ont commencé, l'esprit syndical entre dans les consciences, une nouvelle société se forme.

L'autre phénomène est l'émigration en masse des paysans du Sud vers le Nord. Ce mouvement avait déjà commencé vers 1952. La réforme agraire, si partielle fût-elle, a brisé le silence des *latifundia*. Elle a introduit un désir de nouveau. Mais, frustrée dans leurs espoirs par le *sottogoverno* (on appelle ainsi, en Italie du Sud, la déformation que subissent, à l'échelle locale, toute réforme ou loi) beaucoup de paysans préfèrent partir vers le Nord. Les premières vagues s'installèrent dans les fermes et propriétés de l'Apennin toscan, émilien, ligure. Là, en effet, les familles anciennes quittent des terres peu rentables pour affluer vers les grandes villes, attirées par l'industrie en expansion, ou vers les terres grasses des plaines. Alors les familles méridionales s'installent dans les lopins de terre de la montagne abandonnée. Du côté de San Remo, ils prennent la relève des cultivateurs de fleurs. En Toscane, ils s'acharnent avec leur charrue à clou et leur mulet, vendant vache, porc et instruments mécaniques laissés dans la ferme par les paysans vendeurs. Ce qui montre leur méfiance chronique de l'État, c'est que souvent ils ignorent la législation en faveur de la petite propriété paysanne, qui leur permettrait d'avoir des crédits à long terme et à faible intérêt. Mais peu à peu, ils en viennent à une économie et à une culture moins primitives. De véritables villages calabrais, siciliens, abruzzais, se sont formés aisni

en Ligurie, au Piémont, etc. Souvent ils reconstituent sur place leur vie fermée, conservent leurs préjugés (réclusion des femmes, délits d'honneur etc, ce qui heurte les Italiens du Nord); mais, lentement, ils se transforment psychologiquement, moralement, politiquement.

L'hebdomadaire *Mondo Economico* affirme que pour chaque nouvel emploi créé dans les régions méridionales, au moins quatre hommes valides émigrent vers le Nord. Ainsi le Midi italien, au lieu de se développer harmonieusement, se vide de ses meilleurs éléments. La myopie des conservateurs italiens est satisfaite; le Sud, châtié, sera plus facilement dominé par les monopoles qui y règnent comme dans leurs fiefs.

Malheureusement pour eux, leurs prévisions semblent mises en échec par le réveil simultané des masses du Nord et par les grèves de Naples et de Sicile.

Maria BRANDON ALBINI

Arlette El Kaïm

A PROPOS DES « BONNES FEMMES »

Le titre du film peut donner à penser que Chabrol est misogyne. Si, en outre, on connaît le sujet : quatre vendeuses dans leur travail, leurs loisirs et leurs amours, on ne manquera pas de craindre qu'il n'ait braqué une caméra cruelle sur l'existence tronquée et forcément abêtissante, de ces jeunes femmes qui, de neuf heures à dix-neuf heures, ne s'appartiennent pas. Et si, pour finir, on a lu quelques critiques de ce film, « de parti pris, sinistre et repoussant, » on croit comprendre, à travers ces indignations, quelle a dû être la faute de Chabrol : il a montré les défauts sans voir les causes, les actions sans ce qui les détermine.

Il n'en est rien. Pourquoi les critiques prétendent-ils que ce film est contre les femmes ? L'existence de ces « bonnes femmes », leur manière d'être, de parler et de sentir accusent directement et sans méprise possible, sinon par mauvaise foi, les hommes. Leur condition est en effet clairement donnée : elles vivent dans un monde créé par les hommes, où elles ne peuvent qu'être exploitées. Leur destin, comme l'annonce l'exergue, c'est d'être victimes, de toutes les façons : ils sont maîtres de leur vie matérielle, de leur avenir, de leurs pensées et de leurs rêveries. Une lectrice a écrit, indignée, à un journal : « tout de même, la plupart des jeunes filles ont un idéal » (cela ne changerait pas beaucoup leur emploi du temps). Mais ces bonnes femmes qui écrivent dans le courrier du cœur, appellent un tigre « gros chat » et se laissent draguer le samedi soir, elles ont — malheureusement pour elles — une certitude, sinon un idéal en tête : ma vie aura un sens quand j'aimerai un homme. Construire sa vie, c'est, pour elles, aimer, et, éventuellement, « bâtir un foyer ». Que pourraient-elles vouloir d'autre lorsque à sept heures du soir elles se retrouvent seules dans la ville ? Elles sont en ce sens simples et nettes; elles ont

d'autre part toutes les qualités que leur situation, et surtout leur jeunesse, leur permet d'avoir : elles sont spontanées et rieuses dans leurs moments de liberté; leurs impressions, leurs sentiments sont vifs, et elles semblent toutes prêtes, si le temps leur en était donné, à aimer autre chose que les grandes orgues grinçant sur un électrophone ou les éclats de voix d'un chanteur de charme.

Parlons d'abord de leur travail, puisqu'il leur mange toutes les heures où le soleil luit : Chabrol a voulu qu'il ne soit pas absorbant, ni physiquement pénible, mais sans intérêt. Il leur laisse assez de présence à elles-mêmes pour s'ennuyer et sentir le vide de leur vie quotidienne et de leur avenir. Pas assez, malgré leur jeunesse, pour qu'elles se sentent libres et contentes de vivre. Le cadre est déprimant : un magasin net et désert; les affaires apparemment sont mauvaises et vendeuses comme caissières ont depuis si longtemps oublié leur fonction que l'arrivée d'un client est une incongruité.

S'ennuyer ensemble n'incite pas à l'amitié. Chabrol a bien vu les rapports que peuvent avoir dans leur situation quatre filles entre elles : chacune est curieuse de la vie privée des autres ou plutôt de ce qui leur en reste, mais elles ne cherchent pas à se comprendre parce qu'au fond elles se comprennent trop. Il existe entre elles une agressivité larvée, qui éclate parfois (leur ton est souvent grinçant) mais aussi une certaine solidarité, inconsciente — ou plutôt une identification — qui se marque par certains gestes qu'elles ont l'une pour l'autre et certains actes, plus symboliques qu'efficaces : ainsi la crise de nerfs à la piscine, perdue au milieu des cris et des rires des baigneurs, est très significative : l'une d'elles a été, quelques heures auparavant, vivement contrariée; elle s'est peu à peu dominée mais soudain ne peut supporter de voir qu'un type contraint sa collègue à « boire la tasse ». Elle hurle, trépigne, et, une fois que l'autre est hors de l'eau, l'entraîne. Mais elle ne lui a été d'aucun secours : l'autre s'est défendue seule.

Comment d'ailleurs pourraient-elles s'aider, ces demi-naufragées? Elles ne peuvent qu'essayer de garder la tête hors de l'eau, hors de chaque longue semaine d'ennui : l'une « s'amuse » le dimanche; l'autre rêve éveillée à un « homme à la moto » qui la suit obstinément dans Paris, et reste perpétuellement en état d'émotivité; la troisième essaie de se hisser au niveau

de la bonne et riche famille de son fiancé, épiciers barbouillés de distinction; la dernière chante — mal — aux concerts Pacra. Ces occupations ne les sauvent pas, ni ne leur donnent même du contentement — sauf à celle qui chante, mais ce sera gâché par une rencontre presque inévitable.

Pour Chabrol, comme pour Bergman, la tyrannie exercée par les hommes sur les femmes fait de ces derniers de redoutables fantoches. Mais les bonnes femmes de Chabrol sont simples : elles ne savent aucun artifice, aucune rouerie pour se rendre précieuses. Aussi ne peuvent-elles pas donner à ces lourds pantins figure et sentiment humains : ils les écrasent sans les voir. Ils ne les regardent pas comme des personnes avec lesquelles on communique, mais comme des corps qu'on utilise de telle ou telle manière : par la parole, ils ordonnent, ou ils manœuvrent; ils ne leur disent jamais rien. Ces hommes — commerçants, ou petits chefs d'entreprise — sont les mêmes qui les emploient, les baisent, parfois les épousent (ce qui n'est pas plus rassurant). Leur patron, les dragueurs, le père du fiancé, le fiancé lui-même — pour peu que ses parents ne soient pas là — c'est toujours le même homme, tout-puissant et minable, qui règne sur leur vie et au contact duquel elles sont au pire d'elles-mêmes : ainsi Ginette, qui veut haïr les hommes et vivre sans amant ni amoureux, a un visage d'une hauteur un peu triste et une silhouette aux lignes discrètes : elle devra, pour chanter, se composer le sex-appeal d'une Italienne vue par un Français. Jane ne parvient pas, malgré son agressivité, à se faire respecter par ses amants de rencontre : ils n'auraient pas d'égards s'ils l'employaient, pourquoi en auraient-ils quand ils la sortent ? Le lundi matin elle aura, outre la fatigue de la nuit, à encaisser une aventure sexuelle déplaisante : il y a quelques images parfaites lorsqu'elle rentre au petit matin, le visage défait, qu'elle flaire ses bras avec un dégoût presque communicatif. Rita, humble et niaise avec son fiancé, épousant la terreur qu'il éprouve devant ses parents, se prépare à devenir victime d'un opprimé. Et la douce Jacqueline, fine et sensible, prend un sadique pour un amoureux éperdu. Pourquoi sont-elles si directement et si intimement victimes des hommes ? C'est qu'attendant l'Amour, valeur unique pour elles, de la vie, elles n'ont RIEN pour les distraire de cette âpre attente : ni culture, ni amitié car elles se fuient, chacune consi-

dérant les autres comme partie du décor ennuyeux de leur travail, et, au fond, comme une image détestée d'elle-même.

Chabrol, comme Godard, a vu que, même gagnant sa vie, une jeune fille de notre époque est encore rarement libre, totalement et avec bonheur : selon sa culture et la nature de son travail, elle peut rester totalement prisonnière de sa condition, ou, comme l'héroïne du film *A bout de souffle*, avoir une indépendance si fragile qu'il faudra pour la protéger une ambition tenace et pas toujours sympathique soutenue par des attitudes, du cynisme, de la lâcheté, de la duplicité. Dans une situation extrême, une fille semble condamnée à être une « dégueulasse » ou une opprimée ou les deux à la fois.

Que Chabrol ait de la sympathie pour ses bonnes femmes, la manière dont il joue de leur visage et de leur silhouette le dit assez : visage tragique de l'une, rentrant chez elle après une nuit blanche, visages fatigués, heureux, angoissés tour à tour chez un même personnage. De plus, il ne cherche pas à nous faire croire, comme souvent l'on fait, que ses héroïnes ont vingt ans pour toujours : leurs traits donnent prise à la tristesse, à la fatigue, et donneront prise au temps. Les personnages changent aussi selon que l'histoire les laisse ou non dans l'ombre: l'une, dans la rue, silhouette frêle sous un manteau sombre d'hiver, apparaît à un autre moment comme un corps bien en chair et appétissant — sans cesser pour cela d'être fragile et menacée par le désir des deux hommes assis en face d'elle. En telle autre — l'amoureuse au sadique — scrutant la nuit derrière la vitrine du magasin, nous croyons voir un instant un mannequin : longue nuque droite, traits inexpressifs et sans frémissement, corps totalement immobile, pétrifié dans l'attente. Le reste du temps, ce personnage est tout entier douceur; le regard presque écœurant de ses larges yeux humides reste doux jusque dans le meurtre; ses gestes aussi, et le timbre de sa voix, la laine de son pull-over et le velours de sa jupe : il appelle l'oppression et le crime. Chabrol montre là une pointe — aiguë — de sadisme, qu'on trouve aussi dans *Les Cousins* lorsque, par exemple, l'un des héros travaille tandis que s'ébattent sous la douche la fille qu'il n'a pas su avoir, et son cousin. Mais cela n'est pas très gênant puisque ce goût correspond à une vue vraie des rapports hommes-femmes : patron et employée, dragueur riche et « bonne femme », etc.

Le film oppresse parce qu'on y opprime : depuis le léger malaise que l'on ressent lorsque les deux dragueurs reluquent les charmes de Jane qui embrasse son fiancé, puis lorsque les portières de la luxueuse voiture se referment sur les deux filles (« pas de danger que vous en sortiez ») pourtant consentantes, jusqu'à l'épisode de la piscine; depuis la dictature de la pendule jusqu'à celle que le directeur des concerts Pacra exerce au nom du public. Le meurtre final est beaucoup moins oppressant, parce qu'il y a une victime mais pas de criminel : le sadique est superbe avec sa carrure de catcheur, et ses mains grasses et blanches d'assassin esthète, projet têtu sillonnant Paris sur une motocyclette rutilante. Il a une certaine tendresse pour sa victime et de la bonne foi envers lui-même : il sait ce qu'il est et regrette dans une certaine mesure qu'elle ne semble pas s'en douter; il aime ce corps précieux et délicat qu'il va meurtrir. Bref c'est le moins odieux des hommes de ce film : il est sadique avec passion, non pas inconsciemment par sa situation ou par son argent.

*
* *

Le film évite le sketch là où il était difficile de l'éviter : les histoires des quatre filles ne sont pas juxtaposées mais interfèrent tout en restant singulières. Mais le sketch apparaît là où il était le moins inévitable : la scène où, sur un ton de paternalisme enveloppant, le patron gourmande son employée, celle du jeune homme récitant à toute vitesse la vie de Michel-Ange à sa fiancée pour faire croire à ses parents, dont l'arrivée est imminente, qu'elle est savante, visent trop aux effets, elles font rire mais brisent l'unité du film.

Le jeu des acteurs est un peu gros, déplacé parmi les nuances de vérité vivante recherchées la plupart du temps. Au contraire il est des séquences comme celles du music-hall où la caméra a l'air de faire un simple reportage. Dans la pénombre de la salle, les visages des spectateurs s'attendrissent, leur regard devient tendre et vague, fixé avec une douce ferveur sur la scène où un chanteur blême sous la lumière blême, beau garçon au demeurant, chante d'une voix pleine : « toi... toi... toi'm, sous notre toit »; puis un autre, roulant ses yeux dans leurs orbites et son cou dans son faux-col selon un rythme afro-cubain, chante un air français connu. Ce n'est pas plus que ce

que nous avons l'occasion d'entendre à la radio ou de voir dans un music-hall : c'est plutôt moins; mais on s'étonne d'avoir supporté ces fadaises.

C'est avec beaucoup de tendresse qu'il semble avoir dirigé les femmes, même lorsqu'il les fait naïves ou criardes : leurs gestes, leur ton, leurs exclamations sont vrais. Elles sont servies par un excellent dialogue dont les silences sont parlants et les phrases banales signifiantes : non qu'elles expriment des idées profondes, mais tout bonnement elles-mêmes; telle cette réponse de la caissière, à qui on demande de montrer son fétiche, symbole d'un fantasme sexuel qui risque de la dévoiler tout entière et que pourtant elle ignore : « Je ne peux pas le montrer comme ça, c'est délicat... c'est personnel ».



Chabrol paraît avoir été tenté, si l'on considère le personnage de Jacqueline, qui dédaigne le gentil petit livreur habilement insignifiant pour le grand méchant loup, et celui de la caissière, d'attribuer aux bonnes femmes une certaine dose de masochisme. Le fétiche de l'une, et le destin de l'autre, ne suffiraient pas, en tout cas, à lui donner raison. Mais les dernières images nous ramènent à l'idée fondamentale du film, qui est plus simple et plus juste : ce sont des femmes avant tout désarmées; leur recherche du bonheur par l'homme n'est pas masochiste, mais naïve : elles ne reconnaissent pas l'oppresseur sous le dispensateur de joie et de valeurs.

Dans un dancing encore inconnu, chargé de lumière ou plutôt de boules lumineuses et baigné d'une ombre triste et un peu malsaine, Chabrol fait ce tour de force de nous rendre émouvant un autre visage de jeune fille après le meurtre de Jacqueline; nous ne l'avons jamais vue, ses traits sont ternes et un peu vagues; il ne lui arrive rien : elle est assise devant un verre au milieu des tables vides. Et tandis qu'enfin invitée elle se lève et danse, l'espoir flottant sur son sourire imprécis, le regard déjà tendre, on se demande, en voyant osciller sur l'écran la nuque impénétrable du danseur et le visage à présent presque sorti de l'ombre, prêt à s'épanouir encore ou à s'abîmer de tristesse, de sa cavalière : à quelle sauce sera-t-elle mangée ?

Arlette El Kaïm

René Leibowitz

LE RESPECT DU TEXTE

(*Faut-il réorchestrer les symphonies de Schumann?*)

Le respect absolu du texte, la fidélité aux intentions du compositeur, ce sont là des concepts relativement récents dont s'est emparée la pensée des interprètes musicaux modernes. Parmi ceux-ci des musiciens tels que Gustav Mahler, Toscanini [1], le grand pianiste Artur Schnabel et d'autres encore se sont posés en véritables champions de cette attitude nouvelle et leurs activités ont été des plus salutaires à cet égard. Mais, ainsi que nous l'avons déjà constaté [2], le problème n'est pas aussi simple qu'il paraît et la volonté de « ne jouer que ce qui est écrit » nous entraîne loin des règles élémentaires de l'exécution musicale pour nous faire pénétrer en des domaines plus lointains, déterminés par la pensée compositionnelle en soi.

Nous nous proposons aujourd'hui de quitter le plan général au niveau duquel nous avons mené jusqu'à présent l'examen de ces questions et nous essaierons de poser ce problème fort complexe d'une manière différente, en l'illustrant à l'aide d'un cas musical précis et concret.



J'ai toujours été fort troublé par le cas tout à fait spécial et fort ambigu que constituent les symphonies de Schumann. Je crois qu'il ne viendrait à l'idée de personne de contester les beautés musicales de ces quatre chefs-d'œuvre : comme presque tout ce que Schumann a écrit, ses symphonies s'avèrent hautement inspirées de part en part et nous pouvons les ranger parmi les grands

1. *Cf*, notre étude *Le Compositeur et son Double*, in *Temps Modernes*.
2. *Loc. cit.*

monuments de la musique romantique. D'un autre côté, cependant, elles témoignent de certains défauts techniques assez sérieux, particulièrement et principalement en ce qui concerne leur orchestration. Il est vrai que Schumann est peut-être avant tout un compositeur « pour le piano » et on n'a aucun mal à découvrir l'extraordinaire richesse de ses idées en ce domaine, la profusion des moyens d'expression nouveaux et originaux dont il a doté l'écriture de son instrument préféré. Il est néanmoins étrange de constater, aussitôt que l'on se tourne vers ses œuvres orchestrales, le peu d'intérêt dont il témoigne à l'égard de leur écriture spécifiquement instrumentale. Ami intime de Mendelssohn — qui, ainsi que nous le savons, fut un des « orchestrateurs » les plus brillants de tout le XIX[e] siècle — il aurait dû être facile pour Schumann d'apprendre l'art de la pensée orchestrale, et le fait même qu'il n'est jamais arrivé à maîtriser véritablement les problèmes en question doit constituer pour nous la preuve irréfutable qu'il ne s'y intéressa jamais de manière totale.

Il ne peut pas faire de doute que c'est à ce curieux état de choses qu'est due la place plutôt précaire occupée par les symphonies de Schumann au sein du répertoire symphonique. Ajoutons même que ce sont les contradictions qu'elles portent en elles qui ont empêché que ces symphonies occupent la place qu'elles méritent. L'épaisseur de leur tissu orchestral, la monotonie de leur écriture instrumentale et l'absence de contrastes de couleur qui en résultent, tout cela semble paralyser et étouffer l'essor des idées musicales ainsi que l'élan général de l'inspiration, laquelle — en elle-même disons-le encore une fois — est d'une intensité remarquable.

Je crois que ce fut Gustav Mahler, l'un des plus grands chefs d'orchestre de son temps, qui, le premier, prit conscience de ces étranges contradictions et qui essaya d'y remédier. C'est ainsi que nous voyons naître une nouvelle contradiction non moins étrange. Voici l'un des premiers interprètes véritablement « fidèles » — au sens moderne du mot, c'est-à-dire précisément un de ceux à qui (ainsi que nous l'avons déjà dit) nous devons les conceptions modernes en matière de respect du texte et il est aussi, en même temps, l'un des premiers interprètes qui entreprennent des révisions et retouches instrumentales fort poussées à l'égard d'un texte musical (en l'occurrence celui des symphonies de Schumann), révisions et retouches qui ont « fait école » au même degré que cette fidélité dont il fut le champion.

Quel est le sens de ce travail de révision? Avant d'entrer dans les détails, disons que, aussi contradictoire que cela puisse paraître, l'effort de Mahler témoigne à chaque instant d'un respect fanatique du texte en soi. Ce qui lui importe avant tout, c'est de restituer, si j'ose dire, ce texte dans sa véritable signification et beauté, d'en expliciter par des retouches savantes et profondes les implications les plus essentielles. Il me semble hors de doute que ce travail a ouvert la voie à la véritable revalorisation des symphonies de Schumann et même s'il ne me paraît point possible de me trouver d'accord avec toutes les transformations opérées par Mahler, l'esprit même qui les anime ne peut que constituer une haute leçon pour tous ceux qui, à leur tour, entendent exécuter les œuvres en question.

Grosso modo les retouches de Mahler se divisent en deux catégories distinctes, dont la première pourrait être qualifiée « d'aération » du tissu musical, alors que la seconde comprend l'effort d'une définition plus précise de certaines parties mélodiques et rythmiques importantes. La musique en soi reste bien entendu inaltérée, mais il semble évident que le but et le résultat de ces deux procédés s'avèrent être la mise en évidence de certains contrastes et de l'élan compositionnel que la conscience compositionnelle de Schumann n'a su qu'ébaucher. Sans encore donner des exemples précis, regardons cela de plus près.

Un cas particulièrement frappant nous est donné par le premier mouvement de la *Troisième Symphonie* (dite « Rhénane »). Ici Schumann a réussi non seulement l'une de ses créations symphoniques les plus importantes, mais peut-être aussi l'un des mouvements symphoniques les plus extraordinaires de toute la littérature orchestrale du XIXe siècle. Ouvrons ici une parenthèse pour dire que ce qui nous empêche (malgré toute leur beauté et même si leur instrumentation était parfaite) de mettre les symphonies de Schumann sur le même plan que celles de Beethoven ou que certaines symphonies de Schubert, c'est le fait que la plupart des mouvements symphoniques de Schumann sont plutôt des « miniatures » dont les dimensions souvent assez considérables ne « tiennent debout » que par la vertu de l'extraordinaire souffle lyrique qui les anime alors qu'elles ne témoignent que rarement du véritable souffle symphonique qui caractérise à un degré si élevé les symphonies de Beethoven et de Schubert. Mais le cas du mouvement qui nous intéresse à présent est fort différent, et il y a peu

d'exemples dans toute la littérature de ce genre qui sauraient nous faire voir un travail symphonique aussi parfait, aussi organique, une structure conçue à tel point « d'un seul jet », ce qui fait que l'on peut sans hésiter le placer à côté des plus hautes réussites du genre. Or, il se trouve que c'est précisément là l'un des mouvements les plus mal orchestrés de toutes les symphonies de notre musicien. Ce qui frappe de prime abord c'est le fait (et j'exagère très peu) que tous les instruments jouent pour ainsi dire tout le temps. Il en résulte tout d'abord une couleur orchestrale d'une « grisaille » constante, d'où une monotonie pesante qui étouffe véritablement l'élan musical et qui empêche même d'en percevoir l'articulation. En ce sens l'effort d'aérer — comme nous l'avons dit — le tissu orchestral apparaît comme une tâche primordiale. Le fait même de supprimer certains instruments à certains moments donnés nous procure déjà de sérieux avantages. C'est ainsi que certaines suppressions de figures d'accompagnement secondaires des cors, trompettes et timbales par exemple, donnent les résultats suivants : puisque ces figures alourdissent le discours et rendent difficile la mise en valeur des parties principales, leur suppression pure et simple arrive à alléger le discours et résout le problème de la mise en relief des parties qui nous intéressent. D'un autre côté, le fait que certains instruments « se taisent » pendant un bon moment nous donne la possibilité de créer un contraste à l'instant où ces instruments « rentrent en jeu ».

Par ailleurs, le *tutti* général de Schumann implique un manque de discrimination en matière de doublures instrumentales puisque, *grosso modo*, tout est toujours doublé. La redistribution de certaines de ces doublures arrive, ici encore, à établir un équilibre accru ainsi qu'une définition plus précise de certaines parties importantes.



Mahler lui-même ne considérait pas ces retouches comme des « actes définitifs »; il ne prétendait nullement que ce travail devait être pris « à la lettre » et encore moins qu'il devait constituer la solution finale d'un problème dont les fluctuations ne lui apparaissaient que trop clairement. Cela veut dire qu'au fond il n'a fait qu'entrouvrir une porte au travers de laquelle il nous est donné d'apercevoir une quantité de démarches particulières possibles. Mais c'est ici que se pose un nouveau problème. Tout d'abord

comment délimiter les zones ? Où s'arrête la véritable fidélité au texte et où commence l'arbitraire ? Disons de plus que, comme chaque nouvelle acquisition de l'esprit, celle qui nous intéresse ici — la fidélité au texte — a provoqué, pour ainsi dire automatiquement, un certain nombre de sous-produits dont le plus redoutable me paraît être ce que je nommerai l'attitude musicologique. Ici la fidélité au texte se trouve en fait remplacée par une pure et simple minutie philologique et les résultats en sont des plus fâcheux. De nombreux interprètes, influencés par cette nouvelle attitude, confondent véritablement la lettre et l'esprit, et nous offrent des interprétations où la *démonstration* arrive à remplacer la *communication.* En ce sens, nous nous souvenons de quantité d'exécutions d'œuvres de Bach en particulier où, sous prétexte que, du temps de Bach, on ne pratiquait pas encore des transformations dynamiques ni des changements de tempo, on s'efforçait de nous restituer le texte musical comme s'il avait été composé pour une machine à écrire. Et je ne veux même pas me souvenir des discussions innombrables et interminables, particulièrement stériles, sur « la véritable manière » d'exécuter les différents ornements de la musique du XVIIIe siècle, discussions dont il se dégage tout, sauf ce qui devrait constituer une préoccupation authentique pour l'interprète véritablement fidèle.

Nous avons défini autrefois [3] l'interprétation musicale comme une *praxis.* Aussi sommes-nous convaincu du fait que ce n'est pas en théorie, mais uniquement par la pratique concrète de notre art, que nous arriverons à résoudre ces différents problèmes — fort ardus au demeurant — que pose à chaque instant la recréation du texte musical à la conscience de l'interprète. C'est de cette manière qu'il nous faut comprendre à présent la question fondamentale posée par ces réflexions, à savoir s'il faut, oui ou non, réorchestrer les symphonies de Schumann. Ainsi que nous venons de le dire, il n'existe sans doute pas de réponse théorique à cette question et s'il devait se trouver aujourd'hui ou demain un chef d'orchestre capable de nous restituer le texte de Schumann dans son absolue authenticité (c'est-à-dire en rendant justice aux moindres intentions du compositeur) sans y apporter la moindre retouche, nous serions parmi les premiers à applaudir. Jusque-là nous ne voyons aucun inconvénient à ce que chaque chef d'orchestre

3. *Loc.cil.*

cherche à pénétrer ce domaine le mieux qu'il peut et qu'il tente de la même manière de nous faire saisir ce qui lui paraît essentiel. Libre à nous de lui donner par la suite notre accord ou de formuler des réserves.



Nous avons dit, tout au début de ces pages, que nous ne saurions être d'accord avec toutes les retouches faites par Mahler. De tels désaccords ne sont ni le fruit d'un manque de respect à l'égard d'un des plus grands interprètes de notre siècle, ni d'une prétention selon laquelle nous croyons pouvoir « mieux faire ». Nous sommes convaincu du fait que les conditions d'interpétation changent et se transforment d'une génération à l'autre (ne fût-ce que pour des raisons de changement de l'état et des possibilités des instruments) et que, par conséquent, tout ce qui était valable à l'époque de Mahler ne l'est plus nécessairement de nos jours. Mais il convient, en tout cas, de remarquer (et c'est cela qu'il nous importe avant tout d'affirmer ici) que le travail accompli par un véritable interprète tel que Mahler (même s'il ne nous satisfait pas à « cent pour cent ») ne constitue en aucun cas une sorte de conférence musicologique sur les symphonies de Schumann (conférence qui chercherait à nous démontrer certaines de leurs qualités ou défauts), mais nous les fait apparaître dans leur réalité concrète, capable de nous parler et de nous émouvoir.

René LEIBOWITZ

Les Livres

L'autre face, de *José Corrales Egea* (Gallimard).

Depuis 1939, la création littéraire espagnole s'est heurtée à toutes sortes de difficultés. Ce fut d'abord la coupure brutale entre les vainqueurs et les vaincus, l'exil, la prison ou le silence forcé d'un grand nombre d'écrivains. Le temps a passé, et de nouvelles générations, qui ne sont plus divisées par la ligne de partage des tranchées de 1936, sont arrivées à l'âge de la création. Cependant, la persistance de la censure et le caractère partisan des pouvoirs ont toujours faussé les œuvres littéraires, notamment le roman. Ceux qui écrivent à l'intérieur de l'Espagne doivent s'imposer une auto-censure préalable pour déjouer la censure de l'État. Ceux qui écrivent loin de la patrie, sont surchargés de nostalgies et, le plus souvent, coupés de la réalité contemporaine. C'est pour cela qu'il faut saluer comme un événement le roman de Corrales Egea, *L'autre face* (qui paraît pour la première fois en langue française) car il en termine avec la coupure entre « ceux du dehors » et « ceux du dedans ». L'auteur a vécu en Espagne et en France, il a écrit un livre sans auto-censure, puisqu'il n'avait pas à craindre la censure. Il a choisi le chemin le plus risqué, mais le plus passionnant : celui qui consiste à serrer la réalité quotidienne, le drame qui plane sur la vie de tous les Espagnols, depuis vingt ans. En vérité, ce n'est pas lui qui parle, mais les Espagnols : le professeur, l'homme d'affaires, l'ouvrier, le paysan, l'employée de bureau, le militaire monarchiste, le phalangiste, le poète, l'étudiant... On y trouve ce que tout le monde dit en Espagne à longueur de journée, mais que personne n'avait écrit. Oserai-je dire que c'est l'histoire d'Espagne vécue pendant dix ans par une foule de personnages? Oui, ou peut-être « l'intra-histoire » dont parlait Unamuno, mais contrastée, cette fois-ci avec la nouvelle de chaque jour, les informations de la presse et la radio « orientées ». L'intra-histoire de l'homme espagnol anonyme, qui devient histoire tout court parce que cet immense protagoniste collectif a conscience du rôle des événements publics dans la vie de chacun.

Gabriel Guzman, le jeune professeur déchiré entre deux générations, qui trouve enfin son chemin de salut, don Leocadio, l'ancien instituteur, défait moralement par la guerre, don Fermin, l'homme des « belles affaires », Antolin Molina, écartelé entre sa foi sincère de phalangiste et la très amère réalité, Apolonio Vidal, le poète qui abandonne sa « tour d'ivoire », Jeronimo, le paysan d'Estremadure... on n'en finit pas. Chacun des personnages a sa vie à lui, ses joies et ses drames, mais chacun

souffre aussi sous le poids d'une situation aberrante, plus générale, qui fausse la vie des uns et des autres.

Par moments, ce drame individuel devient collectif. C'est le cas de la grève de Barcelone en 1951, des manifestations d'étudiants et, surtout, de la grande misère des ouvriers agricoles, décrite par l'auteur avec une force qui ne manque pas de grandeur. On sait que le chômage dans les campagnes, les bas salaires, l'émigration des paysans vers les grandes villes sont des problèmes réels, parmi les plus aigus de l'Espagne actuelle. Il y a peu de temps, les syndicats de la Phalange, eux-mêmes, s'en étaient émus, sous la pression des travailleurs, mais la mise en œuvre du plan dit de « stabilisation » n'a fait qu'aggraver la question. Ces pages, empruntées à la réalité des campagnes espagnoles, sont parmi les plus saisissantes du livre de Corrales Egea.

Puis il y a le drame des générations brisées par la guerre, tiraillées entre le souvenir (de cauchemar ou de romantisme selon les cas) de l'adolescence et de la première jeunesse, et l'impasse écœurante de la maturité, dont il faut absolument sortir. Autant de drames individuels rattachés, indépendamment de la volonté de leurs protagonistes, au grand drame national.

Corrales Egea fait vivre cette foule d'Espagnols, il la fait parler et penser, telle quelle est, sans rien y ajouter. Parfois, le récit prend un air de caricature tragique qui fait penser à Valle Inclan. Mais ici l'auteur n'est pour rien. Il témoigne, tout simplement, de la vie d'un peuple. Il faut pourtant s'attendre aux jérémiades habituelles qui suivent toujours la publication d'un livre courageux : « mais... ce n'est pas de la littérature ! ». Eh bien, c'est de la littérature, du roman, dans la lignée de Perez Galdós, bien que certaines pages puissent faire penser à Baroja ou à Cela. Mais à la différence de Baroja, Corrales ne prend pas parti pour ou contre ses personnages. Et si *La Colmena* de Cela pourrait être signalée comme un précédent, c'est aussi un roman « mutilé », beaucoup moins complet (et par conséquent moins *national* [1]). Cela dit sans enlever aucun mérite à Cela, mais parce qu'il répondait à des impératifs de temps, de milieux et de « sentimentalité » tout à fait différents. Par contre, le souci de ne rien écrire sans une documentation préalable tirée des faits réels, de situer la vie des individus dans le devenir de la vie nationale, la multiplicité des milieux, des origines sociaux des protagonistes, se rattache directement à Galdós. On pense souvent à *Fortunata y Jacinta* et aux meilleurs volumes des *Episodes Nationaux.*

Ceux qui, comme disait Antonio Machado, « vous parlent de l'Espagne comme d'une raison sociale qu'il faut accréditer à tout prix et défendre sur le marché mondial, ceux pour qui la propagande, le tapage et l'escamotage des vices sont des devoirs patriotiques... » ne manqueront pas de qualifier d'anti-espagnol ce roman. Un roman, pourtant, débordant d'amour pour l'Espagne, pour ses hommes, pour ses terres! Mais un autre

1. *Fiestas* de Juan Goytisolo est, d'une certaine manière, un précédent à ce rattachement de la vie individuelle aux événements nationaux.

grand poète, contemporain celui-ci, Blas de Otero, a déjà répondu à ceux qui veulent cacher la maladie pour mieux profiter du malade :

> « *Mon peuple,*
> *ceux qui te disent bienheureux*
> *sont ceux qui se moquent de toi.* »

L'autre face c'est le roman d'un écrivain pour qui la littérature n'est pas un jeu de mots ni l'affaire d'une élite. A la fin du roman, un jeune étudiant parle ainsi à celui qui défend, par commodité, « l'art pour l'art » : « Que nous proposes-tu alors? que nous nous enfermions dans une serre pour nous mettre à chanter avec force métaphores les quatre saisons de l'année? »

L'autre face va à la rencontre de la réalité, même si celle-ci est douloureuse, même si l'on sort meurtri de cette rencontre. Pourtant, le livre est écrit dans une langue très riche, d'une grande densité, qui perce à travers une bonne traduction française. La puissance descriptive rehausse toujours le ton dramatique de l'action. L'auteur a réussi à créer une atmosphère dans laquelle les personnages se meuvent en toute aisance.

Ce roman de Corrales Egea marque, sans doute, le début d'une nouvelle étape de la jeune littérature espagnole. Il est la preuve des possibilités immenses qui s'ouvriront devant une génération de romanciers, lorsque leur création sera délivrée des entraves qui actuellement la gênent.

Manuel TUÑÓN DE LARA.



Le traité de paix, de *Frédéric Grendel* et **Le lieu du supplice,** de *Vladimir Pozner* (Éd. Julliard),

Un soldat français, au cours d'une embuscade, tombe aux mains de l'A.L.N.; captif, il accompagne les Algériens au maquis, et une sorte d'amitié — pleine, toutefois, de réticences — s'établit, peu à peu, entre Henri et Driss, son gardien... Ce pourrait être un bon sujet de roman ou, plutôt, de reportage : sur la vie que mènent les prisonniers de l'A.L.N., rien, encore, n'a été écrit, et ceux qui reviennent se contentent de déclarer qu'ils ont été bien traités.

Malheureusement, Frédéric Grendel, qui a de bonnes intentions, je suppose (puisqu'il montre : 1. que les Algériens ne sont pas des tueurs; 2. qu'ils n'ont rien contre les Français en tant que tels, et qu'ils se battent contre le colonialisme et ses agents), les réalise bien mal, et donne dans le romanesque le plus invraisemblable : comme Driss ne veut pas que son chef, Marek, exécute Henri (en représailles — parce que des Algériens viennent d'être guillotinés dans une prison française), il déserte, et les deux hommes errent dans la nature. Les pieds qui saignent, le ciel qui vire au bleu, et le cœur à l'angoisse, la cigarette partagée, les souvenirs qui affluent — c'est l'essentiel du roman.

Roman, oui, et au plus mauvais sens du terme : des touches descriptives (« les fines fleurs de jasmin »), du pittoresque pour Européen (un méchoui), de la sensiblerie (« Lequel est Henri, lequel est Driss? Ils ne le savent pas eux-mêmes »), rien n'y manque. Faut-il ajouter que, sous l'angle politique, ce roman n'a guère plus de valeur? Certes, l'amitié — la fraternité même — est possible entre Algériens et Français, mais elle ne vient pas *comme ça*, en jouant aux poissons dans les vagues — « en sortant de la guerre »; les vrais *frères*, aujourd'hui, sont des frères d'armes.

***

D'une tout autre valeur, *Le lieu du supplice*, de Vladimir Pozner, tente d'embrasser la réalité algérienne dans sa presque totalité. On pourrait même dire qu'il constitue l'équivalent, sur le plan romanesque, de ce que sont, dans l'ordre politique, *L'Algérie hors la loi*, de Francis Jeanson [1], ou *La Révolution Algérienne*, de Ch. H. Favrod [2]. Son but est de jeter « un peu plus de lumière sur un conflit qui a coûté à la France et à l'Algérie un peu plus de soldats que la deuxième guerre mondiale ». Tant pis pour le cliché : ce but, Pozner l'atteint, et sa réussite tient, d'abord, à la justesse du ton.

Ton de conteur, tout de simplicité, de « naïveté » : on nous dit une histoire, elles sont toutes très tristes, bien sûr (le livre comprend six nouvelles), pleines de souffrances, d'injustices, mais jamais le conteur n'élève la voix, ne cherche l'effet. Il parle naturellement — comme s'il disait des choses naturelles — au lecteur d'entendre; mais il est si bien « pris » que, s'il a des préjugés, le parleur les lui confisque, et il doit être bien difficile, quand il s'est tu, de les retrouver.

Il y avait une fois... : ainsi commencent tous les contes, et commencent bien; ainsi, ou peu s'en faut, les histoires (vraies) de Pozner.

En Algérie,

il y avait une fois, à Sidi Aïch — un douar très pauvre — une petite fille très belle, qui s'appelait Zohra; insouciante, elle grandit dans sa montagne, mangeant peu, travaillant beaucoup; et puis, un jour, elle se maria...;

il y avait une fois, à Tlemcen, des écoliers qui se passionnaient pour leurs livres d'images et de lectures; la Révolution les excitait, les écrivains — Hugo, Balzac, Anatole France — les éveillaient, et des mots... liberté, égalité... leur tournaient dans la tête...

En France,

il y avait, dans les montagnes — très pauvres aussi — de l'Ariège, un garçon, Louis Salvain, qui faisait l'admiration de ses maîtres, tant il était studieux...;

à Alfortville, il y avait un autre garçon, fils d'égoutier, qui aimait les frites et le sport, et pas la politique, qui le dégoûtait...

Il y avait une fois..., c'est le commencement, et *Ils eurent beaucoup*

1. Le Seuil, éditeur.
2. Plon, éditeur.

d'enfants, d'habitude, c'est la fin; mais (en paraphrasant Pozner) les chemins de l'histoire ne croisent pas toujours ceux de la légende — et Zohra, Djilali, Louis, Jacques ne vécurent pas heureux.

Zohra eut des enfants, oui, mais comme la paie de Saïd, son mari, ne suffisait pas, elle « s'installa » en ville, dans une soupente, et s'engagea comme domestique — « fatma », *ils* disent — chez les Européens : elle connut le mépris, les injures, un travail exténuant, un salaire de famine; Abdelkader, son fils, le compléta en se faisant cireur, porteur, selon les jours et les chances...

Les petits Tlemcénois devinrent des hommes et, comme ils croyaient encore à la liberté, ils partirent dans la montagne : « Personne n'enseigne dans l'école de Tizi qui s'effrite doucettement au gré des intempéries, et les élèves, qui autrefois apprenaient à déchiffrer sur l'admirable tableau noir le plan de la classe, lisent aujourd'hui, dans le maquis, les cartes d'état-major ». Ou, comme Djilali, condamné à mort, ils attendent « qu'éclate la voix du peuple français ».

Louis Salvain, qui a fait ses 28 mois « dans le pays où Notre Seigneur n'est jamais passé », et qui disait, à son retour : « Papa, dis-moi comment j'ai fait qu'on m'a obligé de tuer ces personnes » — de désespoir, s'est pendu. Et Jacques, le fils des égoutiers, est en prison, comme Djilali, parce qu'il a pris au sérieux les leçons de ses livres, et qu'il n'a pas voulu tirer sur ceux qui les suivaient aussi.

Jacques et Djilali... Ne sont-ils pas les ouvriers de la paix, de la réconciliation? Il faut savoir gré à Pozner de nous apporter, en pleine guerre, de justes raisons d'espérer : l'histoire qu'il nous raconte a une fin, Mais cette fin, c'est à nous de l'écrire.

Maurice MASCHINO.

LE LIEUTENANT SERVAN-SCHREIBER PLAIDERA-T-IL COUPABLE ?

Le 8 juin 1956, après les premières manifestations de jeunes soldats contre la guerre d'Algérie, Jean-Jacques Servan-Schreiber écrivait dans *L'Express :*

« *Aucune raison politique, aucun argument moral, rien n'est assez fort, assez décisif, pour justifier aujourd'hui le refus de servir.* »

Quatre ans plus tard, le 22 avril 1960, confirmant la position qui n'avait cessé d'être la sienne, la direction du journal publiait un communiqué affirmant :

« L'Express *a toujours lutté contre les actes de désertion et d'insoumission.* »

Le 16 juin, répliquant aux critiques des *Temps Modernes*, le lieutenant Servan-Schreiber proclamait encore, dans un éditorial immodéré :

« *Il est inefficace, il est politiquement aberrant, il est inadmissible d'aider le F.L.N. comme le proposent M. Francis Jeanson et ceux, parmi nos professeurs, qui l'approuvent... Ceux qui, dans l'ombre, enverront des garçons dans les cachots de la justice militaire pour désertion, ou dans les locaux de la D.S.T. pour aide au F.L.N. auront sans doute droit, à nos yeux, à moins d'indulgence que les usurpateurs actuels du pouvoir. J'ai été clair? Je l'espère.* »

Ce beau mouvement de menton choqua de nombreux lecteurs de *L'Express*, et même certains de ses collaborateurs. Siné, notamment, écrivit : « Donc Sartre aura droit, à vos yeux, à moins d'indulgence que Massu; Francis Jeanson que Debré; et Audin que le lieutenant Charbonnier!... On croit rêver! » Servan-Schreiber lui répondit (23 juin) :

« *La désertion, l'aide au F.L.N., c'est l'impasse... Quand certains responsables de la gauche, jouissant d'une audience dans la jeunesse, lui donnent de mauvais conseils, j'ai le droit de dire qu'ils sont moins pardonnables politiquement que nos adversaires communs...* »

Or, le 1er septembre, sous la plume du même Servan-Schreiber, on a pu lire, avec intérêt :

« *Nous sommes tellement accrochés à une certaine conception de l'ordre,*

tellement intégrés aux valeurs établies, si craintifs de toute remise en question fondamentale, que ceux-là mêmes d'entre nous qui croient lutter le plus activement contre l'hypocrisie de notre société sont vite intimidés par tout geste radical. Il me suffira d'évoquer à cet égard notre propre réaction devant l'acte de certains jeunes Français qui, allant jusqu'au bout de leur révolte contre la guerre d'Algérie, refusent de servir dans l'armée, ou désertent. Oui, leur geste nous effraie. Car ses conséquences sont, à proprement parler, incalculables. Et nous, nous aimons bien prendre des risques calculés. L'épouvantail de la guerre civile a jeté 80 % *des Français dans l'acceptation, affolée, du pronunciamiento gaulliste. L'angoisse de l'anarchie sociale nous a fait écrire contre la désertion. C'est du même ordre.* »

A suivre ?

M. P.



POLICE ET INFORMATION

Informant ses lecteurs de la mise en liberté provisoire de Daniel Macaux, *Le Monde*, dans son numéro du 30 juillet, rappelait ainsi les motifs de son arrestation : « Daniel Macaux avait été appréhendé par la D.S.T. au début du mois de juin alors qu'il revenait de Marseille, porteur d'une valise contenant 37 millions de francs et d'une enveloppe scellée renfermant un rapport des activités de la wilaya F.L.N. de Marseille au cours du mois d'avril dernier. » Il n'était donc plus question de cette « liste de personnes à abattre », dont pourtant toute la presse, sur des indications qui ne pouvaient évidemment venir que de la police, avait plus ou moins complaisamment admis l'existence parmi les papiers transportés par le jeune homme.

La docilité des journalistes est vraiment admirable : ils commencent par reprendre à leur compte les accusations policières et ensuite, lorsque celles-ci sont abandonnées par leurs auteurs eux-mêmes, ils se gardent bien de les rappeler et de mettre ainsi en lumière les procédés de la D.S.T. Mais sans doute ne faut-il faire nulle peine à cette honorable institution et ne pas risquer de suggérer aux lecteurs que lorsqu'un policier ouvre la bouche, c'est en général pour mentir.

Cela dit, si nous nous réjouissons que l'accusation portée à tort contre Daniel Macaux ait été abandonnée, c'est qu'il est toujours agréable de voir ces gens avouer leurs truquages, mais ce n'est pas que nous l'ayons jugée infamante, car nous ne sommes pas de ces hommes de gauche qui n'approuvent les Algériens que désarmés et martyrisés. Au surplus, il n'est pas au pouvoir de la police française de déshonorer qui que ce soit.

J. P.



UNE EXCLUSIVITÉ D'*ELLE*

Plusieurs de nos lecteurs se sont étonnés de découvrir dans l'hebdomadaire *Elle* du 1er septembre — et sous la mention : « avant-première exclusive » —, un texte de Simone de Beauvoir déjà publié, plus complètement d'ailleurs, dans notre numéro de juin. L'explication est simple. Prenant connaissance de ce texte dans *Les Temps Modernes*, la direction de *Elle* nous à fait demander l'autorisation d'en reproduire des extraits. La vente de notre numéro étant terminée depuis longtemps, nous n'avons pas voulu refuser cette satisfaction à notre grand confrère. D'accord avec Simone de Beauvoir, nous avons donc accordé l'autorisation. Quant à la mention, inattendue, d' « avant-première exclusive », il faut évidemment l'attribuer à l'une de ces manies innocentes qui font le charme de la « grande presse ». Pour nous, qui ne mesurons pas la valeur d'un texte à son « exclusivité », nous nous féliciterons simplement que, grâce à *Elle-collections*, les Mémoires de Simone de Beauvoir atteignent un public plus large que le nôtre, mais souvent moins favorisé.

T. M.